NOVA ET VETERA

REVUE TRIMESTRIELLE

JEAN LALOY • *Les catholiques français et le communisme* . . . 81

MARIE-MARTIN COTTIER, O.P. • *Information et conscience morale* 93

MAURICE CHAPPAZ • *Office des morts*, Poèmes 112

MARIA KINDLEROWNA • *Le Destin ou l'Amour*, Pantomime . . 117

NOTES

CHARLES JOURNET • *Les Evangiles et l'histoire de Jésus*. Analyse d'un livre récent 120

ANNE PERRIER • « *Le Journal de Raïssa Maritain* » 128

LUIGI D'APOLLONIA, S.J. • *Lettre ouverte à Jacques Maritain*. . 132

LOUIS MASSIGNON • *Opera Minora* 137

BIBLIOGRAPHIES • Youakim Moubarac, *Louis Massignon, Mémorial* • Martin Luther King, *Lettre de la prison de Birmingham, Alabama.*

Paul-André Lesort, *Paul Claudel par lui-même* • Gérard Manley Hopkins, *Le Naufrage du Deutschland* • Artémis Calame, *Fugue en clé de rêves* • Henry Bars, *La Littérature et sa conscience* • *Le soir du sixième jour* • *Introduction à la foi.*

F.-M. Braun, *Jean le Théologien, Les grandes traditions d'Israël, L'accord des Ecritures d'après le quatrième Evangile* • C. Larcher, *L'actualité chrétienne de l'Ancien Testament.*

Dom Cyprien Vagaggini, *Initiation théologique à la Liturgie* • P. R. Regamey, *Portrait spirituel du chrétien* • Lucien-Marie de Saint-Joseph, *L'impatience de Dieu.*

Gustave Wetter, *Le matérialisme dialectique* • Claude Tresmontant, *La métaphysique du christianisme et la crise du treizième siècle* • Gulielmo G. Moost, *De gratia et praedestinatione.*

XXXIX^e ANNÉE - N° 2 - AVRIL-JUIN 1964

Les catholiques français et le communisme[1]

En guise d'introduction, je présenterai deux remarques. L'une a trait à l'apparente contingence des événements, l'autre à leur apparente nécessité.

En 1881, le 1er mars, le tsar Alexandre II, le tsar réformateur était assassiné. Prenant le 28 mars la parole en public, le philosophe Vladimir Soloviev exhorta le nouveau tsar, s'il était vraiment un monarque chrétien, à gracier les assassins de son père. Ce discours fit scandale. Soloviev dut cesser d'enseigner à l'Université. Les terroristes furent exécutés. Six ans plus tard, nouvel attentat, cette fois-ci sans succès. Les terroristes sont de nouveau condamnés. Les responsables directs sont exécutés. Parmi ceux-ci figure un étudiant très jeune, Alexandre Iliitch Ulianov. Il est pendu. Dès lors, nous le savons, son jeune frère se consacre avec l'énergie, la fureur et la haine qu'a pu susciter en lui un événement aussi terrible, à l'action révolutionnaire. Trente ans plus tard, l'autocratie abattue, Vladimir Iliitch Ulianov, sous son pseudonyme de Lénine, prend le pouvoir et installe en Russie le système politique qui la domine encore aujourd'hui.

Il nous est permis de suspendre un instant notre esprit à la question suivante : Si le tsar avait écouté le philosophe chrétien en 1881 et de même en 1887, s'il avait pardonné, serions-nous ici aujourd'hui à parler des catholiques français et du communisme ? Si le jeune Ulianov n'avait pas reçu à l'aurore de sa vie un choc aussi profond, aurait-il trouvé l'énergie nécessaire à l'accomplissement de sa mission révolutionnaire ? Lorsqu'on sait qu'il s'est plaint un jour des luttes politiques incessantes qui l'empêchaient de satisfaire son goût pour la musique, on peut au moins poser la question.

Nous voyons ainsi combien mystérieuse est l'insertion du christianisme et plus généralement celle des forces spirituelles dans le monde politique. Si Soloviev avait été écouté, peut-être le futur Lénine aurait-il orienté autrement son existence et son action. S'il en avait été ainsi, l'évolution de la Russie aurait pu être toute différente. Eh bien, si le cours des choses

[1] Conférence prononcée à Munich, le 1er décembre 1963.

s'était orienté ainsi, nul aujourd'hui ne saurait que le monde et la Russie auraient échappé au totalitarisme communiste. Les actes bons qui orientent les choses dans la bonne direction, sont souvent des actes cachés, inconnus de tous, mais plus efficaces que les plus grands faits d'armes.

Nous voyons aussi que les actes libres engagent loin, que les responsabilités sont infinies, qu'un acte a des conséquences incalculables, que l'histoire, envisagée du point de vue philosophique, n'est pas l'enchaînement des nécessités, mais le lieu de rencontre entre l'entremêlement des causes secondes, qui prend figure de nécessité, et les actes de la liberté humaine.

L'on pourrait disserter longtemps sur tout cela. Mieux vaut passer à la seconde remarque. Elle se rapporte à un passé moins ancien.

En juillet 1945, je me rappelle avoir rencontré un religieux français, et avoir échangé avec lui quelques paroles sur les événements tragiques du printemps et de l'été. Je revenais alors de Russie et je me souviens, mû par je ne sais quel mouvement, lui avoir dit : « L'hitlérisme, cela ne posait pas de problème, on voyait bien qu'il était l'ennemi. C'est maintenant que cela va être difficile, avec le communisme. Voilà l'adversaire redoutable. » Et j'avais l'impression de ne pas l'avoir convaincu.

Il serait malséant de commenter longuement une remarque qui ne peut être attribuée à aucun personnage illustre. La seule chose que je voudrais en dire est la suivante : ce mouvement communiste qui, tout à l'heure, nous apparaissait contingent, suspendu au fil fragile du libre arbitre d'une créature humaine, maintenant nous le voyons comme nécessaire, comme le véritable porteur du totalitarisme qui dévaste notre siècle.

Ce double aspect, à mon avis, est souvent méconnu. Les uns, nous le verrons, croient trop à la nécessité du communisme. Les autres pensent qu'il se résorbera de lui-même. Or les deux manières de regarder le communisme, dès qu'on s'élève un peu au-dessus de lui, sont complémentaires. Nous ne devons jamais oublier qu'il n'était pas nécessaire, qu'il aurait pu ne pas être sous la forme qu'il a prise en URSS. Nous ne devons pas non plus oublier qu'il est très lourd, très pesant, très menaçant. Dès lors, il faut le combattre, mais en gardant la liberté de l'esprit, en évitant de se laisser fasciner par lui, en évitant surtout d'employer les mêmes armes que lui. Cette attitude, à la fois sérieuse et détachée, à la fois consciente du péril et certaine qu'il n'est pas plus grand que d'autres, permet d'éviter les erreurs du progressisme et celles de l'anticommunisme. Lutter, mais ne pas se laisser absorber par la lutte, regarder au delà de l'obstacle, sans méconnaître son poids, c'est l'attitude qui me paraît souhaitable vis-à-vis

du communisme, que l'on soit chrétien ou non, mais surtout si l'on est chrétien.

Voyons maintenant comment les catholiques français ont réagi devant ce problème.

Pour simplifier mon propos, je ne remonterai pas plus haut que 1945, et je diviserai mon sujet en deux parties. Nous verrons d'abord les catholiques français aux prises avec le communisme sous l'aspect du prolétariat ; c'est l'histoire du progressisme de 1945 à 1953-1954. Nous les verrons ensuite face au communisme sous l'aspect des peuples opprimés, et cela va de 1945 aussi, mais surtout de 1954 à 1962. Pour conclure, nous poserons la question de savoir où nous en sommes aujourd'hui. Quelles sont les perspectives et les tâches à envisager ?

I. LE PROBLÈME DU PROGRESSISME (1945-1954)

Lorsque prend fin la guerre, il est fatal que le problème communiste soit celui qui se pose avec le plus d'acuité à la conscience des catholiques français. Depuis 1936, époque où M. Thorez, inspiré par M. Staline, tendait la main aux catholiques, la question est posée concrètement et a été tranchée positivement par l'expérience de la résistance. Nombreux ont été les cas, pendant l'occupation, mis à part les mois de juin 1940 à juin 1941, où une action commune a été possible, a donné des fruits et a créé des liens.

Cette fraternité d'armes ou ce parallélisme a masqué, aux yeux de beaucoup, la différence foncière des objectifs. Le parti communiste français combattait dans l'hitlérisme un mouvement ennemi. Mais le régime que les communistes voulaient instaurer en 1945 était le régime stalinien, dont nous connaissons aujourd'hui, et connaissions déjà à l'époque, toute l'horreur. Les chrétiens, engagés dans la résistance, combattaient en Hitler l'oppression, le néo-paganisme et le totalitarisme modernes. A la différence des communistes, ils tendaient, au plan politique, vers la démocratie pluraliste, souvent de caractère social, et vers l'organisation de la paix dans un esprit voisin de celui de la S.D.N. Beaucoup ne voyaient pas clairement cette différence en 1945. Cela vient en partie du fait que le langage communiste à l'époque était celui de la « transition pacifique vers le socialisme », et de la « voie nationale vers le socialisme ». Ainsi parlait Anton Ackermann en zone soviétique, Maurice Thorez à Paris, Gomulka en Pologne. Cela vient aussi du fait qu'en 1945 en France la droite traditionnelle s'est

écroulée avec Vichy. Pour la première fois, le mouvement catholique qui entre 1929 et 1939 a commencé à s'orienter vers ce qu'on appelle la gauche, est débarrassé de ses adversaires. Le dialogue entre la réaction et le mouvement, dialogue toujours utile, pour retenir les uns et pour tirer les autres en avant, ne peut avoir lieu, faute de réactionnaires. Or ce vaste mouvement de renouvellement catholique, dont M. René Rémond a si bien exposé le développement dans son petit livre « Les catholiques, le communisme et les crises » publié à Paris en 1960, s'il avait bénéficié jusqu'en 1939 des lumières d'un philosophe comme Jacques Maritain, dont le livre « Humanisme intégral » demeure essentiel, est, en 1945, moins intellectuellement charpenté qu'il ne serait souhaitable. Dans le tourbillon des années qui suivent la libération, il n'est pas étonnant que certains glissements se produisent.

Ces glissements, au plan politique, s'expliquent par l'expérience de la guerre et de la résistance. Au plan philosophique et intellectuel, ils viennent d'une interprétation erronnée de la doctrine dégagée pendant l'entre-deux guerres de l'autonomie du temporel. Cette idée féconde, qui permet d'éviter toute compromission entre l'Eglise et l'action politique concrète, et donc permet d'agrandir les dimensions de l'action humaine, est confondue avec une idée fausse, celle selon laquelle le domaine politique obéit à des lois propres, celles de l'histoire, dans lesquelles il n'y a pas lieu de faire intervenir la perspective chrétienne. Au lieu que les vérités de la foi viennent illuminer les valeurs politiques et les faire fructifier sans aucunement se substituer à elles, certains établissent entre les deux ordres une cloison étanche, chacun se développant indépendamment. Il est indéniable que c'est là l'effet de la fascination du communisme.

Poussés par le désir d'être du côté des opprimés, certains croient que l'on peut sans risque accepter le communisme comme un mouvement politique et social, avancer avec lui, sans que soient étouffées pour autant les exigences de l'Evangile. La raison qu'ils se donnent c'est que le temporel est distinct du spirituel et que les lois économiques sont des lois aussi bien pour le chrétien que pour l'athée. Mais en fait le temporel, s'il est distinct du spirituel, n'en est pas séparé. Et, à supposer qu'il existe vraiment des « lois » économiques absolues, l'usage qu'on en fait n'est pas le même, si l'on sait que l'homme a une destinée surnaturelle qui l'élève en dignité au-dessus de toutes les institutions humaines, ou si on ne le sait pas.

Mais, en France en 1945, l'on connaît assez mal le communisme et la Russie soviétique. Berdiaev y a consacré un petit livre qui, s'il contient

certaines lumières, ne définit pas clairement le problème. Dans les domaines historique, ou politique, peu d'ouvrages sérieux ont été consacrés à l'URSS dans l'entre-deux guerres. On s'est contenté de récits de voyage, d'impressions de journalistes ou d'hommes politiques, comme Edouard Herriot ; l'on ne sait pas grand chose du stalinisme, de la terreur, de la répression et de l'oppression. De plus, la propagande hitlérienne et celle de Vichy ont tellement présenté les Soviétiques comme des barbares, que le retournement des années 1943-1945 sur le front de l'Est paraît un démenti à ces fables. L'on est attiré vers eux. Enfin, quand on rencontre un Russe, il est souvent le contraire d'un monstre. Tout cela donne aux idées communistes un pouvoir de séduction qu'elles n'auront plus jamais au même degré.

C'est dans ces conditions qu'au milieu de luttes et de discussions innombrables, une petite partie, mais une partie agissante des catholiques français se laisse tenter par le communisme. L'Union des chrétiens progressistes, fondée en 1947, qui disparaîtra en 1951, la revue « la Quinzaine », qui paraîtra de 1950 à 1955, seront l'expression la plus directe de ce mouvement. Mais il s'étendra plus loin. Des chrétiens participeront au Mouvement de la Paix, d'autres donneront quelque crédit à la démocratie populaire, se sentiront plus proches des communistes que des libéraux, s'élèveront contre le réarmement allemand, s'opposeront sentimentalement aux Etats-Unis et à l'alliance occidentale, considérés comme l'expression du « capitalisme ». Venus d'une tout autre origine, le mouvement des prêtres-ouvriers ainsi que la Mission de France, seront à leur tour entraînés par ce courant jusqu'aux brusques réactions romaines des années 1953-1954, qui sèmeront le désarroi dans beaucoup d'esprits mais se révéleront avoir été indispensables. Certes, il serait faux de penser que tous les catholiques français ont marché dans cette direction. Une grande partie d'entre eux s'orientera sur le plan social vers les réformes dont les nationalisations de 1945 restent l'exemple, sur le plan international vers le développement de l'idée européenne, grâce à laquelle s'opérera en dix ans cette révolution de la politique française qu'est l'entente franco-allemande.

Une branche importante du syndicalisme ouvrier, groupée au sein des syndicats chrétiens, se refusera au progressisme intellectuel, tout en acceptant l'unité d'action syndicale, dans le cas de grèves non-politiques.

Ce qui reste vrai, c'est que dans cette phase ouvriériste succédant à la guerre, le communisme a paru à beaucoup conforme au sens de l'histoire, et que le sens de l'histoire semblait, pour eux, plus clair dans Marx que dans l'Ecriture. Déviation certaine, déviation très dangereuse. Plus de

rigueur intellectuelle, une meilleure connaissance des problèmes concrets auraient permis d'éviter ces excès. Mais, comme la suite le prouve, la direction générale du mouvement, c'est-à-dire le désir d'être avec les opprimés, n'était pas mauvaise. Dès lors qu'après la mort de Staline le communisme est peu à peu apparu pour ce qu'il était, que d'autre part les sociétés occidentales ont fait preuve de leur capacité de s'adapter et de se transformer, l'effet d'attraction a beaucoup diminué. Lorsque sont venues les grandes révélations de 1956 sur la nature réelle non seulement du stalinisme mais aussi du communisme, le terrain était déjà en partie déblayé, le progressisme n'était plus un pôle d'attraction.

Si l'on réfléchit à cet épisode qui a marqué profondément la pensée politique d'inspiration chrétienne en France, l'on est conduit à penser que l'obstacle sur lequel a buté le progressisme était double. D'une part, une préparation intellectuelle insuffisante, et en tout cas insuffisante pour guider et contenir le puissant élan vers les masses, caractéristique de la libération. D'autre part, l'ignorance du terrain sur lequel on voulait agir. On n'entre pas dans un milieu organisé et structuré par la religion séculière qu'est le communisme comme dans un pays encore naïvement païen, qui n'a jamais entendu parler du christianisme et où les hommes sont disponibles. Ils ne le sont pas. A vouloir s'adapter à eux, on est entraîné dans leur mouvement. Autrement dit, et en ce qui concerne la France, l'effort à faire pour libérer les masses de l'emprise communiste est beaucoup plus vaste, beaucoup plus difficile, beaucoup plus profond qu'on ne l'a cru en 1945. Mais ce qui a été entrepris à cette époque, n'était pas non plus vain, et les fruits en paraîtront un jour. Cette conclusion me paraît confirmée par l'histoire des catholiques français aux prises avec les guerres coloniales.

II. LA QUESTION COLONIALE (1954-1962)

Le tableau ici est très différent. Le progressisme avait profité de l'écroulement du catholicisme de droite. Au contraire la question coloniale se pose à des catholiques nettement divisés. Si une part importante des catholiques français et notamment la hiérarchie, se porte ouvertement vers les peuples qui luttent pour leur affranchissement, une minorité prétend justifier les guerres coloniales par la lutte contre le communisme. L'époque de ces disputes est celle où Rome a donné, au moins en ce qui concerne la France, un coup de barre à droite. D'où la réapparition au grand jour

de ces sectes réactionnaires qui s'efforcent de prendre contact avec l'armée et de s'appuyer sur elle, en lui prêchant la croisade.

Le problème ne s'est pas posé réellement à propos de la guerre d'Indochine. Cette entreprise lointaine, contre un ennemi communiste autant que nationaliste, l'opinion française n'en prendra jamais une conscience claire. Lorsque la guerre prendra fin en 1954, déjà l'attention se tournera vers l'Afrique du nord. La guerre d'Algérie va au contraire secouer profondément les catholiques français. Un large secteur, nous l'avons dit, prendra parti, sinon pour l'Algérie indépendante, au moins contre la guerre et en tout cas contre les formes affreuses de cette guerre , la torture, la répression policière, l'internement arbitraire, le délit d'opinion. Remarquons qu'ils ne seront pas les seuls et que d'autres courants, notamment celui du rationalisme représenté par Raymond Aron, prendront avec éclat position pour l'indépendance de l'Algérie dès 1956-1957. Du côté catholique avanceront dans cette voie des hommes illustres comme François Mauriac et Louis Massignon, des universitaires comme Henri Marrou, André Mandouze, et une part croissante du clergé, depuis les séminaristes ou les prêtres en service en Algérie jusqu'à l'Archevêque d'Alger, Mgr Duval, dont l'attitude courageuse aura plus fait pour le christianisme en Afrique que toutes les victoires françaises depuis 1830.

C'est peut-être la première fois que l'on voit l'opinion catholique française réagir, dans sa majorité, selon la justice et non selon les seules exigences du patriotisme étroit de jadis. Ce phénomène d'une grande importance, doit à mon avis être mis en rapport avec tout le travail de purification accompli depuis 1930 et dont nous avons parlé. C'est, sur un terrain imprévu, la moisson des semailles de l'avant-guerre.

L'Afrique du nord, à la différence du prolétariat français, n'est pas en effet organisée et animée par une discipline et une règle semblables à celles du communisme d'inspiration stalinienne. L'aspiration à la justice et à la dignité qu'expriment confusément, et souvent d'une façon féroce, les nationalistes algériens, n'est pas canalisée par une puissance et une croyance de caractère totalitaire. Cela est si vrai que les communistes français ne parviennent pas à prendre sur la question algérienne une position nette et que par conséquent leur influence est faible en Algérie. Dans ces conditions, des rencontres sont possibles entre catholiques français et musulmans algériens sur la seule base d'un respect commun de la justice, sans que ce sentiment naturel soit utilisé par une idéologie totalitaire. Certes, beaucoup de problèmes se poseront, les consciences seront déchirées par

des doutes cruels, mais la situation étant foncièrement différente de celle du mouvement ouvrier français en 1945, les résultats seront tout autres. Ils seront bons. En Algérie, les catholiques français seront obligés de s'élever au-dessus du cadre national et souvent de se sacrifier pour le respect de la justice .

Si réconfortants que soient ces événements, il faut bien voir qu'une minorité réagit, au contraire, par un anti-communisme primaire. Groupés autour de revues comme « Verbe » ou « Paternité-Maternité », ces catholiques se portent à l'extrême inverse de l'erreur progressiste de 1945. Loin de séparer le temporel du spirituel, ils les bloquent tous deux dans une conception très élémentaire : la Révolution est l'ennemie du christianisme, le nationalisme algérien est une forme de cette Révolution avec un grand R, il doit être combattu et extirpé par la force. Quiconque s'y refuse, sert la Révolution et n'est donc pas un bon chrétien. Ces formules n'ont pour elles que l'avantage de la simplicité, sinon du simplisme. Mais dans le désarroi où se trouvent tant les Français d'Afrique du nord que ceux qui sont chargés de les défendre, spécialement les officiers de l'armée active, elles trouvent une audience assez grande. Ainsi réapparaît, dans la conscience des catholiques français, le problème du catholicisme de droite qui, dix ans auparavant, semblait enterré. Ces idées seront utilisées par certains lors des tentatives de soulèvement des années 1960 et 1961. Elles permettent d'imaginer ce qu'aurait pu être un mouvement fasciste français, si les événements avaient pris une tournure différente et que la paix ne soit pas revenue en Algérie en 1962.

Certes, la droite française n'est pas tout entière entraînée dans cette direction. Beaucoup d'esprits honnêtes, inspirés de la tradition civilisatrice et pacificatrice de l'armée d'avant 1914, se refuseront aux excès de l'intégrisme. Mais on ne peut cependant en sous-évaluer l'importance.

Ainsi en vingt ans, les catholiques français ont parcouru tout l'éventail des réactions possibles. A la minorité progressiste de 1945 a succédé une minorité de tendance fasciste en 1962, cependant que l'ensemble du catholicisme français, sous l'influence notamment de la guerre d'Algérie, s'orientait vers une prise de conscience non pas théorique mais concrète, du fait que, dans le domaine politique, il existe une tension parfois dramatique entre les exigences universelles de la justice et les exigences particulières de l'intérêt national étroitement compris, et que celles-ci doivent le céder à celles-là.

Reste à voir, pour conclure, comment le problème du communisme se présente aujourd'hui.

III. PERSPECTIVES ACTUELLES

Nous allons retrouver dans notre conclusion le paradoxe que nous avons mentionné au début.

Vingt ans après les triomphes staliniens de 1945, le communisme apparaît à la fois comme très affaibli, et donc comme contingent et transitoire, et en même temps comme très lourd et très pesant, c'est-à-dire comme inévitable pour toute une perspective historique.

Le communisme paraît très affaibli. Il a perdu les pouvoirs de séduction dont depuis l'origine il s'est servi. Après les révélations du XX^e^ Congrès du parti communiste de l'URSS, nul ne peut plus raisonnablement penser que le communisme résolve les problèmes du monde actuel. Les mieux disposés à son égard diront qu'il n'est pas pire que le régime qui est le nôtre. Les plus objectifs diront que l'établissement d'une tyrannie au nom de la libération de l'homme est un scandale plus grave que les injustices accumulées au nom de la loi du plus fort. Au plan historique, le fait que l'idéologie communiste, au lieu, comme on l'avait affirmé, de supprimer les antagonismes nationaux, les multiplie et les rende quasi-inexpiables est un deuxième échec, encore plus inattendu pour les tenants de la doctrine, et non moins difficile à corriger. Au plan économique enfin, dernier refuge des fidèles, si l'on a longtemps cru que le communisme, avec ses plans et sa discipline de fer, était le système le mieux adapté à la nécessité de la croissance rapide, l'on est obligé aujourd'hui de reconnaître et son échec agricole, et ses difficultés industrielles, dès qu'il sort du stade primaire, c'est-à-dire le développement des industries de base. Par conséquent, la force d'attraction du communisme s'exerce surtout désormais par le moyen de la puissance matérielle qui est celle de l'Etat soviétique. Mais de vocation universelle, de solution, même très progressive, du problème de l'homme sur la terre, il est devenu très difficile de parler. C'est là un résultat considérable.

Alors qu'en 1945, certains pensaient que la prochaine étape historique serait celle du communisme et se préparaient déjà à la vie des catacombes, aujourd'hui l'on sait que la prochaine étape historique si ces termes ont un sens, n'est nullement prédéterminée. Dans la mesure où elle le serait, rien n'indique qu'elle doive être celle du triomphe du communisme. Dans une certaine mesure, la lutte entreprise il y a vingt ans se termine, ou en tout cas est marquée par un succès important. Non seulement les insti-

tutions, mais les idées, les méthodes économiques et politiques de l'Occident, si médiocres qu'elles soient, apparaissent encore meilleures que celles de ses adversaires. Cela provient en grande partie du fait que les conceptions politiques de l'Ouest ne nous obligent pas à considérer l'adversaire comme l'ennemi. Elles nous permettent, au terme d'épreuves qui sont loin d'être terminées, d'envisager une réconciliation des hommes et des nations, au delà de la tyrannie idéologique, la forme jusqu'ici la plus implacable de la tyrannie. Ainsi depuis 1945, la perspective fondamentale s'est renversée. Sommes-nous pour autant au bout de nos peines ?

Regardons autour de nous. L'Europe est coupée en deux et toute une partie d'elle-même est retranchée presque complètement de la communauté de culture et de civilisation qui a été la sienne pendant des siècles. Cette coupure passe à travers le sol de l'Allemagne, isole une partie de son peuple et menace sans cesse l'autre. En France, ainsi qu'en Italie, la classe ouvrière n'est pas réintégrée dans la communauté nationale. Dans la mesure où elle se détourne du communisme, c'est souvent pour adopter le plat matérialisme pratique de la société contemporaine. Dans le monde sous-développé, notamment en Asie du Sud-Est et en Amérique latine, qui peut dire si le communisme dans les dix ans qui viennent ne va pas progresser ? Que va tenter la Chine ? Le travail à accomplir reste donc immense, et ce n'est pas en comptant sur la transformation de l'URSS en un Etat de type bourgeois ou libéral que nous ferons des progrès.

Que faire donc ? D'abord regarder autour de nous et voir le monde comme il est. Depuis vingt ans, bien des choses ont évolué. Les problèmes politiques se posent aujourd'hui à l'échelle de l'humanité tout entière : menace d'anéantissement du genre humain, monstrueuse inégalité de la répartition des ressources, foudroyante progression démographique. Telles sont les trois perspectives qui s'offrent à nous.

Dans chacune de ces trois avenues, ce que nous découvrons c'est que, plus le siècle avance, plus l'humanité doit dépasser les traditions et l'instinct qui l'ont guidée jusqu'ici, et demander à la raison les règles nécessaires pour survivre. Devant nous s'ouvre l'âge où, à défaut d'un effort pour surmonter par l'intelligence les défis de la nature et de la technique, l'humanité à la lettre s'anéantit. Il ne faudra pas cent ans pour que les hommes se demandent comment nous avons pu vivre si longtemps dans l'anarchie économique, politique, internationale, pour ne pas parler du désordre moral, au gré des caprices ou des instincts des dirigeants ou des masses.

Cet âge de raison de l'humanité, que le seul progrès technique rend aujourd'hui indispensable, est, lui aussi, une notion ambivalente. Si l'on n'y prend garde, la raison, elle aussi, peut devenir tyrannique. Sans horizon métaphysique, naturaliste et technicienne, pragmatique et statisticienne, elle aussi peut écraser l'homme. Tout dépend des choix qui seront faits. Après les éphémères succès du racisme hitlérien, la longue épreuve du communisme, voici le troisième danger, le naturalisme matérialiste, la véritable tentation du monde moderne. Partout sous le poids des découvertes techniques de plus en plus stupéfiantes, mais aussi de plus en plus inquiétantes, grandit l'orgueil rationnel, vacille la flamme de l'espérance philosophique ou religieuse.

La question qui est posée aujourd'hui est celle de savoir si les grandes tâches de l'avenir, organisation d'une société internationale capable de limiter réellement l'emploi de la force, organisation d'un système de répartition des ressources conforme aux exigences de la justice, développement de la capacité de production pour faire face à l'accroissement de la population, se feront dans le respect de la créature humaine et de sa liberté imprescriptible, ou malgré elle ou contre elle. Beaucoup de choses devront inévitablement être transformées dans nos esprits et dans nos sociétés au cours des années à venir. Il dépend de chacun de nous que ces transformations s'accomplissent dans la bonne direction. Mais c'est une entreprise très grande et très difficile, où il faut unir la réflexion philosophique et l'action pratique, la sagesse et la volonté, union fort rare aujourd'hui.

C'est en avançant dans cette voie, c'est-à-dire en cherchant à donner aux nouveaux problèmes une solution juste, que peu à peu celui du communisme sera surmonté. Il faut porter notre regard au delà du communisme, et continuer la lutte dans l'immédiat sans perdre de vue ces perspectives lointaines. Si l'on procède ainsi, peut-être un jour s'apercevra-t-on que le communisme appartient au passé. Ce jour est loin, nous ne le verrons pas. Mais dans les luttes qui nous attendent et qui seront dures, il est bon de pouvoir regarder par-dessus le mur, apercevoir l'horizon, reprendre espoir.

Pour terminer, je voudrais redescendre sur terre et proposer une application concrète de la méthode que j'ai essayé de définir. Prenons le cas de l'Allemagne, dans l'état de division où elle est. Il semble qu'il n'y ait rien à faire, que l'horizon soit barré pour toujours, que tout effort soit vain. Et pourtant, les catholiques allemands (et aussi les catholiques français) ont ici une tâche à accomplir. Au lieu d'attendre cette fin de la division,

d'un miracle politique, il faut la préparer en s'y préparant, c'est-à-dire en prévoyant l'accueil dans l'unité future de tous ceux qui souffrent aujourd'hui à l'Est. Nous avons tous connu de ces réfugiés de l'Est qui, enfin libérés, se sentent soudain écrasés par le style de vie, la culture et les usages de l'Occident libéral. N'y a-t-il rien dans nos mœurs, nos institutions, notre pensée que nous puissions corriger, précisément en vue de cet accueil futur ? Il me semble que cette manière de faire est celle qui convient par rapport au communisme dans notre Europe de 1963, si prospère et en même temps si incertaine. Bien sûr, il faut aussi résister, être prêt à se défendre, tenir tête, rester unis, mais cela on le fait plus ou moins bien. C'est le domaine politique dans lequel je n'ai pas à entrer aujourd'hui.

Il faut aussi quelque chose de plus. C'est vers ce quelque chose de plus que devraient se tourner les chrétiens, et généralement les hommes de bonne volonté ou de bonne foi, qu'ils réfléchissent, qu'ils agissent ou qu'ils prient. Leur rôle, en plus de tout ce qu'ils ont à faire, serait d'assumer par anticipation l'avenir qui se dessine peu à peu.

Ainsi, pour reprendre l'exemple que j'ai cité au début, pourront-ils avoir parfois l'occasion, sans que leur action soit nécessairement enregistrée aux annales de l'humanité, d'orienter vers plus de justice les forces terribles qui agissent dans le monde politique. Ce travail modeste est peut-être celui qui a le plus de prix.

JEAN LALOY.

Information et conscience morale

1. *Qu'est-ce que l'information?*

Quelle réalité est désignée par le terme d'information ?

Si nous regardons le contenu (ce dont on est informé) nous trouvons un ensemble de faits, de renseignements, d'opinions, dont nous prenons connaissance.

Mais l'information ne peut être définie par ce seul contenu, sans précisions ultérieures.

Il faut tenir compte d'abord de la modalité propre de ce contenu : l'ensemble des données que m'apporte l'information est de type documentaire. En d'autres termes, ce qui vient à ma connaissance par voie d'information se présente avant tout comme *fait :* tel événement s'est produit, telle opinion est soutenue, telle doctrine a cours. En effet, en tant qu'objets d'information, la pensée elle-même et les opinions d'autrui tendent à se ramener à la catégorie des faits.

La considération du contenu et de sa modalité factuelle n'est cependant pas suffisante à elle seule pour nous permettre d'établir une définition de l'information. Un aspect social intervient, qui est décisif, en ce sens que la voie par laquelle nous parvient la connaissance est un élément constitutif de l'information. Par rapport à l'acquisition d'une connaissance, l'information constitue une voie propre, originale. Il est évident pour tout le monde qu'elle se distingue de cette autre voie qu'est l'enseignement d'un maître. Celui-ci m'explique quels sont les aspects, les structures, les causes de l'objet à connaître ; son effort tend à aider mon esprit à pénétrer dans la compréhension de cet objet, à en assimiler le savoir, jusqu'au point où ce savoir devient mien, parce que pour ma part j'aurai vu du propre regard de mon esprit en quoi consiste l'objet considéré. Ce que nous disons de l'enseignement, auquel correspond la compréhension, vaut, dans les grandes lignes, de l'acquisition du savoir par la lecture du livre ou de l'écrit de type scientifique.

Si nous nous en tenons à l'information comme telle, et non à l'utilisation des « moyens d'information » par la pédagogie (par exemple une émission scolaire à la T. V.), nous remarquerons qu'une information est reçue mais ne s'apprend pas. Dans le processus de la connaissance humaine, qui progresse du plus apparent au plus profond, l'information se situe à la première étape ; elle permet l'assemblement des matériaux sur lesquels portera plus tard le

jugement ou qui permettront, si nous sommes dans l'ordre pratique, une décision ultérieure. Comme voie de connaissance, l'information ouvre l'accès à l'existence des objets qu'il s'agira ensuite de scruter. Il y a ainsi une proportion entre le contenu de l'information comme fait et les possibilités de connaître offertes par les moyens d'information. Ceux-ci, par leur nature, débouchent sur le fait ou sur le visage factuel des réalités.

Nous entendons nous limiter à l'information moderne comme telle. Or, celle-ci se distingue par une troisième caractéristique tout à fait essentielle : l'information qui vient à moi me renseigne sur des faits qui n'étaient pas spontanément, je veux dire à considérer leurs moyens propres de rayonnement et de manifestation, à ma portée. On n'a pas besoin d'être informé, au sens moderne du terme, des choses proches et familières. Un élément nouveau intervient ici : ce sont des moyens *artificiels* qui m'ouvrent l'accès aux réalités dont je suis informé. L'information est un phénomène typique de la technique et c'est la raison pour laquelle elle tient une place fondamentale dans la civilisation moderne. Notons d'ailleurs que cet aspect technique se trouvait déjà dans des moyens anciens d'information, comme les courriers romains ou le tam-tam africain.

Enfin, nous n'obtiendrons une définition complète de l'information que pour autant que nous aurons considéré la dimension du *temps*. L'information vient à l'informé : la démarche est l'inverse de celle du chercheur en quête de savoir ou de l'inventeur. La connaissance (ou le document) franchit, sinon abolit, la distance. Et par là l'information implique une exigence de vitesse ; elle gagne en perfection dans la mesure où elle est plus rapide, elle vise à l'instantanéité comme dans le reportage « en direct ». L'actualité et la présence constituent des aspects esssentiels de l'information moderne. Ce qui est simultané ou récent me devient présent ; l'information rapproche et synchronise. Trop ancienne, l'information cesse d'être ; elle se maintient tant que dure son caractère de « nouvelle ». Une émission « en différé » ne m'intéresse, comme information, que si le laps de temps écoulé est court. Autrement dit, l'information s'adresse à l'attention actuelle et non à la mémoire. Le domaine de l'information ne se confond pas avec celui de la chronique ou avec celui de l'évocation. Ce qui se passe actuellement ailleurs est aussi actuel pour moi ; ce qui survient maintenant dans la vie d'autrui, survient aussi dans mon champ de vision.

Notons même en passant que ce caractère de simultanéité, de mise en contact dans l'instant de domaines éloignés dans l'espace, a pris une telle importance dans l'univers technique qu'il est à l'origine de l'élargissement de la notion d'information ; celle-ci ne désigne plus seulement la transmission à l'homme des connaissances hors de sa portée immédiate, mais la synchronisation, l'enchaînement et l'ordonnance plus ou moins automatiques d'une multiplicité de processus disséminés dans l'espace. La décision politique ou économique suppose cette base d'information, c'est-à-dire la réduction à un réseau unifié, mathématiquement transcrit, d'une foule de facteurs et de décisions parcellaires ; la guerre thermonucléaire repose sur une infrastruc-

ture cybernétique complexe. Nous laisserons de côté cette signification dérivée de l' « information » bien qu'elle occupe dans notre société moderne une place de plus en plus grande.

Retenons donc que l'information confère une importance majeure à la notion d'actualité. Mais qu'est-ce que cet *actuel?* L'actuel de l'information est-il identique au présent ? Est-il sûr que ce que l'information retient parmi les éléments complexes qui constituent la trame du présent ou les germes de l'avenir soit le plus profond, le plus déterminant ou le plus durable ? Car l'information est une sélection ; son envers est donc une élimination. Ce qui est pour moi actualité grâce à l'information, dans la mesure où il procède d'un choix, compose l'horizon qui se propose à mon attention. On retrouve là la marque de la technique qui est à la base de l'information : elle me met en contact avec des faits réels mais du même coup elle modifie *artificiellement* mon horizon actuel. Il faut donc demander si le choix qui préside à la composition de l'horizon de l'actualité est dicté par la volonté des informateurs ou est imposé par la nature des techniques d'information. Et, ensuite, si ce choix ne porte pas sur le plus apparent, qui n'est pas nécessairement le plus important. Peut-on dire, par exemple, que les hommes soient réellement informés, et par là rendus conscients, des grandes « révolutions silencieuses » qui sont à l'œuvre dans la société ? Ce n'est souvent qu'après que certains phénomènes ont déployé leurs effets d'une manière irréversible qu'on s'avise de leur existence ; ce qu'on remarquait auparavant n'étaient souvent que les signes ou les symptômes. Je ne fais que soulever le problème : l'ouverture aux « actualités » ne cache-t-elle pas des pièges pour l'authentique conscience historique ?

Un autre point mérite de retenir notre réflexion. L'exigence d'instantanéité qui est impliquée dans l'information a pour rançon le rythme de l'information : toujours tendue vers l'actuel le plus actuel, elle risque de rechercher la nouveauté ou l'inédit pour eux-mêmes, ou de viser avant tout à l'effet produit par le nouveau, c'est-à-dire au sensationnel. Mais la requête de l'actuel ne conduit-elle pas à rejeter dans l'oubli des objets dignes en eux-mêmes de retenir l'attention, de soumettre idées et images à l'épreuve d'une usure accélérée qui leur est comme imposée du dehors ? L'attention est ainsi comme monopolisée par ce qui passe et est transitoire et se détourne de ce qui dure. Par ailleurs il y a un rythme d'assimilation de l'esprit. Le rythme selon lequel il subit les injections d' « actualité » lui est-il adapté ? Là encore je me contente de soulever le problème en passant.

Il convenait, au départ, d'essayer de cerner notre objet. L'information nous met en contact, d'une manière quasi simultanée, avec des faits qui adviennent loin de notre horizon immédiat. La technique est la médiatrice de cette présence.

II. Le droit à l'information

Nous pouvons maintenant aborder plus directement quelques problèmes de morale découlant de l'existence de l'information.

Parmi les droits naturels relatifs aux valeurs morales et culturelles, l'Encyclique *Pacem in terris* mentionne « le droit à une information objective » [1].

On saisit que ce droit ait un lien particulier avec ce fondement de la vie sociale qu'est la *vérité* [2] : la vie en société est avant tout une « réalité d'ordre spirituel » qui comporte, entre autres, « échange de connaissances dans la lumière de la vérité » [3]. A ce droit fait pendant un devoir correspondant : devoir des informateurs d'informer avec objectivité, et devoir des informés de rechercher la vraie information. Ce droit et ces devoirs ont d'abord valeur au plan des personnes considérées dans leur vie individuelle. Ils doivent également régler les rapports entre les peuples [4].

Quel est le fondement du droit à l'information ainsi affirmé ? L'information élargit l'horizon immédiat, celui qui est fixé par la nature physique, vers un horizon bientôt aux dimensions de la terre. Cet élargissement est obtenu grâce aux moyens artificiels, mais il n'est pas lui-même artificiel, puisque, bien au contraire, il satisfait à une exigence inscrite dans la nature de l'homme. Quels éléments de la nature de l'homme sont plus immédiatement à la racine du droit à l'information ? Il faut répondre : c'est d'abord le caractère spirituel et intellectuel de cette nature. La connaissance humaine est ouverte à la totalité du réel ; cette ouverture est inscrite dans son intellectualité. C'est pourquoi les obstacles mis par la nature physique aux requêtes que comporte cette ouverture à la totalité faisaient violence à un déploiement normal des virtualités de l'homme. La technique, fille de la raison humaine, permet ici de satisfaire à un besoin naturel de cette raison. A propos de l'information, nous vérifions une loi plus générale : il est dans la nature des instruments *artificiels* de la technique de permettre à l'homme de rejoindre ses fins *naturelles*. N'opposons pas trop vite nature et technique.

Ensuite, sur le plan des relations entre les hommes, l'information met en évidence le fait que chaque individu humain est membre de l'unique famille humaine, considérée dans sa totalité. L'information est un moyen qui favorise la prise de conscience de cette appartenance et qui stimule les actes de solidarité qui normalement en découlent. Ainsi le monde entier a suivi l'agonie de Jean XXIII ; grâce à la T. V. nous avons été comme transportés sur les lieux de la catastrophe du Valjont. L'important est que cette parenté de chacun avec tous les hommes, rendue sensible par les moyens d'information, doit être assumée, comme un élément constitutif de son être moral, par la conscience de chaque personne. N'est-il pas vrai qu'aujourd'hui le vers célèbre de Térence : *Homo sum : humani nihil a me alienum puto* prend

---

[1] n° 12 de l'édition des *Editions du Centurion*, Paris, 1963.
[2] n° 35.
[3] n° 36.
[4] n° 40.

une résonance nouvelle ? Jadis on l'entendait comme l'expression de l'attitude d'une élite, celle qui méritait le qualificatif d'*humaniste*. Il présupposait donc, derrière la personne qui le prononçait, une culture qui était l'apanage d'une minorité privilégiée et aussi une aire de civilisation favorable à l'existence de l'homme et de l'humain ; en dehors de cette aire, il y avait le barbare, ou le sauvage, ou l'exotique, auquel on refusait ou hésitait d'attribuer la qualité d'humain. Le fait que les techniques de l'information sont en train de forger l'unité concrète de l'humanité ne supprime cependant pas l'exigence d'une culture porteuse de l'humanisme, car l'humanisme demeurera toujours une conquête. Mais elle pousse la culture à se déployer selon une dimension universelle et à reconnaître la démocratie comme une de ses valeurs fondamentales. Autrefois une minorité était porteuse et bénéficiaire directe de la culture. Elle avait à défendre son patrimoine contre les barbares du dehors et à l'asseoir par l'exercice de privilèges politiques à l'égard des classes serviles à l'intérieur. Les traces de cette sujétion servile ont subsisté jusque dans les temps modernes. Aujourd'hui, et dans une large mesure à cause des moyens d'information, le sort de la culture est lié à la démocratie, c'est-à-dire au fait de l'accession effective du grand nombre aux biens de culture et aux responsabilités socio-politiques qui leur sont liées. L'exigence de culture comme humanisme, propre à toute personne humaine, constitue ainsi le second élément sur lequel repose le droit à l'information.

Enfin, l'appartenance à la famille humaine et la solidarité qui en découle ne sont pas réductibles à un pur fait de type biologique. Ce fait est un fait spécifiquement humain, c'est-à-dire de l'ordre de la moralité, impliquant conscience et responsabilité. La famille humaine, en d'autres termes, ce n'est pas tant l'espèce humaine que la société des hommes, qui en tant que société est polarisée par la réalisation d'un bien commun. Chaque homme est tenu de travailler à la réalisation de ce bien commun ou à l'actualisation, à la promotion dans la vie de la société humaine d'un certain nombre de valeurs éthiques fondamentales. Si le bien commun peut être défini, avec *Mater et Magistra*, comme « l'ensemble des conditions sociales qui permettent et favorisent dans les hommes le développement intégral de leur personnalité »[1], cela signifie que chaque homme, chaque groupe d'hommes ou chaque société ethnique ou nationale, sont responsables, à des degrés divers, mais réellement, de la réalisation de ces conditions pour l'ensemble des hommes. Et l'on sait que *Pacem in terris* enseigne avec force qu'aujourd'hui le bien commun de toute société n'est plus concevable sans référence prioritaire au bien commun universel. La conscience de la priorité du bien commun universel et de ses impératifs est historiquement liée au développement des moyens modernes d'information. Mais selon la hiérarchie des valeurs, il faut dire que le droit pour chaque homme de bénéficier du bien commun universel et le devoir correspondant de travailler à sa réalisation constituent le troisième pilier qui soutient le droit et le devoir à l'information.

[1] n° 341, *Les Encycliques Sociales*, Paris, Bonne Presse éd., 1962, p. 285. – Cf. aussi *Pacem in terris*, n° 55-59, éd. citée.

III. Dimension nouvelle de la conscience

C'est la présence immédiate et sans cesse plus marquée des impératifs du bien commun universel et la conscience que les hommes en prennent qui nous permettent de parler d'une nouvelle dimension de la conscience. Le sens de l'expression doit d'ailleurs être précisé : elle signifie qu'une virtualité fondamentale, inscrite dans la nature humaine, trouve maintenant à se déployer. Cette signification est impliquée dans l'affirmation que le droit à l'information est un droit naturel.

Ce sont, non pas les préceptes de la loi morale elle-même mais leur champ d'application et leur modalité d'exercice qui sont modifiés par cette nouvelle dimension de la conscience.

En parlant du bien commun universel, nous nous sommes placés d'abord au plan de la société temporelle. Celle-ci présuppose ces vertus naturelles de l'homme et du citoyen que sont la solidarité, l'altruisme, et cette « amitié civique » qui, à en croire Aristote, constitue, avec la justice, le fondement de la cité. Mais une considération analogue vaut pour les chrétiens en tant qu'ils sont appelés à la vie d'amitié divine, qu'est la charité. L'amour fraternel de charité joue d'ailleurs normalement, par rapport à l' « amitié civique », le rôle d'un levain qui la surélève et lui donne vigueur et clarté. Mais cette distinction entre charité surnaturelle et amitié humaine étant posée, les quelques réflexions qui suivent s'appliquent proportionnellement à chacun de ces deux plans de la vie morale qui, dans le concret, se compénètrent l'un l'autre.

Le sens du prochain

Il est clair que, grâce à l'information, la réponse si je puis dire concrète, empirique, à la question : *qui est mon prochain*, s'illustre d'une manière nouvelle. L'enseignement du Seigneur dans la parabole du Bon Samaritain porte sur un point tout à fait central de la foi chrétienne : pour la charité, il n'y a pas d'étranger, tout homme est mon prochain. L'Eglise a toujours vécu de cette certitude de l'universalité de la charité. Quant à l'exercice, à la fois affectif et effectif de cette charité, son réalisme même et son authenticité, qui fait que c'est un homme concret qui aime un homme concret, pose l'exigence de ce que la doctrine commune appelle l'ordre de la charité. Par vocation, je suis d'abord adressé à mon proche prochain. Ainsi de la charité qui lie les époux entre eux ou les parents et les enfants. Cet ordre est un ordre objectif, il atteint de proche en proche tous ceux qui ont avec moi un lien humain ou spirituel particulier, fût-ce celui du simple voisinage ou de la simple proximité. C'est, par exemple, la conscience de cet ordre de la charité qui est à la base de l'intuition de Pie XI concernant l'Action catholique sous sa forme spécialisée : les apôtres des ouvriers seront les ouvriers eux-mêmes. Mais il est remarquable que, simultanément à cette intuition, l'Eglise, en vertu même du caractère universel de l'amour du prochain, ait toujours été poussée par la nécessité impérieuse d'aller vers le frère le plus lointain. Ce

souci traduit son cœur missionnaire. Or que se passe-t-il aujourd'hui ? Grâce à la technique, dont le réseau d'information qui enserre notre planète n'est qu'un aspect, la géographie spirituelle de l'ordre de la charité est complètement modifiée. Dans un monde de plus en plus unifié, le prochain le plus lointain ne sera pas nécessairement celui qui est le plus éloigné dans l'espace. Si, par exemple, la misère la plus grande constitue un titre d'urgence dans l'ordre de la charité, l'information moderne nous transporte dans le voisinage immédiat de cette misère. Autrefois, la misère lointaine ne nous concernait pas ou peu, parce qu'on ignorait son existence, ou parce qu'il était pratiquement impossible de la soulager. Elle avait le visage d'une fatalité naturelle. Aujourd'hui, une authentique charité ne peut pas se désintéresser concrètement des besoins du tiers-monde. La rencontre du prochain, la solidarité, l'aide fraternelle, ne connaissent plus les obstacles naturels de jadis, de sorte que le caractère universel de la charité revêt une nouvelle expression concrète, qui, à intensité égale, est plus large, plus belle que par le passé.

Cette rencontre du prochain à l'échelle planétaire est rendue possible par les moyens de communication, qui englobent l'information. Mais l'information, qui alerte mon attention sur une misère ou un malheur présents, n'est qu'une pièce du réseau technique qui me relie au prochain éloigné dans l'espace. C'est pourquoi ma réponse effective, l'aide fraternelle que je porterai à ce frère, ne pourra lui parvenir que par le chemin de l'organisation qui est une des expressions essentielles de la rationalisation, fondement de l'univers technique. C'est par la technique que le contact s'établit entre les hommes : cela est vrai de la connaissance que j'ai de l'autre comme des actes de charité que je lui adresse ou qu'il m'adresse. Je veux dire qu'il est impossible de séparer ces deux temps de la relation de charité effective dans un monde à l'échelle planétaire. En effet, on entend souvent les mêmes gens se féliciter des vagues de solidarité humaine unanime que les moyens d'information permettent à l'occasion d'une catastrophe et se lamenter du fait que la charité soit de plus en plus planifiée par des organismes spécialisés. Qu'il y ait là un danger réel d'étouffer la spontanéité directe de l'amour personnel au profit de l'efficacité anonyme, nul ne le niera. Mais information généralisée et secours organisé sont deux faces d'un phénomène global. Nous n'avons sans doute pas encore pris conscience de toutes les implications spirituelles de ce phénomène qu'on a caractérisé par une image, en parlant du passage de l'âge artisanal à l'âge industriel de l'apostolat. La solution doit, je pense, être cherchée dans la direction suivante : la lourdeur de l'indispensable outil technique, qui comporte ses propres impératifs immanents, ne sera maîtrisée que si se multiplient dans l'Eglise d'authentiques foyers de contemplation, témoins efficaces de la liberté de l'esprit. Car la dimension universelle de l'esprit ne se confond pas avec sa domination planétaire, même si celle-ci en représente une certaine traduction. C'est pourquoi aussi l'aide efficace au prochain suppose, comme première réponse à ce que l'information me dit de ses détresses et de ses besoins, la prière. Une prière vrai-

ment catholique dans ses intentions constitue sans doute le mode authentique d'assumer l'information dans la pureté d'une charité vraie, inspiratrice de véritables actes de miséricorde.

La conscience morale

Le domaine de la charité, de la solidarité, du sens du prochain constitue un premier secteur où se manifeste une nouvelle dimension de la conscience due à l'information. Un second secteur est celui de la conscience morale, de son progrès, et de l'exercice de la responsabilité. Ici c'est plus directement aux valeurs de culture et de civilisation que nous nous référons. Le problème pourrait être formulé de la manière suivante : quels liens existent entre l'information, l'opinion et la conscience morale de l'humanité ? Sur ce sujet, les avis sont nettement divisés : on soulignera les chances d'humanisme dont sont porteurs les moyens modernes d'information ou, au contraire, les risques de leurs effets dégradants.

Une notion d'origine stoïcienne, mais qui se trouve tout à fait assimilée en climat chrétien, servira de point de départ à notre réflexion : celle de *citoyen du monde*. Le sage, comme représentant de l'humanité, se sait et se veut d'abord citoyen du monde, parce qu'il a conscience de participer à la raison qui est la richesse spécifique de tout homme. La raison est universelle ; c'est donc à ses lois qu'on obéira d'abord et d'une manière si impérieuse qu'elle peut suspendre aux yeux de la conscience l'obligation découlant des mœurs et coutumes purement historiques d'une patrie ou d'une catégorie d'hommes particulières. Ainsi le sage et le maître de sagesse peut être indifféremment empereur ou esclave ; la raison peut être également présente chez l'un et chez l'autre. La conscience moderne d'un bien commun universel et de l'égale dignité de tous les êtres humains, sujets de droits naturels fondamentaux égaux, rejoint la notion stoïcienne de citoyen du monde. Dans l'explicitation et l'exercice de cette conscience, le rôle des moyens modernes d'information est déterminant. Ajoutons qu'aujourd'hui cette conscience revêt nécessairement une forme politique. Dans l'Antiquité, la reconnaissance par le sage de l'égalité de tous par la participation à la raison se traduisait par le fait qu'un esclave pouvait être appelé à entrer dans le cercle des sages ; l'origine, reconnue comme un élément contingent, n'enfermait plus l'individu dans une classe sociale déterminée. Mais comme telles les structures sociales demeuraient inchangées. Elles étaient simplement relativisées aux yeux de la conscience. L'héritage précieux, mais encore fragile du stoïcisme, devait être repris par le christianisme qui lui conféra une dimension nouvelle, par la reconnaissance du caractère de personne, sujet de vocation divine, à chaque individu humain. Mais c'est un fait que la traduction socio-politique de cette dignité de la personne, qui est une donnée centrale de la conception chrétienne de l'homme, a dû attendre les temps modernes pour s'imposer à la conscience sous forme des impératifs de la démocratie. Condition ou statut politique de la femme, droits des travailleurs, droits à la culture, abolition des ségrégations raciales, etc., autant de

domaines où les exigences démocratiques sont encore loin d'être satisfaites. Cependant, dans la promotion de ces droits et de leur traduction effective dans les mœurs et les institutions, les moyens d'information peuvent être des agents de première importance. En effet, ces droits, étant des droits naturels, communs à tous les hommes, sont portés à la conscience par la certitude vécue de l'égalité humaine et de la solidarité qui lie tous les hommes, bref par la qualité reconnue de citoyen du monde. Par leur caractère planétaire les moyens d'information sont les instruments privilégiés de cette conscience.

C'est ici qu'on nous fera une objection : vous raisonnez, nous dira-t-on, comme si la conscience morale de l'humanité s'identifiait à l'opinion publique. Or l'histoire de notre siècle vous inflige un sévère démenti. L'opinion publique a été la proie des fièvres nationalistes et des idéologies totalitaires, elle est le refuge des préjugés les plus tenaces de la ségrégation raciale ; elle manifeste bruyamment ses réactions sentimentales, qui vont dans un sens opposé à la loi morale, comme lors du procès de Liège. Or que constatons-nous ? Cette opinion a été forgée, manipulée, entretenue, excitée par les moyens modernes d'information. Sans l'action concertée de ces moyens, les grandes aberrations collectives modernes ne se seraient pas produites. L'opinion publique, loin d'être la porteuse de la conscience morale des peuples, est un facteur d'égarement. L'objection ne manque pas de poids. Son tort est, pensons-nous, de conclure trop vite et en généralisant, à partir d'exemples en eux-mêmes indéniables.

Je reviendrai plus loin sur l'ambiguïté des moyens d'information et sur la dégradation de l'information en propagande et en instrument de pression psychologique.

Mais auparavant faisons quelques remarques plus générales. L'objection attire notre attention sur un caractère essentiel de l'information moderne. Celle-ci s'inscrit toujours à l'intérieur d'une société globale. Cela signifie d'une part que l'ensemble de plans où vit l'homme devient matière à information et d'autre part que les moyens modernes d'information s'adressent toujours à la masse : le néologisme hybride de *mass-media* a la valeur d'une définition. Il ne faut pas comprendre ce phénomène comme s'il s'agissait là d'une divulgation plus large de messages qui, autrement, n'auraient atteint qu'un petit nombre. L'information moderne est une information pour la masse et même créatrice, en une certaine mesure, de cette masse elle-même. De sorte que, en nous servant de la terminologie marxiste, nous dirons que l'information constitue, dans nos sociétés modernes, une infrastructure. Elle n'est pas un épiphénomène surajouté. Dans la société globale, elle est un des facteurs essentiels qui créent le caractère de globalité, de totalité. L'opinion, comme phénomène collectif de la masse, est un produit des moyens modernes d'information. On a souligné la puissance de ces moyens et le fait que les sociétés modernes sont capables de modifier et de forger, d'une façon irrésistible, l'opinion de leurs membres.

Les moyens modernes d'information sont assez puissants pour imposer à l'homme un ensemble d'images et d'idées génératrices de passions et de

comportements et pour modeler sa représentation du monde. En conditionnant l'homme jusque dans sa psyché, il font de lui l' « homme de la masse », l'individu moyen, standard et anonyme, qui demande au conformisme social les normes de sa conduite. Ainsi l'homme de la masse est livré à la discrétion du pouvoir totalitaire. Mais remarquons que le processus ne joue pleinement que là où nous avons affaire à une société close. Les sociétés totalitaires modernes ont toutes ce caractère d'être enfermées sur le territoire bien limité d'un Etat, qui est le plus souvent un Etat national. L'Etat totalitaire a besoin d'une muraille de Chine et ne peut édifier ses structures technologiques qu'à l'intérieur de cette muraille. Il faut donc apporter ici une précision essentielle : les techniques d'information, disions-nous, sont un des éléments de la société globale. Ajoutons que leur usage totalitaire suppose que dans une pluralité des sociétés globales, certaines s'isolent et entrent en compétition avec les autres. C'est à l'intérieur d'un espace qui est nécessairement fermé que s'exerce leur emprise, qui est exclusive de l'influence des informations étrangères. On empêche ou on filtre le plus possible l'entrée des journaux et films étrangers, on brouille les émissions des radios extérieures, et, à l'intérieur, la censure interdit à l'opposition toute expression. C'est pourquoi, à considérer les choses du simple point de vue technique, on peut se demander si cet isolationisme qui est à la base des totalitarismes ne correspond pas à une étape, aujourd'hui de plus en plus dépassée. A mesure que le réseau des communications se perfectionne, il prend une dimension mondiale, qui fait apparaître le repli des Etats sur eux-mêmes et les nationalismes comme des phénomènes anachroniques. L'Etat totalitaire ne peut vivre que s'il est soustrait au regard de l'humanité. Par exemple, la télévision connaîtra bientôt la possibilité des relais à l'échelle mondiale et les émissions d'un émetteur pourront être captées de partout. Les comparaisons s'imposeront et ce sont elles qui ébranleront puis feront crouler les murailles de Chine. L'opinion publique manipulée par le régime totalitaire est une opinion dont l'horizon est artificiellement borné et qui se réfère à des valeurs ou des pseudo-valeurs particularistes qui retranchent une société de la participation aux valeurs communes, reconnues dans la société des hommes. Le caractère clos de l'appareil technologique correspond au caractère délibérément particulier d'un système de valeurs qui puise son dynamisme dans son opposition au système des valeurs universelles. Le membre de l'Etat totalitaire a besoin, pour être, de lancer un défi au « citoyen du monde ». Mais le conflit est d'abord intérieur à lui, parce que par vocation naturelle, tout homme est citoyen du monde. Inconscient ou latent, ce conflit ne peut manquer d'éclater au grand jour, parce qu'on ne saurait faire impunément violence aux requêtes fondamentales de la nature humaine.

En d'autres termes, entre une opinion publique contenue dans les limites artificielles d'une société globale particulière et une opinion connaissant une expansion à l'échelle de la société humaine totale, la différence est d'ordre qualitatif. Non pas qu'il faille reconnaître je ne sais quelle vertu au plus grand nombre. Mais dans une opinion commune répandue à l'échelle du

monde, ce sont les valeurs humaines communes qui ont le plus de chance de s'exprimer. Du même coup, les positions particulières ou particularisantes sont reconnues pour ce qu'elles sont et si ces positions se particularisent en opposition aux valeurs communes, leur caractère aberrant et insupportable se manifeste. En ce sens, nous dirons que les moyens modernes de communication, à condition qu'ils servent à véhiculer les informations à une échelle mondiale, favorisent un progrès de la conscience morale. Si dans les jugements qu'ils portent, le point de référence des hommes est leur appartenance à la famille humaine, ce sont les valeurs communes qui se présenteront à leur conscience et nous savons que ces valeurs sont celles qui font que l'homme est homme, c'est-à-dire les données du droit naturel. C'est un fait qu'aujourd'hui des pratiques ou des régimes iniques sont condamnés à une disparition plus ou moins prochaine parce qu'ils ne peuvent plus se soustraire impunément au jugement de la conscience universelle. Une réprobation générale atteint les régimes qui pratiquent la ségrégation raciale, le colonianisme, la terreur policière, l'arbitraire judiciaire, ceux qui favorisent ou tolèrent la vente des esclaves ou l'assujétissement de la femme. Pour extirper ces maux, il faudra sans doute une longue lutte car les préjugés sont tenaces et la torpeur des consciences est pesante. Mais le mouvement est irréversible : ceux qui prétendent faire fi des valeurs fondamentales de l'homme se condamnent à être proscrits de la société des hommes. Il est d'ailleurs significatif que les gouvernements soient obligés de compter avec l'opinion publique ; c'est pourquoi il n'est pas rare qu'on mette tout en œuvre pour la tromper ou la chloroformer. La propagande ne témoigne-t-elle pas à sa manière de la force de la vérité présente dans une authentique information ?

Grâce à ces éveilleurs et ces porte-parole que sont les moyens d'information, la conscience des peuples devient une force politique. Ce n'est pas sa teneur littérale, mince et fragile, qui fait l'importance de l'accord de Moscou sur l'arrêt des expériences nucléaires, mais l'écho que cet accord a reçu dans l'opinion publique. A son tour, cette volonté de paix qui est dans le cœur des peuples est éclairée et renforcée quand elle trouve des interprètes. Le film impressionnant de Leiser, *Choisis la vie* fournit le type d'une information favorisant un approfondissement dans la prise de conscience de la nature de la guerre thermonucléaire et de l'obligation morale de travailler positivement à son élimination.

Nous dirons donc que dans la mesure où elles circulent librement à l'échelle planétaire, les informations contribuent au progrès de la conscience morale, en rendant l'ensemble des hommes solidairement responsables de l'élimination des facteurs qui offensent le droit naturel dans des sociétés particulières. L'opinion mondiale, en tant qu'elle offre le plus de chances de rejoindre la conscience des valeurs communes, constitue le recours contre la violation des droits de l'homme.

IV. La responsabilité de l'information

Si l'opinion publique peut être détournée de sa fonction de réceptacle et d'expression de la conscience morale des peuples, cela tient à deux facteurs qu'il nous faut maintenant examiner, parce qu'ils manifestent à leur manière une nouvelle dimension de la conscience due à l'apparition des moyens modernes d'information. Cette nouvelle dimension est exigée par ces moyens modernes, en ce sens que c'est sur elle que repose en dernier ressort leur bon fonctionnement et leur caractère bénéfique. Nous voulons parler de la responsabilité démocratique.

Des phénomènes aberrants comme la propagande ou la publicité abusive constituent-ils des proliférations parasitaires ou ont-ils leur racine dans la nature et l'exercice des moyens d'information modernes eux-mêmes ? La réponse, à mes yeux, est obvie. Le risque de déviation est inscrit dans la structure de ces moyens. Il suffit pour s'en convaincre d'analyser les deux facteurs auxquels je faisais allusion et qui sont d'une part le rapport de l'information à l'objectivité et d'autre part la nature des pouvoirs qui manipulent l'information.

Information et objectivité

Nous avons plus haut rappelé l'affirmation de *Pacem in terris* sur le droit à l'information. Mais nous n'avons pas jusqu'ici pesé tous les termes de la formule employée : droit à une information *objective*. C'est sur la signification de cette épithète qu'il faut maintenant insister.

Jetons le regard sur la page d'information d'un journal, comparons-la, si possible, à la page équivalente d'un autre journal, ou bien écoutons un bulletin d'information à la radio ou à la T. V. Nous ferons aussitôt un certain nombre de constatations.

Un ensemble limité de nouvelles nous est transmis : elles varieront peut-être d'un journal à l'autre ou d'une émission à une autre. L'ordre de leur présentation, la nature des caractères d'imprimerie employés, les titres qui les annoncent, sont autant de facteurs révélant qu'un choix et un jugement accompagnent l'information au sens strict. La place relative réservée dans un journal ou une émission aux diverses catégories de nouvelles, religieuses, politiques, sportives, etc., est, elle aussi, significative d'un jugement, de la part de l'informateur, portant sur l'importance de ces divers secteurs de la réalité, si ce n'est sur l'intérêt qu'il trouve à accorder la priorité à l'un de ces secteurs.

Le cas de la nouvelle qui nous met en contact direct avec l'événement ou le fait dans leur nudité et leur brutalité est relativement rare : certaines données statistiques très simples, la description d'un accident routier ou d'une catastrophe aérienne rentrent dans cette catégorie. Dès que l'on s'éloigne de ces exemples simples, le fait ou l'événement nous arrivent enveloppés dans une interprétation. Pensons à l'événement que nous connaissons à travers des témoins, à l'exposé d'une décision politique et de son pourquoi, à

la description d'une situation militaire, à la relation des débats dans un procès ou dans un parlement. A chaque fois l'information implique une interprétation, qui est autre chose qu'un commentaire distinct sur les faits, et qui dans le journal ou l'émission précède en général ce commentaire, sans que le lecteur ou l'auditeur s'en avise. Remarquons aussi qu'une telle interprétation est donnée tout aussi bien par ce qui n'est pas dit que par ce qui est dit : certaines omissions, certains silences ont valeur interprétative. A la limite on imaginerait très bien une image fausse du réel obtenue sans qu'intervienne un seul mensonge énoncé ; le rejet dans le silence d'éléments essentiels suffirait à la falsification. Le fait aussi de lancer en circulation des nouvelles non encore sûres pèse sur la qualité de l'information. La formule : « selon une rumeur non confirmée » qui accompagne une dépêche qui sera démentie le lendemain en bas de page détermine la vision que se fait de l'événement cet homme pressé qu'est le lecteur moderne.

Bref, quand on parle de l'information moderne, il faut exorciser le mythe de son objectivité spontanée et immédiate. J'ajoute aussitôt que ma pensée n'est pas qu'il faille nier l'objectivité comme telle. Ce qui est visé est une certaine crédulité courante dans l'objectivité immédiate de l'information moderne. En réalité, la véritable objectivité implique nécessairement une part d'interprétation. Cela tient déjà à la nature même du fait. On oppose trop facilement fait et événement d'une part, à interprétation d'autre part, comme si le fait constituait un objet physique clos sur lui-même, tandis que l'interprétation constituerait l'emprise nécessairement subjective, et par là déformante, de l'esprit sur cet objet. Mais les événements ne sont pas des objets physico-mathématiques. La décision d'un gouvernement, par exemple, constitue un fait historique. Mais il est de la nature de cette décision d'être inspirée par une conception de la cité et de la politique, de promouvoir ou de rejeter certaines valeurs ; nous dirons qu'un tel événement, non seulement a une signification, mais comporte des jugements et des prises de position qui appellent l'approbation ou le désaveu, le dialogue ou le combat. Les événements historiques seront souvent des événements moraux. La réponse adéquate qu'ils demandent est elle-même d'ordre moral. Ainsi ce n'est pas être objectif que d'enregistrer la décision française de créer une force de frappe nationale. Enregistrer passivement, avec indifférence et impassibilité, un tel événement, c'est se situer à un niveau inférieur au niveau réel de cet événement, dont la portée est d'ordre avant tout moral. Le journal objectif ici n'est pas celui qui relate le fait comme on relate l'augmentation du parc automobile ou la diminution du cheptel national ; ce n'est pas non plus celui qui approuve sans réserve ou qui condamne sommairement. C'est celui qui dégage avec profondeur toutes les données du problème, au plan technique, politique et moral, qui expose avec sérénité l'ensemble des arguments en faveur des deux thèses permettant au lecteur de former ensuite un jugement fondé, dont la référence dernière sera d'ordre éthique, puisque cet événement est intrinsèquement éthique.

D'autre part, les événements d'ordre humain que nous fait connaître l'in-

formation, sont toujours marqués de contingence. La trame de l'histoire est tissée d'éléments contingents et, plus particulièrement, les événements qui procèdent d'une décision libre et qui appellent en réponse notre jugement moral ne sont généralement pas de nature à incliner ce jugement d'une manière contraignante, parce que le jugement en question est d'ordre prudentiel. Or le propre d'un tel jugement est d'appliquer la loi morale, qui, elle, est nécessaire, à l'acte considéré dans sa singularité et son unicité, compte tenu de toutes les circonstances et des dispositions du sujet qui le pose. En vertu de ce caractère unique et singulier, le jugement prudentiel qui porte sur l'acte concret à poser ou, ensuite, à évaluer dans l'estimation politique et historique, ne peut pas être un jugement nécessaire. C'est la raison pour laquelle deux jugements prudentiels divergents, portant sur un même objet, peuvent être également vrais. L'information nous apporte la connaissance d'une masse de faits dont l'intelligibilité se situe à ce niveau prudentiel; en conséquence l'interprétation, pour être correcte et objective, doit ménager la part de jeu, de liberté, qui est essentielle au jugement prudentiel comme tel. Il faut aussi que l'on soit conscient de la tendance à suppléer à un manque de nécessité intelligible de la part de l'objet, génératrice de certitude, par une fermeté d'origine passionnelle. Une information objective, en ce domaine, est une information qui expose loyalement la pluralité des interprétations possibles.

Ces brèves remarques au sujet de l'objectivité suffisent à indiquer en quel sens ici encore nous pouvons parler d'une nouvelle dimension de la conscience. Plus haut, nous avons vu que l'information élargissait le champ de notre responsabilité dans l'ordre de la charité ou de la solidarité à promouvoir les requêtes de la conscience morale. Ici il s'agit de notre responsabilité à l'égard de l'information. Appelons critique cette attitude : les informateurs et les informés, dans l'usage qu'ils font de l'information, dans les règles de déontologie professionnelle, dans les législations, doivent être conscients de la portée de l'information, et capables de juger de la qualité de son objectivité.

L'information et les pouvoirs.

Dans le complexe de l'information, l'interprétation représente le secteur de moindre résistance ; c'est par là que le système peut être modifié par des facteurs extérieurs, au point d'être parfois détourné de sa destination. La propagande, politique ou commerciale, est la corruption de l'information ; l'adhésion de l'esprit aux connaissances reçues est remplacée par sa sujétion à des automatismes déclenchés grâce aux leviers de la « persuasion clandestine ».

Le rôle normal de l'interprétation est d'aider à déchiffrer le sens exact d'un événement, parce que ce sens ne se manifeste pas au premier coup d'œil. L'interprétation est ainsi au service de l'information : le sens dégagé est objectivement homogène à la nouvelle présentée. A l'opposé, il y a propagande dès que l'interprétation, au lieu de se mettre à l'école du fait pour en respecter la « signification », est imposée *a priori* et n'hésite pas, au nom d'intérêts étrangers à la vérité, à faire violence à l'image de ce fait ; elle

en falsifie le sens, elle tait certains aspects, elle n'en reflète pas les contours ; à la limite elle substitue au fait réel l'image d'un fait fictif. La propagande tend à remplacer la lecture des événements réels par un univers de représentations artificielles.

La propagande est une puissance et elle le prouve par ses réussites. D'où lui vient cette force ? De la faible résistance que lui oppose la psyché humaine, des connivences qu'elle rencontre en elle, des instincts qu'elle y flatte. L'information qui véhicule des connaissances, appartient de soi à l'ordre intellectuel. Comme tout ce qui ressortit en l'homme à la vie intellectuelle, elle est marquée de fragilité. Car dans le composé humain, les facultés les plus hautes, qui sont les facultés spirituelles, sont aussi les plus menacées, soumises qu'elles peuvent être aux pulsions et aux impératifs de la vie corporelle. La condition pécheresse de l'homme aggrave cette fragilité et explique les déséquilibres fréquents. La vie pleinement « selon la raison » est chose rare et ceci ne signifie pas seulement que la vie selon la raison s'exerce par intermittences : plus profondément, les instincts tendent à motiver et à modeler secrètement les représentations. Ainsi l'exigence de vérité dans les connaissances se trouve souvent combattue par les tendances affectives et instinctives. Ces tendances sont favorisées par la nature même de l'information moderne, dans laquelle la part de l'image, artificiellement portée à un haut degré d'intensité, est considérable. Ce que la plupart du temps on demande à une telle image, n'est pas tant la vue directe de l'objet. Elle est plutôt appelée à réveiller et à nourrir l'arsenal latent des symboles que contient l'âme humaine, symboles dont la référence et le pouvoir sont d'ordre principalement affectif et instinctif. La connaissance, apportée par l'information, se trouve ainsi dans un complexe psychique dont la dominante n'est pas intellectuelle et dont les visées s'opposent aux finalités propres de la connaissance objective. La propagande précisément est une utilisation délibérée des moyens d'information dans le but d'exciter au maximum les symboles instinctivo-affectifs contenus dans l'image, l'aspect informatif du processus étant réduit au minimum, sinon éliminé.

Ces phénomènes sont accentués du fait du caractère technique des moyens d'information. C'est ce caractère technique qui a permis ce qu'on a appelé « la seconde industrialisation : celle qui s'attaque aux images et aux rêves (...), l'industrialisation de l'esprit... » [1]. Or, le propre de la civilisation industrielle est sa capacité de multiplication quantitative des objets de consommation. Cette multiplication est facteur d'uniformisation, car l'objet multiplié – ici le complexe d'images et de rêves – est un objet standardisé. D'où le pouvoir de massification de l'information moderne : l'aménagement intérieur des représentations est reproduit, à millions d'exemplaires, selon un modèle unique. On ne peut nier le risque de dépersonnalisation inscrit dans l'information moderne, en tant que celle-ci dégénère en propagande.

---

[1] Cf. le livre suggestif d'Edgard MORIN, *L'esprit du temps*, Grasset éd., Paris, 1962, p. 279.

La fragilité de l'objectivité dans l'information est motif de tentation pour les pouvoirs et c'est pourquoi l'information moderne pose un problème d'ordre politique.

Les pouvoirs qui essayent de s'emparer des moyens d'information, et y réussissent le plus souvent, sont d'une part la puissance étatique et d'autre part la puissance commerciale. Ainsi dans les pays libres, l'information est relativement protégée contre une mainmise absolue de l'Etat, mais, dans de larges secteurs, elle est assujétie à des groupes privés d'intérêts. Dans l'un et l'autre cas, d'ailleurs, le type de pression est différent.

Il serait faux de prétendre interdire à l'Etat toute intervention en ce domaine. Mais il faut bien distinguer deux manières d'intervenir. En tant que gardien du bien commun de la société, l'Etat est responsable de l'objectivité de l'information et de son honnêteté. Sa fonction est ici de veiller, par la promotion d'un statut légal adéquat et par un contrôle équitable, à ce que cette objectivité soit sauvegardée. Les deux piliers de cette sauvegarde sont d'une part la loyauté (exclusion du mensonge, de la calomnie, punition des délits d'information) et, d'autre part, la liberté de l'information. Dans la société moderne, qui est d'essence pluraliste, et face au danger de massification inhérent aux techniques de communication, le pluralisme politique manifeste de plus en plus sa nature de valeur positive comme garant de la liberté.

Par ailleurs, en saine démocratie, le gouvernement doit rendre compte de ses décisions et de sa gestion ; ses actes doivent être discutés et contrôlés. Mais de fait, il peut être tenté de se soustraire à cette loi de discussion objective et de provoquer par une utilisation abusive des moyens d'information, une adhésion massive et irréfléchie de la population à ses propres vues. L'Etat totalitaire procédant à la création systématique d'une opinion publique approuvant automatiquement les décisions de l'exécutif, grâce notamment au monopole des moyens d'information, constitue un cas-limite. Même dans les régimes dits libéraux, les empiétements du pouvoir sont possibles : brimades infligées à l'opposition, utilisation savante des slogans et des méthodes de persuasion clandestine ou encore accaparement calculé de l'opinion par des événements sans portée politique directe, comme les événements sportifs. Or, devant cette menace, l'existence d'un statut légal, pour indispensable qu'elle soit, n'est pas à elle seule suffisante. La réussite de la propagande, ouverte ou sournoise, est conditionnée, en dernier ressort, par la qualité du public : s'agit-il d'une foule passive, ou d'un peuple de citoyens responsables, actifs et sujets d'initiative ? Les sociétés modernes sont parcourues par deux courants contraires : le courant vers la massification et le courant démocratique, dont l'âme est la conscience du caractère de personne de chaque individu. Par sa structure même, qui est ambivalente, l'information moderne peut accélérer l'un ou l'autre de ces courants. L'organisation spontanée des citoyens libres et conscients en corps intermédiaires capables d'exercer à leur tour une pression sociale et de constituer ainsi une force politique agissante est seule capable de neutraliser le danger totalitaire et de permettre à l'information d'exercer sa fonction culturelle et politique authen-

tique. Cette pression de groupes de citoyens réagissant selon les impératifs de leur conscience morale est d'autant plus nécessaire qu'on ne peut pas taxer de propagande toute action informative d'envergure. Un gouvernement peut prendre l'initiative d'une campagne, contre l'alcoolisme, en faveur de l'hygiène ou de l'alphabétisation, etc. Il pourra se heurter aux préjugés d'une opinion ignorante. Une telle campagne est pleinement justifiée puisqu'elle a pour but de promouvoir des biens dont l'exigence est inscrite dans la nature humaine. Mais à quel moment les biens proposés deviennent-ils contestables et la campagne tourne-t-elle à la propagande ? Seule la réaction d'une opinion publique sans cesse en alerte, permettra, dans le concret, d'opérer le départage.

Bref, l'ambivalence des moyens d'information comme structure essentielle de la société moderne exige le développement de cette dimension de la conscience qu'est la responsabilité démocratique.

La responsabilité démocratique est encore appelée à intervenir face à l'emprise du pouvoir capitaliste sur l'information. Le mode de son intervention ne sera plus tant de type politique, comme quand il s'agissait d'assurer le fonctionnement du pluralisme et de la libre circulation des nouvelles. L'action ici sera d'ordre social, et visera à promouvoir dans le peuple un certain niveau de culture. En effet, l'information, enveloppée dans un réseau publicitaire, est devenue pour une grande part, dans les sociétés occidentales, une marchandise. Son but est ainsi de s'adapter aux goûts du consommateur. Alors que la perversion de l'information en régimes totalitaires est de servir à enfoncer de force dans les esprits l'idéologie d'Etat, elle est dans les sociétés occidentales de flatter systématiquement les instincts qui lui assurent le plus grand écoulement commercial. L'analyse de certains grands illustrés est révélatrice à cet égard : on cultive une représentation sentimentale et rassurante, soustrayant l'individu au sens des responsabilités historiques. La psyché commercialisée évolue, selon le rythme alterné des « suspense » et des « happy end » dans l'univers rose et vain des reines et des vedettes. On a ainsi écrit l'histoire d'une année en s'inspirant de la couverture d'un grand magazine : aucun des faits de cette « actualité » là, a-t-on constaté, ne sera retenu par l'historien futur, alors que les événements politiques majeurs sont à peine l'objet d'une allusion. Ainsi des événements-postiches aliénent-ils l'homme des événements réellement importants et contribuent-ils à faire de lui l'homme de la masse, passif et irresponsable. La dimension démocratique de la conscience doit peser sur le marché des informations, qui dépendra, en définitive, des exigences des clients. C'est œuvrer pour le bien commun que de demander et d'inciter à demander une information de type scientifique, culturel ou politique de valeur.

V. La question de la responsabilité collective

Dans la ligne des précédentes considérations, on ne fera qu'évoquer le délicat problème de la responsabilité collective, qui mériterait d'être traité pour lui-même. Contentons-nous donc de brèves remarques.

Nous notions comment l'information moderne favorise la solidarité humaine et élargit, à une échelle planétaire, la responsabilité que nous avons à l'égard du prochain et de la société. Une telle responsabilité implique la démocratie, si l'on entend par démocratie le fait que chaque individu est appelé à exercer effectivement ses prérogatives de personne au sein de la société. La prise de conscience de cette exigence démocratique s'est opérée à l'époque moderne, en tant que jusqu'ici une classe spécialisée était chargée du gouvernement des cités et des Etats, alors que la masse, considérée comme mineure, était tenue à l'écart des responsabilités politiques. Les régimes totalitaires eux-mêmes ont dû tenir compte du fait démocratique, puisque ils s'efforcent par la propagande de rendre les masses solidaires de leurs décisions.

En soi, le fait démocratique entraîne la responsabilité collective, qui signifie alors que chacun a sa part de responsabilité dans la marche d'une société dont il est un membre actif. Cela ne veut pas dire que chacun doive être tenu responsable de la politique effectivement poursuivie par les gouvernements ; cela veut dire que chacun a une responsabilité à l'égard de cette politique. Or il arrive que les gouvernements commettent des fautes ou que la majorité d'un peuple se fourvoie. L'essentiel pour la santé morale d'une société, est que ces fautes et ces égarements, quand ils ne peuvent pas être empêchés, puissent être ouvertement dénoncés. On a torturé en Algérie, mais c'est l'honneur de la France que des consciences aient protesté et aient pu le faire légalement ; il y a des gouverneurs ségrégationistes dans les Etats du Sud, mais c'est l'honneur de l'Amérique que la marche sur Washington ait eu lieu et avec l'appui du Président. Ainsi, pour en rester à cet exemple, le phénomène de la ségrégation existe aux Etats-Unis et en Afrique du Sud, mais le jugement moral que nous devons porter est différent dans l'un et l'autre cas : ici l'Etat étouffe les protestations de la conscience morale, là il leur reconnaît la liberté d'expression et même les encourage [1]. Il apparaît donc que le comportement moral d'une collectivité est conditionné par la liberté ou l'absence de liberté dans le domaine de l'expression des idées et de l'information. Les sociétés démocratiques de l'Occident ne sont pas sans graves tares, mais elles ont la vertu irremplaçable d'accepter légalement, par la liberté d'information, d'être soumises ouvertement au jugement de la conscience morale. La responsabilité collective y existe en tant que chacun (à commencer par les élites morales) est tenu de porter et d'exprimer ce jugement sur la rectitude morale de la vie politique.

Mais le problème de la responsabilité collective a été posé à propos des crimes systématiques commis par l'Etat nazi. L'Etat stalinien soulève un problème semblable. Un peuple entier est-il responsable des crimes d'un

---

[1] Il faut dire davantage : la politique elle-même du gouvernement est engagée dans la lutte contre la ségrégation.

Ces lignes étaient déjà sous presse quand est survenue la mort tragique du président Kennedy. Il n'est pas exclu que la haine raciste soit à l'origine de l'assassinat de ce grand homme d'Etat.

Etat national policier, dont il est par ailleurs la première victime ? Quelle est la responsabilité des foules qui ont applaudi les discours antisémites de Hitler ou des soldats qui ont obéi sans discussion à l'ordre de mobilisation ? Ma réponse irait dans le sens suivant : au moment de ces événements il était trop tard, le jugement objectif n'était plus possible, car l'âme allemande était égarée et ensorcelée par la puissance d'une propagande omniprésente. Mais la responsabilité dans des cas semblables a existé quand il était encore temps, c'est-à-dire au début, quand l'Etat totalitaire s'emparait des moyens d'information. Il s'agit alors de la responsabilité des élites morales d'une nation à l'égard de la collectivité et cette responsabilité est mesurée par la facilité avec laquelle ces élites acceptent que cette clef de la liberté tout court, qu'est la liberté d'information, disparaisse. Compte tenu des possibilités, la responsabilité collective d'un peuple dépend de la résistance plus ou moins forte que ce peuple opposera à la mainmise totalitaire sur l'information. Quand la propagande à sens unique aura libre cours, il sera déjà trop tard [1].

VI. Conclusion

Il est temps de conclure. L'information entraîne-t-elle une nouvelle dimension de la conscience ? Notre réponse est affirmative. Grâce à l'information nous sommes responsables concrètement de notre prochain le plus lointain, nous sommes responsables du respect, à l'échelle mondiale, des exigences de la loi naturelle. Mais nous sommes également responsables du droit fonctionnement de l'information, qui n'est possible que dans le climat et avec les institutions de cette société libre et pluraliste qui a nom démocratie.

MARIE-MARTIN COTTIER, O.P.

---

[1] Je me suis toujours souvenu de la remarque d'un ami lors de la signature de l'Armistice par le Maréchal Pétain en juin 1940 : cet armistice est immoral parce qu'il livre à Hitler le contrôle de la presse et de la radio.

Office des morts

A Norbert, Paul et Alexis.

ALLEZ EN PAIX!

Ma mère, qu'elle soit la première personne
que je loue de l'autre côté !
Dès son sein elle m'avait recommandé :
« Sois taciturne ».
A-a-a,
je l'ai dit à mon maître d'école,
c'est la première lettre de l'au-delà.
Le moins de bonheur
et le plus de joie.
Je désire trop.
De mon pays même je dois sortir,
de la terre où coulent le lait et le miel.
Je ne dois emporter nulle chose
sauf mon âme
laquelle n'est pas à moi.
Elle est seule
et elle chante
son rendez-vous avec la nuit.

ALLELUIA

Sortez de vos demeures,
sortez de vos œuvres !
La mort est comme de la fraîche rosée.
C'est l'Eternel qui respire
si vous vous confiez en Lui.
La mort monte dans mon cœur
comme une alouette.
La mort est comme l'haleine d'un enfant
en hiver.
Je lui dis : Tu me donnes de la joie.

DEUXIÈME ALLELUIA

La mort dans mon cœur
a la verticale de l'alouette.
Bienheureuse celle qui a pu joindre l'Amour.
Au-dessus de moi une note jubile
toute la journée.
N'écrirai-je donc pas sur ma porte :
mort au monde ?

MURMURE

Le Valais au moment de mon départ était plus beau que jamais : frais, froid, pur et blanc. Blanc sous toutes les teintes et les rochers comme du cristal liquide. Le Valais était limpide et ensoleillé. Et moi je l'ai salué pour toujours.

AUX FOSSOYEURS

Ouvrez la fosse,
ouvrez la porte
du monde qui s'évanouit dans les ténèbres.
Nous avons mangé une baie
plus douce que l'aurore.
Nous ne reviendrons pas.

ANGE

A l'ossuaire
le désir serait un bruit.
L'ange assis sur les crânes attend.
Si vous avez eu une pensée d'amour
un jour intérieur,
elle filtrera.

COMMUNION

Il Lui a curé le cœur avec une lance.
La mort écolière et Toi cheminent.
Ils disent :
Effacez sur cette face

la pruine des livres.
Ouvrez la bouche,
vous recevrez ce que vous êtes !

VIGILE

Ai-je le temps de dire merci aux fleurs ?
La mort est sur mes yeux
comme le bruit d'une mouche.
J'attends aussi deux larmes,
je suis terriblement pressé.
Surprise d'avoir tout manqué.
Ai-je le temps de demander pardon à l'Amour
de ne l'avoir pas aimé ?

SOYEZ AVEC LA FAUX!

La mort coupe le grand pré.
L'abîme parle à l'abîme
et à deux marguerites :
ce soir vous serez en moi
plus odorantes que vivantes.

*

– A quoi pense la terre ?
– Elle pense à son ami Rien.

*

Les faucheurs se courbent sur les pentes,
leurs pupitres d'herbes.
Ils recopient le verbe aimer.

CHEZ NOUS

La mort survient comme les coureurs allègres
à torses d'oiseaux,
aux skis une gerbe de neige.
La mort est une petite servante
lente de majesté.
Elle s'arrête sur mon seuil.
– Bonjour Toi ! lui dirai-je.

VIENT-IL LE GRAND PRINTEMPS ?

Ils dorment, ils dorment les amis !
La compagnie dit :
– Le remède, l'as-tu ?
– Quel remède ?
– La joie parfaite.
– J'ai bu contre la tristesse.
Hé sentinelles !
Mais tout même les vignes
aspire à devenir invisible.
– De ce monde
la nuit est amoureuse.
Sois convoité toi aussi.

*

Je ne craindrai pas d'aller
vers les poitrines creuses
comme vers une source.
La mort est le désir du Messie.
Sinon Il ne viendrait pas.

*

La mort interroge la chambrée.
Elle épelle mon nom,
le printemps se faufile à travers les arbres noirs.

*

– Qui est la mort ? demande l'âme.
– Tu es là, ma payse ! dira le Christ.

UNE ÉTOILE

Dans une bouteille le dernier message :
Bienheureux ceux qui souffrent !
Avec un peu de sang s'effacent les grandes injustices,
avec un peu de vin les petites injustices.
Les nefs de sapins s'en vont sous la terre.
De l'au-delà j'aperçois une miette bleue.
Il y a la ville des hommes.
Tous s'aiment.
Du mal même
L'Eternel a forgé l'innocence.

*

Pour moi la vision de l'avenir, c'est la galaxie des visages, tous ils sont récapitulés dans le Christ et nous connaîtrons les millions de nos frères, chacun en particulier et cet instant d'adoration c'est une étoile, c'est l'éternité.

Janvier 1964

MAURICE CHAPPAZ

Le destin ou l'amour

I. LE NOM ET LA VIE

Laïus sort de sa tente sur le désert. Il tient dans les bras son fils nouveau-né, Oedipe. L'enfant est emmailloté et son visage est couvert d'un voile, sur son corps gît la couronne crénelée, telle la couronne de Laïus.

Acteur : Ton fils te tuera.
Chœur : Laïus croit à ce mensonge et ne veut pas être tué par son fils.

Laïus court à la brèche dans la ruine de la muraille qui divise le désert en deux pays. Laïus entre dans la brèche, met l'enfant à l'autre côté de la muraille et renverse la couronne d'Oedipe – elle devient bastillée.

Oedipe sort de sa tente sur le désert. Il ne diffère de Laïus que par la couronne.

Chœur : Oedipe a été trouvé et élevé par le roi de l'autre pays. Oedipe ne sait pas qui est son vrai père et il pense vivre en son pays.
Acteur : Tu tueras ton père dans ton pays.

Chœur : Oedipe croit à ce mensonge et ne veut pas tuer son père.

Oedipe court à la brèche dans la muraille où il rencontre Laïus.

Chœur : Laïus pour éviter son fils ne laisserait entrer aucun étranger dans son pays. Oedipe pour éviter son père veut sortir à tout prix de son pays.

Oedipe et Laïus se battent.

Chœur : Oedipe tue Laïus. L'un reconnaît l'autre. Oedipe mourra de douleur d'avoir tué son père.

Acteur : Laïus devinera l'amour de son fils.

Oedipe renverse la couronne de Laïus – elle devient la couronne d'Oedipe.

Acteur : On entend la Sphinx chanter la berceuse.

Oedipe et Laïus courent à leurs tentes.

II. LA PRÉSENCE PERPÉTUELLE

Sur le sable sont agenouillées deux femmes vis-à-vis l'une de l'autre : la Blanche (le bandeau blanc au front et les yeux fermés) tient de ses deux mains une plaque de verre ; la Noire (elle ne diffère de la Blanche que par son bandeau noir et

ses yeux ouverts) tient ses mains sur le verre symétriquement à celles de la Blanche.

Chœur : Deux sœurs.
L'une en Blanc : Eva,
l'autre en Noir : Ave.

La Blanche ouvre les yeux.

Chœur : La Blanche pense qu'elle voit son visage au miroir.

La Noire approche sa bouche du verre.

Chœur : Le souffle de la Noire couvre le verre de gouttes de sang et le verre devient miroir.

La Noire s'enfuit.

Chœur : La Blanche voit son vrai visage

La Blanche renverse la plaque et approche sa bouche du verre.

Acteur : On entend la Sphinx chanter la berceuse.

La Blanche se lève et tenant le verre des deux mains danse la berceuse de la Sphinx.
La Noire l'a rejointe.

III. L'ESPÉRANCE

Laïus et Oedipe sortent de leurs tentes et dansent la berceuse de la Sphinx.

Varsovie MARIA KINDLEROWNA

«Les Evangiles et l'histoire de Jésus»

Analyse d'un livre récent [1]

Ouvrage important, où se condense le résultat de vingt années consacrées à l'étude du problème suprême de l'exégèse critique. La critique historique, utilisant les données scientifiques récemment acquises, est-elle capable d'atteindre, à travers les quatre évangiles, ce que fut Jésus de Nazareth ?

I. Exposé. – 1. Vers l'an 150, l'Eglise catholique a pris une conscience réflexe du caractère unique et exclusif des quatre évangiles, p. 43. Partant de cet acquis, la *critique externe* est en mesure d'établir que « les évangiles nous sont transmis dans une excellente condition textuelle, qu'ils peuvent être attribués à des auteurs vivant au premier siècle, qu'ils rapportent un événement que ne contredit pas l'histoire profane, qu'ils évoquent un milieu datant bien de ce temps-là », p. 99.

2. Au cours d'une seconde étape, la *critique interne*, basée sur la critique *littéraire* des documents, nous fera savoir si nous pouvons faire confiance à leurs auteurs, et admettre que par eux nous atteignons non pas leur foi seule, mais Jésus lui-même », p. 100. Les rédacteurs des évangiles « nous mettent-ils réellement en contact avec Jésus de Nazareth qui s'est dit et prouvé Fils de Dieu, lumière et Sauveur des hommes ? Rapportent-ils fidèlement l'événement tel qu'il s'est passé ? Ne l'ont-ils pas enjolivé, déformé, trahi ? Pour le savoir il faut déceler l'intention qui les a poussés à écrire et apprécier la manière dont ils ont composé leurs ouvrages », p. 212. L'auteur interroge successivement sur ce point chacun des quatre évangélistes. D'abord *Jean*. Pour ce qui est du cadre de l'existence historique de Jésus, il est témoin de première valeur, parfois unique ; mais il ne veut livrer les faits qu'avec leur signification profonde et mettre ainsi le lecteur en demeure de choisir pour ou contre la divinité du Sauveur ; « c'est un défi à l'histoire conçue à la manière des positivistes, et ceux-ci sont logiques quand ils refusent le propos d'une telle œuvre », p. 142. Plus que Jean, les auteurs des trois autres évangiles « laissent apparaître les sources exploitées et disparaissent davantage derrière la communauté ecclésiale dont ils expriment la foi », p. 145. *Matthieu* semble n'être que la voix de l'Eglise palestinienne. Il témoigne qu'en Jésus-Christ, Fils de Dieu, s'accomplit la grande espérance d'Israël, commencée avec Abraham et destinée à s'achever aux confins

[1] Xavier Léon-Dufour, *Les évangiles et l'histoire de Jésus*, Paris, Seuil, 1963, 526 pages.

du monde. L'histoire de Jésus « ne peut se ramener à une biographie ordinaire, car elle est identiquement la survie du Christ notre Seigneur », p. 165. En *Marc*, « l'histoire de Jésus se déroule bien en un cadre et un temps déterminés, mais elle demeure sans cesse liée à sa signification doctrinale, et même subordonnée à un but catéchétique. Ayant vu comment on croit en Jésus-Christ, Fils de Dieu, venu volontairement abattre la domination du diable et sauver les hommes du péché, le lecteur, mis enfin en présence du mystère pascal – c'est-à-dire de la mort et de la résurrection de Jésus, est invité à confesser par sa foi que Jésus de Nazareth est le Christ, le Roi des Juifs, le Fils de Dieu », p. 186. Pas plus que Matthieu et Marc, *Luc* n'entend écrire une biographie scientifique. Il explicite la tradition évangélique. « Pour les deux premiers évangiles, l'existence de Jésus apparaît comme un point central qui unit et divise les deux époques majeures de l'histoire du salut, le temps des *promesses* et celui de leur *accomplissement*. Pour Luc, l'accomplissement lui-même se fait en deux temps : celui de Jésus et celui de la descente sur les Apôtres de l'Esprit... L'histoire ne comprend donc pas simplement deux périodes, celle d'Israël et celle de Jésus à laquelle s'identifie celle de l'Eglise ; elle en comporte trois : le temps d'*Israël*, le temps de *Jésus*, le temps de l'*Eglise* », p. 205. Il mérite le nom de « théologien de l'histoire », p. 197. (Plus que l'auteur, nous insisterions ici sur le rôle de saint Jean annonçant, pour après la mort du Christ, l'avènement d'un âge de l'Esprit saint, VII, 39 etc)

L'auteur peut alors aborder la question du *genre littéraire des quatre évangiles*. « Sont-ils des livres d'histoire ? Oui, car ils se présentent comme des témoignages de valeur à propos d'un fait passé ; et l'on ne peut les prendre en flagrant délit d'apologétique. Mais ce ne sont pas des livres d'histoire comme les autres, en ce qu'ils ne se limitent pas à l'exposé objectif des événements ; ils entendent poser une question fondamentale, et ils nous contraignent à nous la poser à notre tour : Jésus est-il réellement Dieu, comme ces témoins l'affirment ? », p. 220. C'est plus loin, dans un paragraphe intitulé *Le sens de l'histoire*, pp. 458-466, que l'auteur, ayant rappelé que « chaque évangéliste est à sa manière un théologien de l'histoire », examinera cette mise en demeure à laquelle Jean plus que les autres acule son lecteur, p. 466.

3. La troisième étape franchit la distance qui va « *des évangiles aux traditions présynoptiques* », c'est-à-dire aux sources utilisées par les trois premiers évangélistes, pour essayer de remonter plus haut encore jusqu'à « la source de la tradition ». Il s'agit de déterminer le milieu sociologique tel qu'il existait au temps de Jésus de Nazareth, car on n'atteint une « tradition » qu'à travers son *milieu* de vie. « Peut-on atteindre, en toute rigueur critique, la manière de vivre, le *milieu de vie* de Jésus de Nazareth entouré des Douze ? », p. 302. A la suite de H. Schürmann, l'auteur entend établir qu'on ne doit pas « se laisser arrêter par l'abîme que voulurent creuser certains partisans de la *Formgeschichte*, d'après lesquels l'enquête sociologique ne pourrait remonter au-delà des limites de la primitive Eglise », et qu'au

contraire « on peut atteindre, par-delà l'Eglise apostolique, la communauté que Jésus forme avec ses disciples et que, pour faire bref, nous appellerons *communauté prépascale* », p. 302. C'est dans la parole et la personne de Jésus lui-même que, dès avant sa mort, la communauté de ses disciples trouve son âme, p. 306. On répond ainsi à Bultmann et à son école, en poussant à fond les vues mêmes de la *Formgeschichte*.

4. Nous pensions être au bout de nos peines. Mais « tout, en un sens reste à faire. La *critique littéraire*, en effet, établit la valeur des documents en eux-mêmes et détermine la portée exacte de leurs affirmations. La *critique historique*, elle, décide de la valeur des documents face à l'histoire, en vérifiant si leurs affirmations sont conformes à la réalité, à la vérité des faits tels qu'ils se sont produits », p. 315. Cette étape suprême, que l'auteur intitule *Prolégomènes à une histoire de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, comprend trois parties : Une *critique historique des traditions* (ch. 12) ; un examen de la mise en demeure que nous font les évangiles de répondre à la question : *Et vous, qui dites-vous que je suis?* (ch. 13) ; l'auteur s'efforce dans ces deux chapitres « d'organiser, d'une manière aussi exhaustive que possible, les matériaux élaborés par la critique », p. 453. Le chapitre 14, ou *La rencontre de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, sans vouloir « mettre en œuvre la richesse multiforme de la tradition évangélique », va du moins « permettre au lecteur de l'aborder avec le regard de ces croyants de la première génération, qui découvrent le mystère de Jésus-Christ le Seigneur, et le transmettent dans l'Evangile quadriforme », p. 453. Ces premiers croyants sont Marc, Matthieu, Luc, Jean.

II. Problèmes. – 1. Un des principaux problèmes examinés dans les ch. 12 et 13 est celui de *la concordance des évangiles*. En 1918, le P. Lagrange écrivait : « Depuis que saint Augustin a appliqué son génie à montrer l'accord des évangélistes, l'Eglise a toujours admis que cet accord est établi sur les *choses* plutôt que sur les *mots* ». Et il ajoutait que les commentateurs catholiques ont pu faire de ce principe une application plus large que saint Augustin lui-même. Dix ans plus tard, il écrivait, en préface de son livre *L'Evangile de Jésus-Christ*, ces lignes qui pourraient bien formuler une norme définitive : « J'ai renoncé à proposer au public une *Vie de Jésus* selon le mode classique, pour laisser parler davantage les quatre évangiles, insuffisants comme documents historiques pour écrire une histoire de Jésus-Christ comme un moderne écrirait l'histoire de César Auguste ou du cardinal de Richelieu, mais d'une telle valeur comme reflet de la vie et de la doctrine de Jésus, d'une telle sincérité, d'une telle beauté, que toute tentative de faire revivre le Christ s'efface devant leur parole inspirée. *Les évangiles sont la seule vie de Jésus-Christ qu'on puisse écrire.* Il n'est que de les comprendre le mieux possible ». Pour ce qui est du chrétien, en effet, le comment de la concordance reste secondaire. Il chemine avec Matthieu, Marc, Luc et Jean ; et, comme on l'a dit récemment, « sans doute Celui que raconte l'Evangile n'est-il pas alors loin de lui, pour lui ouvrir un peu l'esprit ».

Que le passage à travers la tradition orale ait pu ici ou là imprimer un léger flottement à tel fait, à telle parole, du Sauveur, que Dieu ait voulu permettre qu'un voile d'imprécision vienne parfois couvrir certains événements comme pour en protéger le mystère, le fidèle ne s'en plaint pas, il y voit une invitation à s'efforcer, sous la lettre de chaque récit, de rejoindre autant qu'il le peut, Celui dont parle le prologue de saint Jean.

De son point de vue, qui est celui de la critique historique, X. Léon-Dufour tentera d'aller plus loin. Il faut citer de lui une page qui figure dans l'*Introduction* de son livre, p. 24 :

> « En réalité, loin d'être gêné par sa foi, l'historien croyant est d'autant plus stimulé à poursuivre son enquête qu'il sait par cette foi que la Bible, Parole de Dieu, ne peut enseigner d'*erreur*. Très souvent, en effet, il se heurte à des contradictions ou à des incompatibilités de détail lorsqu'il confronte les diverses recensions d'une même scène ; il lui faut alors opérer une critique rigoureuse, qui le conduira à choisir telle version des faits et à écarter telle autre. Par exemple, il peut estimer que Jésus fut jugé non durant la nuit, mais au petit jour ; ou encore, il peut opter pour la version matthéenne du *Pater*. S'il n'était pas croyant, il s'en tiendrait à ce tri, estimant que l'un des récits est exact, et l'autre inexact. Mais, parce qu'il est croyant, il sait que ce premier résultat oblige l'historien qu'il est, à mener plus avant sa recherche pour découvrir l'intention véritable de l'évangéliste dont il est conduit à rejeter la version. Le privilège de l'*inerrance*, en effet, ne porte pas sur l'exactitude matérielle de chaque détail mais sur la vérité objective de ce que l'auteur sacré a voulu enseigner en rapportant ce détail. Alors, l'historien croyant ne considérera pas comme une atteinte à l' « inerrance » ce qu'on nomme parfois « fausseté » du détail ; il parlera plutôt d'*inexactitude* par rapport à la vérité de l'ensemble ; il saura que ce détail n'entre pas dans le récit de l'évangéliste à titre de pièce maîtresse, mais comme circonstance secondaire. Et cela le contraint à dépasser son jugement propre pour chercher à épouser véritablement l'intention de l'écrivain qu'il examine. Rien ne s'oppose même à ce que, en dépit de son inexactitude même, le détail incriminé ne puisse porter révélation d'une vérité qu'il faut recueillir : Jésus ne fut pas jugé *de nuit*, – mais au petit jour –, pourtant il est certain que son procès et sa condamnation coïncident avec l'*heure des ténèbres*. En recherchant ainsi la véritable intention de l'écrivain « l'historien, poussé par le croyant qu'il est, est alors conduit à réaliser de façon plus précise et plus totale sa tâche propre d'historien. Il ne méconnaît pas l'inexactitude du détail, mais il découvre mieux la vérité du tout auquel se subordonne le détail ».

2. Un deuxième problème pourrait se formuler ainsi : *Le Jésus de l'histoire est-il le Jésus de la foi?* Un problème parallèle, qui se pose ailleurs, peut ici nous éclairer : Le Dieu des philosophes est-il le Dieu d'Abraham et de la foi ? On connaît la réponse. Il s'agit de deux lumières inégales, la lumière humaine de la raison et la lumière divine de la révélation, rencontrant l'une et l'autre, mais à des profondeurs essentiellement distinctes, la vérité du seul et unique Dieu. La mystérieuse connaissance de foi est fondée sur le témoignage même de Dieu qui se révèle à nous ; elle n'est pas *fondée* sur la connaissance de raison ; elle la suppose normalement à titre de préambule, de *condition* prérequise ; en retour, elle prend sous sa *protection* cette connaissance de raison, elle s'engage à son propos ; il est

de foi, déclare-t-elle, que ce qu'il y a d'invisible en Dieu se manifeste à l'intelligence à partir des choses créées (Rom., I, 20). Il en va ainsi proportionnellement, de la connaissance de Jésus que nous recevons d'une part des lumières de la foi et d'autre part des vues de l'histoire. Ces vues ne *fondent* pas notre foi en le mystère de l'incarnation du Verbe paru au milieu de nous ; elles sont normalement supposées à titre de *condition* par notre acte de foi ; et cela veut dire que ce que les témoignages de l'histoire établissent, c'est qu'il est « raisonnable » de *croire* le mystère « supraraisonnable » de l'incarnation, et « déraisonnable » de ne pas le croire : « Notre religion est sage et folle... Folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est ; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne evacuata sit crux*... Sans quoi la foi n'est qu'humaine, et inutile pour le salut ». Ici se termine le rôle de l'apologétique. Mais ici de nouveau la foi chrétienne va prendre en retour sous sa *protection* les récits évangéliques, elle s'engage à leur propos, elle les déclare inspirés, elle garantit leur vérité. Ce Jésus, en qui elle confesse le Verbe fait chair, est celui même qui continue de nous parler dans les évangiles ; il est né d'une Vierge, il est mort, il a été enseveli, il est ressuscité, il est monté au ciel. Tout cela nous le croyons, en nous fondant non seulement sur les résultats d'une recherche historique, toujours limitée, perfectible, mais incapable par essence, de dépasser le niveau d'une assurance morale et simplement humaine ; nous le croyons de par la certitude divine de la foi, qui redescend d'en haut vers ces mêmes données historiques, pour les assumer dans sa propre lumière.

Ce que l'auteur sans sortir du domaine de la critique historique veut et peut ici établir, c'est que cette critique, par ses propres moyens, d'une part atteint Jésus de Nazareth, et que d'autre part elle l'atteint comme reconnu, par les évangélistes ; Messie, Fils de Dieu, Seigneur.

3. Un troisième problème concerne *le genre littéraire des récits de l'enfance.* Quelle position pastorale pouvions-nous prendre, jeté dans le ministère voici bientôt cinquante ans ? Une seule semblait possible. Si Jésus n'est pas Dieu, disions-nous, les récits de l'enfance sont légendaires. Si Jésus est Dieu, et c'est l'affirmation inébranlable de notre foi théologale, quoi de plus vraisemblable qu'il ait voulu naître d'une Vierge, que les anges aient entouré son berceau, et le reste... Et cela demeure encore vrai.

L'auteur aborde le problème du point de vue de la critique littéraire et historique, pp. 151-154 ; 343-351. Deux traits, dit-il, distinguent les récits de l'enfance de ceux de la vie publique : 1° la présence du merveilleux, plutôt que du miracle ; c'est une histoire vraie, mais dont les acteurs sont extérieurement menés par le ciel même ; 2° les récits semblent calqués sur ce qu'on peut appeler le genre littéraire des annonciations bibliques ; Matthieu s'inspire du *midrash* racontant la naissance de Moïse. Qu'en est-il de l'historicité du récit ? « *Des mages sont-ils venus adorer Jésus à Bethléem ?* Poser la question, c'est accepter l'éventualité d'une réponse négative, et par suite de graves conséquences dans l'ordre pastoral ; ce n'est pas entrer

en conflit avec le dogme, car la foi chrétienne ne repose pas sur ce fait, comme elle est liée indissolublement à la mort de Jésus en croix ou à sa conscience de rédempteur. Le problème, d'ordre littéraire et historique, peut être ainsi formulé : en raison de son apparentement au midrash de Moïse, le récit matthéen n'est-il qu'un midrash populaire destiné à exprimer sous forme d'histoire une vérité théologique, l'universalisme de l'Evangile ? Notons-le tout d'abord : pour nier l'historicité de l'épisode, il ne suffit pas de faire remarquer qu'il est transmis dans une forme littéraire de type midrashique, il faut démontrer qu'il est historiquement impossible, et qu'il a été forgé de toutes pièces ; or les études publiées à ce jour n'ont pu en fournir la démonstration. Plus encore, il n'est pas impossible de reconnaître à cet épisode une certaine vraisemblance historique ; en effet, l'impression d'irréalité qu'éprouve le lecteur critique pourrait venir d'une connaissance insuffisante du milieu ambiant. En fait, plusieurs témoignages portés par des auteurs païens montrent que l'attente messianique d'Israël, colportée sans doute dans les pays orientaux dès le temps de l'exil et diffusée par la littérature juive alexandrine, avait éveillé un écho profond jusque dans des régions éloignées de la Judée... Et pour un historien croyant, est-il impensable que Dieu, comme l'enseigne Matthieu en ce récit, ait pu, par quelque moyen adapté, révéler aux païens que cette attente d'un Messie avait été comblée ? », p. 348.

Notons que dans son récent commentaire sur *L'Evangile selon saint Matthieu*, 1963, pp. 23-24, un exégète protestant, Pierre Bonnard, aboutit sensiblement aux mêmes conclusions. Ce récit des mages, dit-il, « laisse une double impression dans l'esprit du lecteur non prévenu. D'un côté une impression d'irréalité légendaire... Mais à cette première impression s'en ajoute une autre, surtout pour qui connaît un peu le milieu palestinien et hérodien où ce récit nous transporte : cette impression est celle d'une indéniable vraisemblance historique sur presque tous les points : – que des astrologues d'au-delà du Jourdain, mêlés d'une façon ou d'une autre à l'attente messianique juive, demandent à être reçus par Hérode (pour augmenter ses dangereuses terreurs ?) ; – que leur déposition suscite à la cour de Jérusalem l'agitation décrite aux v. 3 à 7 ; – que la question d'Hérode, dont nous connaissons bien les fureurs maladives contre tout prétendant éventuel à la dignité royale, se soit concentrée sur le lieu possible où ce concurrent serait né ; – que tout se soit d'abord terminé (pour notre péricope) par une visite dérisoire de ces astrologues à une famille juive (sans aucun détail de merveilleux légendaire sur cette famille et l'enfant honoré) – tout cela n'a rien de particulièrement suspect ; nous ne sommes plus au temps où la moindre note de merveilleux jetait un discrédit absolu sur l'ensemble d'un récit ».

Elargissant le débat, X. Léon-Dufour estime possible d'esquisser *les principes d'une critique historique des récits de l'enfance.* Les récits de Luc se meuvent dans une ambiance biblique préchrétienne. Dans les cantiques de Zacharie, de Marie ou de Siméon, Harnack déclarait trouver des vestiges

de première valeur sur la piété des judéo-chrétiens. « Nous pensons qu'il s'y trouve davantage : un témoignage sur des faits réels. La confrontation des récits de Matthieu et de Luc autorise des conclusions historiques certaines. En effet, ces deux récits sont mutuellement indépendants... Dès lors, leurs accords seront d'autant plus significatifs. Enumérons-les. Une Vierge, nommée Marie, fiancée à Joseph, fils de David – a conçu du Saint-Esprit – un enfant dont le nom sera Jésus, selon l'indication de l'ange – après qu'ils eurent mené vie commune – et sans doute au temps d'Hérode. – À Bethléem – Marie met Jésus au monde – enfin ils s'installent à Nazareth. On peut donc considérer comme faits historiques la naissance de Jésus à Bethléem et l'installation à Nazareth... Dans la tradition commune aux deux récits, il est un fait que l'on peut dire, en un sens particulier, historique, si l'on se réfère à sa source certaine : la conception virginale de Jésus... L'histoire doit faire appel à un témoignage de Marie, responsable de cette tradition, admise aujourd'hui par la plupart des croyants », pp. 349-351.

Dans le beau livre de René Laurentin, *Structure et théologie de Luc I-II*, Paris, 1957, qui consacre tout un chapitre au genre littéraire des récits de l'enfance, on lit : « Il s'agit d'une *histoire religieuse* écrite dans la manière biblique. L'auteur s'est inspiré des récits d'enfance contenus dans les livres saints (Juges, 13 ; I Samuel, 1-2). Il a été jusqu'à en reprendre certaines expressions, sans doute en partie parce qu'elles étaient une manière obvie de dire les choses, mais principalement parce qu'il entendait donner à son œuvre un cachet biblique, et faire de son écrit, un dernier livre de la Bible, semblable aux autres, les prolongeant et les couronnant en quelque sorte... Il s'agit d'une histoire élaborée *à partir de souvenirs dont le premier noyau au moins remonte à Marie*, principal témoin de l'ensemble, seul témoin de l'Annonciation », p. 98. Une *Annexe* de ce même livre, où est posée la question : « *Quand Marie eut-elle connaissance de la divinité de son Fils?* » y répond en ces termes : « En résumé, les données de Luc en faveur d'une connaissance de la divinité de Jésus par la Vierge dès le jour de l'Annonciation sont consistantes : D'une part les termes du message (qui impliquent l'identification de Jésus à Yahweh) ; d'autre part, les moyens de compréhension que l'auteur accorde à Marie : information scripturaire, réflexion, grâce. Il est bien difficile pour qui ne réduit pas l'inspiration à un vain mot d'éluder la résultante. Comment le faire sans altérer deux enseignements très importants, et, me semble-t-il, essentiels au propos de Luc I-II : le message avait pour objet ultime quoique allusif, la *divinité du Christ;* il a été reçu par Marie en *pleine connaissance de cause?* », pp. 167-168.

Si l'on portait la question plus loin, en demandant quand la Vierge a pu prendre conscience du privilège de sa propre conception immaculée, nous donnerions réponse en disant : c'est en prenant conscience des préparations de sainteté comportées par le privilège suprême de sa maternité divine.

Conclusion. – Nous aurions voulu signaler encore la manière dont X. Léon-Dufour présente les récits de la résurrection de Jésus, p. 438, indiquer les nombreux essais d'exégèse inacceptables qu'il caractérise en passant,

que ce soit ceux de non-catholiques comme Bultmann, ou ceux de catholiques comme Edouard Le Roy ou Romano Guardini. C'est à propos de ce dernier qu'il écrit : « On voit des auteurs catholiques retracer une évolution en Jésus : jusqu'au refus du peuple juif, Jésus ne pensait pas qu'il devait marcher à la croix : tout aurait pu se passer autrement, si le peuple avait accueilli Jésus et son message ; le Royaume de Dieu ne s'est donc pas réalisé comme Jésus l'annonçait au début de son ministère... ». Léon-Dufour ajoute : « Tous ces essais nous semblent malheureux », p. 373.

La conclusion du livre manifeste la haute intention de l'auteur : « En reprenant le projet de l'évangéliste saint Jean, l'exégète demeure historien, car il enquête toujours de façon critique ; et cette enquête vise à établir l'histoire de Jésus qui, commencée à sa naissance, ne cesse pas à sa mort, mais se poursuit après Pâques de façon privilégiée jusqu'à la disparition du dernier Apôtre. Alors tout en relatant la réponse que les premiers chrétiens donnèrent à la question posée par Jésus, l'œuvre de l'historien reste apparentée à celle des évangélistes », p. 493.

10 janvier 1964.

CHARLES JOURNET

Le Journal de Raïssa Maritain [1]

De ce beau livre, on a déjà donné ici-même un premier aperçu. On en a relevé certains traits essentiels, parmi les plus frappants, les plus attachants. L'un d'eux est sans contredit ce courage intrépide à chercher la vérité, à la vivre, à satisfaire jusqu'à ses moindres et parfois terribles exigences : « A moi, notait Raïssa en 1925, il n'est pas permis d'être faible. Et je ne me le permets pas. Je dois être forte sans une minute de répit. » Cette fermeté si grande, cette énergie indomptable sont pourtant bien éloignées de toute dureté, comme de tout orgueil. Elles ont pour corollaire une intime connaissance de soi-même et de la faiblesse naturelle du cœur humain : « L'immédiate réponse dans mon âme fut l'interrogation au sujet du Calice : *Pourrez-vous boire le Calice?* Je n'ai pas répondu *je le peux,* – hélas, je sens tellement que je ne peux pas. J'ai la terreur des épreuves par lesquelles on dit qu'il faut passer pour arriver à une grande union avec Dieu. Mon âme a peur et elle s'attriste : *Quare tristis es anima mea... Spera in Deo!* Elle espère en Dieu. Elle le supplie de lui donner un cœur généreux. » Au bas de cette même page, Jacques Maritain dit en note : « Mais elle n'a pas non plus répondu *non;* elle ne s'est pas dérobée aux exigences de Dieu (...) ; n'est-ce pas ainsi que marchent du même pas une humilité et une générosité également pures ? » Courage et absolue simplicité d'âme, héroïsme tout caché en Dieu, et ce fruit manifeste de la contemplation qu'est un amour fraternel et lucide des êtres, tout cela se trouve mis en évidence dans la belle préface du P. Voillaume. Après lui, et après le bouleversant « avertissement » de Jacques Maritain, que peut-on ajouter qui ne soit lourd et opaque ? Un tel livre baigne dans le silence comme un coquillage dans la mer. C'est dans le silence qu'il faut aller le rejoindre. Et l'on peut dire que le *Journal de Raïssa* est, de tous ses écrits en prose, celui qui touche de plus près à ses poèmes, dont il est comme la face inverse et cachée. « En un sens, Raïssa a tout dit dans ses poèmes (...). Reste là toutefois inévitablement, et quelle que puisse être la transparence, la transposition propre à la poésie, qui nous emporte dans un univers où toutes choses s'enveloppent de l'*ailleurs* énigmatique et de l'espèce de fugace bonheur apportés par la chant et par la beauté. En face d'un tel univers le témoignage direct, nu, garde un impact unique. Pour moi qui ai tant chéri les poèmes de Raïssa et qui ai eu le privilège de les voir naître, – que dis-je, pour moi qui ai été témoin de sa vie et de ses souffrances, la

[1] Desclée De Brouwer, 1963, 382 pages.

lecture des notes transcrites dans ce recueil a été comme une révélation de ce que je savais déjà et savais très bien mais ne savais qu'avec la frange de futilité inhérente au regard humain. » Jacques Maritain mieux que personne pouvait parler ainsi et mesurer la valeur d'une telle découverte. Cette « frange de futilité » dont il s'accuse n'est certes qu'une bien légère buée à côté du voile épais qui recouvre nos yeux à nous devant une poésie comme celle de Raïssa, où les choses de l'âme sont à la fois données d'une manière toute simple et lumineuse, et retenues pudiquement à l'intérieur d'un monde d'images et de musiques qui garde bien ses secrets. Ainsi est-ce pour nous aussi, et je pense pour tout lecteur attaché à l'œuvre de Raïssa Maritain, une sorte de vertige tout à coup et comme une révélation éblouissante que la lecture de son *Journal*. Nous voici transportés en un lieu où ne pénètre même pas le regard des anges, à ce point du cœur où l'on sent battre le cœur de l'Amour. Là, pudeur et impudeur n'ont plus de sens. Raïssa ne parle que pour elle. Nulle considération d'ordre esthétique ou moral ne peut passer le seuil de cette chambre intérieure, l'expression devient absolument spontanée et pure, et l'on songe à l'eau que Dante voyait couler au Purgatoire : « toutes les eaux les plus pures de la terre paraîtraient troubles à côté de celle-ci où tout se réfléchissait à l'instant. » Un *Journal* écrit ainsi, pour le seul compte de la Vérité intime qui presse le cœur de parler, est sans doute chose très rare. Cela suppose cette parfaite limpidité d'âme qui n'est accordée qu'à ceux qui ont « la bouche à la source. »

Bien sûr, on trouvera dans les notes de Raïssa Maritain le reflet de ses occupations extérieures, des soucis et des joies motivés par tel événement ou telle rencontre... Car c'est *dans le monde* qu'elle a vécu sa profonde aventure spirituelle, totalement présente au monde et aux hommes de son temps. Et cela même confère à son message une résonance qui le rend plus précieux encore. Au milieu de toutes ses charges, de devoirs urgents, de déplacements et de travaux nombreux, elle poursuit la « seule chose nécessaire ». Rien, jamais, ne pourra rompre le fil de la contemplation : « Tout mon attrait est vers l'intérieur. Ce que je fais à l'extérieur est maintenant contraire à ma vie profonde. Je ne suis vraiment au repos, en paix, en activité spirituelle, que seule, à l'oraison. Le reste me fait violence. » Qu'on ne se méprenne pas pourtant sur ces derniers mots. A aucun moment, il ne s'est agi pour elle de lâcher le monde et de s'enfermer en Dieu seul. Mais elle a vécu jusqu'à la limite la parole de saint Paul, en étant du monde comme n'en étant pas : « ... j'ai besoin de beaucoup d'amour pour vivre, et je sais que moi, je dois aimer *comme n'aimant pas*... Quelle terrible vocation ! » Pour qui va ainsi, nul repos sur cette terre, nul lieu où s'abriter, Jésus est le seul port au bout du jour : « Le soir encore, ne trouvant pas mon lieu en ce monde, je me débattais contre un si grand inconfort spirituel, lorsque tout à coup une paix profonde m'a envahie et enveloppée, avec cette vue lumineuse que j'étais à Jésus, – qu'il était mon lieu en ce monde. Et je me suis endormie doucement. »

Quelle grâce était en elle, pour lui permettre d'entrer si profondément dans les voies de la contemplation et en même temps de garder au monde une présence, une attention qui paraissaient sans effort. C'était là sans doute sa vocation magnifique et déchirante dont rien, on le sent, n'aurait pu la détourner, mais dont le prix a été une mort radicale à elle-même : « Les morts partielles exigées parfois, sont effroyables. Que doit-ce être de la mort tout court, – quel effort de la nature pour échapper à l'anéantissement de cette vie, – quel sacrifice doit être accepté là. » ... « Dieu me demande plus que ma vie : accepter la mort vivante, le désert de la vie ! C'est donner plus que son âme. *Amaritudo amarissima.* »

Le sacrifice demandé ne connaît pas de limites. Tout doit être mis sur l'autel. La poésie elle-même, dans la mesure où elle est encore fille du monde et non du seul silence intérieur, doit passer dans les flammes : « Ecrirai-je encore des poèmes ? En moi, les poèmes ne se font pas au sein d'une rumeur continue de l'imagination, – mais au sein du silence le plus dépouillé quand il a atteint un degré suffisant de profondeur et de pureté... J'ai passé tant et tant d'années à mortifier l'imagination, pour faire en moi le silence propice au recueillement. »

C'est dans ce monde, qu'elle a quitté comme les saints le quittent, et retrouvé comme ils le retrouvent, au plus profond de l'amour de Dieu, que sa place est inscrite. En un temps où l'on parle tant et plus d'*action* apostolique, est-ce téméraire d'oser, pour Raïssa, une autre expression, et de parler plutôt de *passion* apostolique ? On a tellement le sentiment que sa part est celle de la Croix, subie, acceptée, aimée jusqu'à la fin, jusqu'à cette longue agonie de quatre mois où Dieu a achevé de la revêtir de lumière :

« Le sacrifice est une loi absolument générale du perfectionnement de la créature. Tout ce qui passe d'une nature inférieure à une nature supérieure, doit passer par le sacrifice de soi, la mortification, la mort. Le minéral assimilé par la plante devient de la matière vivante. Le végétal consommé se transforme dans l'animal en matière vivante sensible. L'homme qui livre toute son âme à Dieu par l'obéissance de la foi, la retrouve dans la gloire. L'ange qui a renoncé à la lumière naturelle de son intelligence pour se plonger dans l'obscurité de la foi, a trouvé la splendeur de la lumière divine. »

« Je fais l'expérience, d'une certaine manière, de ce grand mystère énoncé par saint Paul, accomplir *ce qui manque* à la Passion du Christ. »

Il est difficile de parler d'un tel livre sans en ternir la lumière. Ecoutons plutôt, écoutons encore cette voix pleine des secrets de l'Amour :

La paix est impossible si l'on n'est pas uni à Dieu et si l'on ne voit pas toutes les créatures en lui. En lui elles ont l'onction du Saint-Esprit et perdent leur amertume ; et qui les voit ainsi en Dieu perd sa propre amertume. Car tout le créé a été rendu amer par le péché. Plus l'âme est pure, plus aussi elle devient douce et plus elle goûte en toutes choses la douceur que Dieu y verse en les admettant dans le plan de sa Providence.

Saveur de Dieu et formation de l'âme, douce, progressive, et comme facile ; tendant surtout à l'amour du prochain, à l'humilité, à la simplicité, à la véra-

cité, au silence, à la nudité de l'esprit, – à l'amour de Dieu. On expérimente ainsi comment les deux commandements de la charité n'en font qu'un.

Je sens que Dieu nous laisse libres de choisir entre un amour mesuré et un amour sans mesure. Mais ce serait un grand malheur de choisir la médiocrité spirituelle, – il n'y a pourtant que cela, ou l'immolation totale de soi-même.

La confiance est la forme que prend la grâce chez le pauvre qui tend vers Dieu.

C'est une erreur de s'isoler des hommes parce qu'on possède une vue plus claire de la vérité. Si Dieu n'appelle à la solitude, il faut vivre avec Dieu dans la multitude ; le faire connaître là, et le faire aimer.

De l'amour humain ce qu'il faut ôter, – pour le rendre pur, bienfaisant, universel, et divin, – ce n'est pas l'amour lui-même : non, ce qu'il faut supprimer ou plutôt dépasser c'est les limites du cœur. D'où la souffrance – dans cet effort pour sortir de nos étroites limites. Car, dans ces limites, dans nos *limites est* notre *joie humaine.*

J'ai le sentiment que ce qui nous est demandé, à nous, c'est de vivre dans le tourbillon, sans rien retenir de notre substance, sans retenir pour nous ni repos ni amitiés ni santé ni loisir, – prier sans cesse et cela même sans loisir, – enfin nous laisser rouler dans les vagues de la volonté divine jusqu'au jour où elle dira : C'est assez.

L'essence de l'amour est dans la communication de soi, avec plénitude d'allégresse et de délices dans la possession du bien-aimé. L'essence de l'amitié est dans la bienveillance allant jusqu'au sacrifice de soi-même à l'ami. Dieu nous aime d'amitié en subvenant à toutes nos nécessités, et en mourant pour nous sur la Croix. Dieu nous aime d'amour en nous faisant participer à sa nature par la grâce, – en faisant de l'âme sanctifiée sa demeure. En se faisant connaître à nous par la Révélation surnaturelle. Tout cela témoigne de son amour. Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, tandis qu'Il nous parlait en chemin et qu'Il nous ouvrait les Ecritures ?

Cette dernière pensée, on le sait, Jacques Maritain l'a explorée en spéléologue admirable de l'invisible (*Amour et Amitié*, Nova et Vetera 1963, nº 4), descendant comme dans les entrailles de l'amour. Ce qui s'y trouve dit de l'incompatibilité d'un amour pour Dieu, qui serait *fou*, avec tout autre amour *fou*, où se tourner ailleurs, pour en retrouver vraiment l'expérience, sinon vers le Docteur, pourtant si plein d'une merveilleuse tendresse pour les choses, et qui écrivait, quelque temps avant sa mort : « Afin que nous ayons Dieu en toutes choses, il faut que nous n'ayons rien en toutes choses. Car le cœur qui est à quelqu'un, comment peut-il être tout à un autre, *el corazon, que es de uno, como puede ser del todo de otro?* » Serait-ce peut-être ici l'explication dernière de I Cor., VII, 32-33 ? Le saint avait dit un peu avant : « Il convient que la croix ne nous manque pas, comme à notre Aimé, *hasta la muerte de amor.* »

ANNE PERRIER

Lettre ouverte à Jacques Maritain [1]

Après le Grand Prix de littérature de l'Académie Française, voici que vous est décerné le Grand Prix national des Lettres, sans que vous l'ayez le moindrement convoité.

Beaucoup s'en étonneront, bruiteurs de profession autour de pauvres écrits, lecteurs légers qui prennent des exercices de style pour une œuvre nouvelle, hardis penseurs qui vous ignorent sereinement, occupés qu'ils sont à répéter les idées des autres, bonnes gens qui, sachant Maritain catholique, croient qu'il appartient à une sorte de secte médiévale particulièrement stricte : le thomisme. Vous ne leur en voudrez pas, j'en suis sûr, puisqu'ils vous ont procuré de bons moments, et qu'ils n'ont jamais, prétendant connaître votre pensée mieux que vous-même, attaqué votre honneur de chrétien, seule chose qui vous tienne vraiment à cœur...

Mais il y a aussi tous les autres : vos amis, artistes, peintres, écrivains, philosophes, français et étrangers, de diverses écoles et de diverses cultures dont vous savez les noms, et, plus nombreux encore, ceux que vous ignorez, qui ont veillé une heure avec vous, qui vous doivent tant sans vous l'avoir jamais dit : la foi, l'intelligence de la foi ou le simple respect de la dignité humaine. Tous ceux-ci se réjouissent de la haute récompense qui vient vous consacrer publiquement, bien qu'à leurs yeux cet hommage honore autant ceux qui le rendent que celui qui le reçoit, tête penchée, au bout de sa course : maigre justice, à vrai dire, tardive justice, puisque deux êtres chers entre tous qui ont été à la peine manquent à la joie, mais justice tout de même.

Fondée sur l'être, votre œuvre échappera aux caprices de la mode intellectuelle. Des esprits fervents en exploreront, un jour, la largeur, hauteur et profondeur, et dans des cercles Jacques Maritain, on se penchera sur vos livres, sur ces grands et sur ces petits coquillages, pleins de rumeurs, qui arrivent de la vaste mer des intelligibles. Ici, permettez que je vous dise simplement de quoi aujourd'hui est fait notre bonheur.

*

D'abord de ce que vous ayez rompu avec le monde. Dans un admirable petit essai Sur *la signification de l'athéisme contemporain*, vous vous demandiez qui de l'athée ou du saint accomplit la rupture la plus complète avec les choses telles qu'elles sont, et porte le plus profondément la hache à la

[1] Parue dans le nº de janvier 1964 de *Relations, Revue mensuelle publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus*, Editions Bellarmin, Montréal.

racine de l'arbre : de l'athée qui, par un acte de foi renversé, se prosterne de tout son long devant le monde et s'abandonne au dieu aveugle de l'Histoire, ou du saint qui, parfait athée à l'égard de toutes les puissances de ce siècle et de toutes les délices de ce monde, s'agenouille devant Dieu seul et se livre corps et âme à toutes les exigences de sa volonté. Un philosophe se livre autant qu'un romancier... Dans *Grandeur et Misère de la métaphysique*, la *Vie d'Oraison*, la grande étude sur le *Todo y Nada* de saint Jean de la Croix qui clôt les degrés du savoir communicable par le suprême savoir incommunicable, on tombe sur des pages personnelles. Me tromperais-je, toutefois, en disant que nulle part comme dans les quelques pages sur la signification de l'athéisme contemporain vous ne soulevez le voile sur ce qui s'est passé dans votre âme d'homme, au moment béni où vous avez pris la décision irrévocable de demander le baptême et de ressusciter homme nouveau, en rupture radicale avec le monde ?

Maintenant l'âme peut tomber amoureuse de la figure de ce monde qui passe, car elle connaît toutes choses dans leur ordre et leur fin, et jamais ne leur demandera le remède et le repos. Par contre, aimant toutes choses en Dieu et Dieu en toutes choses, elle exigera de celles-ci tout ce qu'elles peuvent donner. Elle l'exigera de la science, de l'histoire, de la philosophie, de la nature et de l'homme, et, en particulier, de ce qu'il y a de plus haut en l'homme, l'intelligence. Sur ce point, cher Maritain, vous êtes intraitable...

Vous consentez que Pascal vienne affirmer que toute la science ne vaut pas le moindre mouvement de charité, que Fra Angelico délaisse le chef-d'œuvre pour la règle de l'oraison, que saint Thomas dédaigne la *Somme* comme de la paille, que Claudel et votre parrain Léon Bloy s'en prennent à ces horribles hommes de lettres, vous y consentez, à condition, toutefois, de se nommer Pascal, Fra Angelico, saint Thomas, Léon Bloy, Claudel, et que ce soit pour la bonne raison : par un vrai détachement qui est sagesse et grandeur, non par une fausse indifférence qui est ignorance et faiblesse. Ni la science, ni la philosophie, ni l'art ne sont indispensables au salut. Et malheur à qui leur pardonne de cacher, fût-ce un moment, le mystère plus profond de la foi et de la charité ! Malheur aussi à qui les méprise ! Bien loin de briser avec le monde, celui-là brise avec la volonté de Dieu et avec l'intelligence de ce que Dieu a fait. Les génies chrétiens entendent, au contraire, qu'on porte à cette volonté la plus complète docilité et à cette intelligence la plus grande pénétration, et, si telle est la manière d'honorer Dieu qu'on a choisie, qu'on ramène, par l'excellence de ses propres ouvrages, la science, la philosophie et l'art au service et à la louange de Dieu, selon toutes les exigences formelles de leur nature et de leur fin.

Beau dommage qu'avec de pareilles idées en tête et qu'à vous attacher, en particulier, avec une telle rigueur aux principes de la raison et aux principes de la foi pour en poursuivre la synthèse doctrinale la plus stricte, vous vous soyez mis tant de gens à dos, malgré le rayonnement de votre personne : les surnaturalistes qui vous ont fait un procès de naturalisme, et les naturalistes qui vous ont fait un procès de surnaturalisme ; les chré-

tiens qui croient la nature de l'homme capable de pardon, non de guérison, et les païens qui se moquent bien de l'un et de l'autre ; les traditionalistes qui n'aiment pas le nouveau, et les novateurs qui n'aiment pas la tradition ; les rationalistes que le mystère de Dieu fatigue, et les dévots que les découvertes de la science alarment ; l'Université et ses philosophes, et même, avez-vous dit « les spécialistes de saint Thomas qui casent le thomisme dans un tiroir de l'histoire du moyen-âge et n'entendent pas qu'on le sorte de là » pour en faire une philosophie vivante. Car vous vous proposiez bien, en renonçant complètement au monde, de lui être plus présent que jamais. Grâces vous en soient rendues ! C'est la deuxième raison de notre bonheur aujourd'hui.

*

Le temps, notre temps, est l'occasion de la plupart de vos œuvres. Entendez-moi bien : non que vous ayez engagé votre pensée dans votre action, mais bien votre action dans votre pensée sans cesse reprise, de plus en plus approfondie, de mieux en mieux explicitée, selon la loi de la croissance, et cela sans fin, puisqu'elle découlait de principes dont la fécondité ni ne s'épuise ni ne change, et sans lesquels, vous le savez mieux que moi, il n'est ni stabilité doctrinale, ni continuité de tradition intellectuelle, ni héritage de la sagesse, ni réponse à la plainte des hommes.

Sans vouloir donc rajeunir artificiellement saint Thomas, vous avez trouvé moyen de dégager la lumière de sa philosophie de dessous le boisseau, et de la braquer sur les recherches, les découvertes, les anxiétés de la pensée moderne. Cette *Prière de confidence* que murmurait votre ami Péguy, vous l'avez faite vôtre :

> *Et pour bien nous placer dans l'axe de détresse*
> *Et par ce besoin sourd d'être plus malheureux*
> *Et d'aller au plus dur et de souffrir plus creux*
> *Et de prendre le mal dans sa pleine justesse.*

A tel point l'avez-vous faite vôtre, cette prière, que celle qui a partagé votre vie a pu écrire dans les *Grandes Amitiés :*

> « Jacques a toujours été dans le combat – et avec cela le temps de la méditation lui a été donné. C'est selon l'urgence du moment, qu'il a dû écrire ses livres, et de cette urgence il a toujours été terriblement conscient. L'irruption de la foi dans son âme avait dispersé tous ses plans de travaux méthodiques, la foi et l'aiguillon de Dieu lui interdisaient une vie paisible où le soin d'une œuvre édifiée à loisir passât avant tout. »

Et vous-même avouez dans votre *Réponse à Jean Cocteau* cette douloureuse dépossession de soi-même dans une double fidélité à la rigueur et à l'ouverture aux exigences de la vérité et aux tendresses de la charité :

« J'ai été rivé à la pensée la plus dogmatique et la plus tranchante, la moins capable de conciliation et d'atténuation, à une doctrine absolument dure, pour essayer, en contemplant notre temps au passage, non de disperser, mais d'assumer, de réconcilier.

Distinguer pour unir affirme le titre d'une de vos grandes œuvres. *Ransoming the time* dit une autre. Le *Philosophe dans la Cité*, dit un troisième. Et ainsi de suite. Rien en vous d'un Hamlet que l'excès de pensée retient d'agir. L'art d'avant-garde nous a valu cette petite merveille qu'est *Art et Scolastique ;* le débat autour de la poésie pure, *Frontières de la poésie ;* la crise de l'Action française, *Primauté du Spirituel ;* la griserie de l'idée de progrès : *Théonas ;* l'anti-intellectualisme, les admirables *Réflexions sur l'intelligence ;* la mue de civilisation, *Humanisme intégral ;* les totalitarismes et les scepticismes, *Principes d'une politique humaniste*, les *Droits de l'Homme et la loi naturelle*, le *Sort de l'homme* [1], l'*Homme et l'Etat ;* la persécution des Juifs, tous vos essais sur le mystère d'Israël que les explications purement rationnelles n'arrivent pas à dissiper ; le boum des existentialismes, le *Court Traité de l'existence et de l'existant* écrit, d'un jet, alors que vous étiez ambassadeur auprès du Saint-Siège ; le monopole hégélien et marxiste de la notion d'histoire : *Pour une philosophie de l'histoire* ; la fable de l'homme américain, Babitt matérialiste et sans culture, ces *Réflexions sur l'Amérique* si riches d'intelligence lucide et fraternelle.

Tant de titres en italiques – et j'en omets – témoignent de votre courage à penser chrétiennement notre temps. L'admirable, c'est que tout ce qui se passe *dans* le monde est toujours jugé à la lumière de ce qui ne passe pas et qui n'est pas *du* monde, ce qui donne à l'ensemble de votre œuvre, malgré les reflets du ciel historique qui les marque, une cohésion intime, une valeur intemporelle, la clarté durable des étoiles. Excellent juge en la matière, Etienne Gilson a dit de vous que « nul métaphysicien n'aura jamais trouvé, dans la familiarité de l'éternel, le secret d'une familiarité plus parfaite dans son commerce intime avec les soucis de son temps ». Voyez, cher Maritain, où vous ont mené vos exaltations de jeunesse lorsqu'avec votre ami Ernest Psichari vous « descendiez dans la rue », au grand scandale des gens raisonnables.

*

Et voici que je n'ai encore rien dit de ce qui vous a valu le Grand Prix de littérature de l'Académie française et le Grand Prix national des Lettres. C'est sans doute que vous écrivez une des plus belles langues de notre temps.

La philosophie a beau appartenir de soi à l'ordre du savoir communicable, elle ne cesse d'être difficile. Toutefois, si l'obscurité vient la plupart du temps de celui qui lit, elle peut aussi venir de ce qu'on lit. Tout attaché à

[1] *Sort de l'homme*, publié grâce à Albert Béguin dans les Cahiers du Rhône pendant la guerre mondiale, rassemblait quatre études : *L'immortalité de l'homme, Quelques tendances religieuses contemporaines, L'humanisme de saint Thomas, La fin du machiavélisme.* (*N. d. l. R.*)

votre proie spirituelle, vous avez pris un malin plaisir, au temps de votre jeunesse, à irriter et à déconcerter « pour faire sortir le lecteur de son apathie », a dit Raïssa, et aussi « par respect de la dignité de la reine des sciences ». Vous vouliez pour seule arme le glaive nu et froid de la vérité. Peu à peu, grâce à l'art et à la poésie, grâce aux problèmes sociaux, politiques, éthiques, grâce à l'expérience de la vie intérieure, vous avez eu pitié du pauvre lecteur aux prises avec le drame humain.

Nul n'avait nié l'intégrité de l'œuvre, – votre intelligence aimant trop l'être, – ni sa proportion – votre intelligence aimant trop l'ordre et l'unité. Maintenant on lui reconnaissait l'éclat, jaillissant à la fois d'une intelligence amoureuse de la lumière et d'un cœur blessé de la peine des hommes. Et vous nous avez donné des pages parfaites. Les unes brillent comme des diamants ; d'autres coulent de source ; d'autres – je pense à telle page sur le mystère du mal, sur la souffrance, sur la liberté, sur l'amour – exultent ou frémissent comme le chant d'un psaume.

Ajoutez que vous avez le don du trait, et que vous auriez fait un polémiste redoutable. A tel détracteur, vous disiez : « Je ne m'étonne pas de ces calomnies. La notion thomiste de l'analogie est difficile, même pour des métaphysiciens. » A Bertrand Russell vous reprochez de dire « brillamment des sottises ». Aux artistes vous rappelez : « Que le peintre se damne, la peinture s'en moque, si le four où il brûle cuit un beau vitrail. La chose n'est cependant pas sans importance pour le peintre ; car le peintre n'est pas l'art de la peinture, et il n'est pas seulement peintre. »

Et vous faites remarquer aux professeurs que la « métaphysique thomiste est appelée *scolastique* du nom de sa plus cruelle épreuve ».

Il serait facile de composer un florilège de vos « orties ». Le fait est que si vous parlez, quand c'est nécessaire, un langage technique, si vous forgez au besoin des mots nouveaux qui sont passés dans la langue, si vous pliez constamment votre phrase à votre pensée, vous détestez « un style perpétuellement et uniformément sérieux, qui rappelle ces grandes robes de pédants dont parlait Pascal et dont l'imagination des gens affuble les philosophes ». Je prends la vérité au sérieux, ajoutiez-vous ; je ne me prends pas au sérieux. A juste titre a-t-on appelé ce trait de votre visage « le sourire missionnaire ». Et pour ce sourire, nous vous remercions.

*

Cher Maritain, la solitude est nécessaire au philosophe ; mais cette solitude, ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai, n'est qu'apparente, surtout lorsqu'on a revendiqué le droit pour le philosophe chrétien de juger les choses temporelles et de travailler au cœur même du profane.

Vous avez sans doute le droit de parler de votre « pauvre tâche de serviteur inutile »... Le bien que vous avez fait, vous le connaîtrez un jour non plus dans la maison de Meudon, ni dans votre résidence de Princeton, ni chez les Petits Frères de Foucauld où vous a conduit la vérité de la charité, mais dans la maison lumineuse du Père.

Janvier 1964. LUIGI D'APOLLONIA, S. J.

Louis Massignon

Opera Minora

C'est un disciple et ami, islamisant lui-même, qui, avec science, intelligence, piété filiale, a rassemblé ici les textes de son Maître, dispersés un peu partout : conférences, articles de revues ou de dictionnaires, études, brochures, notes, préfaces, etc. M. Youakim Moubarac est docteur en théologie de l'Institut catholique de Paris, attaché de recherches au Centre national de la Recherche scientifique, secrétaire de rédaction de la Revue des Etudes Islamiques. Les trois volumes des *Opera Minora*, sont publiées avec grand soin dans la collection « Recherches et Documents », aux Editions Dar Al-Maaref, au Liban, 1963, sous le patronage du Centre d'Etudes Dar El-Salam, au Caire.

Le premier tome, 672 pages et 19 planches rassemble les écrits concernant l'*Islam en général et la culture islamique:* Situation de l'Islam, Aspects intérieurs, Avenir des contacts culturels –. *La sociologie et la sociographie musulmanes:* Percées historiques, Poussée actuelle de l'Islam, Sociologie du travail en Islam –. *L'Islam shiite et persan.*

Voici sur *Le Coran:*

> Le texte du Coran se présente comme une dictée surnaturelle, enregistrée par le Prophète inspiré ; simple messager chargé de la transmission de ce dépôt, il en a toujours considéré la forme littéraire comme la preuve souveraine de son inspiration prophétique personnelle, miracle de style supérieur à tous les miracles physiques. Le Prophète Mohammed, et tous les musulmans à sa suite vénèrent dans le *Coran* une forme parfaite de la Parole divine ; si la Chrétienté est, fondamentalement, l'acceptation et l'imitation du Christ, avant l'acceptation de la Bible, en revanche l'Islam est l'acceptation du *Coran* avant l'imitation du Prophète... C'est le seul intermédiaire à invoquer auprès de Dieu, pour connaître Sa volonté. Le texte de ses 114 chapitres, comprenant 6226 versets, resté intact depuis treize cents ans, dont les consonnes immodifiables peuvent être çà et là vocalisées de plusieurs manières, constitue essentiellement le Code révélé d'un Etat supranational. Un Code, car il rappelle aux croyants le pacte primitif de l'humanité avec son Seigneur, et l'effrayant jugement qui l'attend, le décret qui l'a prédestinée et la sanction qui la menace.... Mais ce livre n'est pas seulement un code ; il appartient à ce genre de livres très rares, qui ouvrent une perspective sur les fins dernières du langage, – qui n'est pas un simple outil commercial, un jouet esthétique ou un moulin à idées –, mais qui peut avoir prise sur le réel, et, en gauchissant sur la syntaxe, comme un avion sur l'aile, fait « décoller » de terre... Précisons que le *Coran* est le premier texte

arabe connu qui soit rédigé en prose et non en vers. Tant que les langues primitives restent magiquement captives du rythme poétique, elles ne peuvent faire concevoir purement l'idée, elles ne peuvent devenir des langues de civilisation..., pp. 16-18.

Sur le premier des invariants de la philosophie sociale en Islam, le *tawhîd*, citons ces lignes :

L'Islam représente le monothéisme abrahamique sous une forme d'une simplicité sauvage, et comme calcinée par une foi nue en un Dieu inaccessible : le *Tawhîd :* confesser que Dieu est Un. C'est le *Shema Israël* juif, mais que l'Islam a mission de répandre parmi toutes les nations, en dehors du judaïsme et de la chrétienté, et des autres groupes où un prophète aurait jadis révélé ce dogme du monothéisme strict. Donc, parmi tous les infidèles, au besoin par la guerre sainte, *Jihâd,* cette mobilisation perpétuelle apprêtée contre tous les fétiches sociaux, contre toute paix bâtarde, où la transcendance divine cède au culte des richesses périssables. C'est psychologiquement l'antithèse de l'hospitalité (*amân*), une sorte de défensive du lieu saint, une pudeur du sacré, du « point vierge » qui est au fond de l'honneur viril, devant une menace du « viol de l'âme » par la tentation d'un pourboire dédaigneux et méprisant ; un expatriement farouche d'humeur, une rupture des rapports sociaux par remords d'avoir failli pactiser. L'idéal du *Jihâd,* c'est la révolte pour les opprimés, celle que formule la prière du Coran 4,77 : *Fais-moi sortir de cette cité impie qui persécute les faibles* (1959), p. 353.

Le thème des *trois types de jardins*, chinois, romain, sémite, cher à l'auteur, est développé à la page 532.

L'étude sur *Le mirage byzantin dans le miroir bagdadien d'il y a mille ans* est, parmi tant d'autres, un prodige d'érudition et de poésie.

Byzance et Bagdad : comme un mirage reflété dans un miroir ardent, mirage d'or dans un miroir d'argent métallique, mirage de beauté dans un miroir iconoclaste et sans tain, mirage d'idées philosophiques dans un miroir qui les décape, de par tout son dépouillement ascétique et sapiential, afin qu'il n'en recueille et n'en réverbère plus que quelques étincelles douloureuses, brûlant, çà et là, au cours des âges quelques consciences choisies, illuminant les autres d'une clarté justicière... Devant le soleil d'or de Byzance, l'atelier monétaire de Bagdad n'était que cette Lune reflétante, féminine, qui fournit la monnaie d'appoint libératoire (on sait qu'en symbolique chrétienne, comme en symbolique imamite, l'argent est le rachat, et l'or l'irradiation royale..., p. 133.

Le tome second, 666 pages et 10 planches est consacré à *Hallâj*, à d'autres *auteurs et thèmes mystiques*, à l'étude *de la langue, de la grammaire, de la théologie*. Il est riche de textes magnifiques de ou sur Hallâj, qu'on est heureux de trouver rassemblés ici.

La distinction entre *la conception chrétienne* et *la conception islamique de la damnation* est ainsi exposée, p. 23 :

En Islam, la foi « qui ne mourra jamais », est supérieure à la charité. L'essence de la béatitude n'est pas que la charité soit rassasiée de Dieu, mais que la foi soit satisfaite, dans la plénitude de possession des récompenses, créées à la mesure des créatures raisonnables qui ont obéi à la Loi. Un musulman peut, sans illogisme, renoncer « à son Paradis », sans renoncer à aimer Dieu. Il est damné, mais il n'est pas privé d'aimer qui le damne. Car l'homme n'a pas été fait pour

aimer Dieu, mais pour le servir ; l'obéissance passe avant la charité ; le Créateur incréé n'a que faire de l'amour imparfait, profane et profané, de telle ou telle de ses créatures ; ce qu'il exige d'elles, – avant tout, – c'est qu'elles remplissent leurs fonctions, dans leur ordre, suivant la prescription de Sa Loi.

Il y eut une secte qui regardait Iblis (Satan) comme ayant donné avant Hallâj, la preuve du pur *amour* de Dieu en refusant de lui *obéir* et en préférant, dès lors, choisir la damnation, p. 24 (cf. p. 177, II, 328, etc.)

Une explication profonde nous est donnée du mot mystérieux de Hallâj : c'est dans la ligne intentionnelle de l'amour et spirituellement non dans la ligne de l'être et ontologiquement, qu'il a pu dire : « Je suis la Vérité », p. 34. Puis viennent les beaux textes deHallâj émaillant sa *courbe de vie*, pp. 159 et suivantes :

Celui qui considère ses œuvres perd de vue Celui-là pour qui il les œuvrait ; et celui qui considère Celui-là pour qui il les œuvrait perd de vue ses œuvres.

Quand Dieu prend un cœur, Il le vide de ce qui n'est pas Lui ; quand Il aime un serviteur, Il incite les autres à le persécuter, pour que ce serviteur vienne se serrer contre Lui seul.

Le parfum de Ton approche suffit à me faire mépriser toute la création, et l'enfer n'est rien au prix de mon vide quand Tu me désertes ; pardonne aux créatures et non pas à moi, je ne conteste pas avec Toi pour moi-même, et ne Te réclame pas mon dû.

Hallâj professait qu'un seul coup d'œil amoureux de Dieu vers cette terre, et il y en aurait « un par quart d'heure », attire plus près de Lui l'esprit d'un ami d'entre ses amis ; que par cela même Il élève, à la place ainsi devenue vacante, un de ses intimes, et fait miséricorde à 70 000 de ceux qui professent de l'amitié pour l'ami qu'Il a regardé en premier, p. 188.

Sur *la nature dans la pensée islamique :*

Comme l'a fortement dit Mutanabbî, « *le plus à plaindre des misérables, c'est celui qui ne ressent rien : non pas celui qui souffre* ». Cela rejoint un problème fondamental de la psychologie sémitique, surtout juive, dans ce qu'elle a de plus « kierkegaardien » : il y a un bien caché, mais divin dans la souffrance, et c'est le mystère de l'angoisse : au tuf de la nature humaine. En cela, notre nature ne porte pas la marque de l'angoisse comme une damnation ou une sanction temporaire au dehors ; elle l'assimile du dedans, comme un vide où la Présence divine se précipite, avec toute sa gloire, p. 568.

Les larmes, disent les Persans, sont le sang de l'âme ; qu'elle perd quand elle sent que le divin visiteur l'abandonne. Et si elle n'a pas la force alors de continuer le dialogue, Dieu permet que ce soit d'autres voix, – indifférentes ou ennemies, – qui rendent à Dieu à sa place le témoignage inconscient de son action de grâces, en proférant le nom sacré de son Bien-Aimé, que le pire ennemi ne peut L'empêcher de reconnaître et de remercier ; selon le mot profond du poète Ibn al Fârid : *Redis le Nom de Celui que j'aime, même si c'est pour m'en dire du mal, car entendre seulement les noms des aimés m'enivre et m'extasie*, p. 584.

Les pages sur *l'évolution sémantique du symbole dans les cultures sémitiques* finiront sur une confidence, p. 626.

Le premier rite où le langage va naître, c'est *la Salutation*... Nous saluons l'étranger, l'autre, ce qui est une chose *énorme*. C'est tout le problème de l'hospi-

talité. C'est la chose qui m'a attaché aux Arabes depuis que j'ai été sauvé chez eux par elle...

Quand on repense le passé, nos dialogues, nos lectures, c'est comme une marche de nuit, pleine d'incompréhensibles embûches ; mais de temps en temps nous y avons vu passer un éclair, un maître-mot a tonné sur nous, forant en nous une source pure et une certitude ; et comme disait Poincaré pour la pensée : « C'est cet éclair qui est tout », Il est bien évident que dans une vie, surtout quand on se rapproche comme moi de la nuit définitive qui peut être, en effet, *nox illuminatio mea*, on sent que tous les repères que nous pouvons encore avoir, ce sont ces premiers mots qui nous apprennent à parler. Le langage commence par certains mots saisissants qui nous ont été dits.

Je me souviens, je me suis rapproché de l'Islam et de l'étude de la mystique musulmane, étant très incrédule et ne vivant pas comme je devais. J'ai été très frappé d'un mot de Hallâj dont la beauté m'avait frappé par un paradoxe : « Dans la prière d'amour, il n'y a pas besoin de plus de deux prosternations, mais l'ablution qui la valide doit avoir été faite *dans le sang* ». C'est un paradoxe apparent : le sang répandu est impur, surtout chez les Musulmans ; oui, mais le sang du martyr... Le martyr chez les Musulmans on l'enterre tel quel ; on ne le lave pas, on ne lave pas un martyr, le sang est pur parce que le sang c'est de l'esprit chez les Mystiques, chez les Sémites, ce témoignage du sang, c'est le témoignage de la vie, de la vie de l'esprit.

Je me rappelle ma première prière en prison quand j'étais lié, que je n'avais même plus rien à moi sur moi, j'ai parlé en arabe à Dieu, parce que parler aux autres... ils m'interrogeaient sur des choses que je n'avais pas faites. Quel intérêt cela avait-il ? Ils avaient déjà fait un système d'interprétation de ma vie ; et par ailleurs, je me jugeais coupable sur beaucoup de terrains qu'ils ne connaissaient pas, je n'avais donc pas à plaider innocent. D'abord, est-ce qu'on peut plaider innocent ?...

... « Tu as été fait pour adorer », ce qui est parfaitement vrai : l'homme n'est pas fait pour des œuvres de miséricorde externe, il est fait pour adorer *d'abord* en son cœur l'Hôte Divin, dans l'instant présent... Il y a une espèce de transcendance dans le langage déjà, que j'ai sentie à travers l'arabe... C'est le principe de la Révélation et des rapports du langage à la Révélation.

Le tome III, 856 pages, 38 planches, présente les titres suivants : *Arts et Archéologie, – Témoignages à des maîtres et à des amis – Combats* (Proche-Orient, Palestine, Réfugiés et condamnés politiques, Afrique du Nord) – *Notre prédestination illégale à l'amour.*

Les maîtres, ce sera Gandhi. Il faut lire l'émouvant chapitre sur *La signification du dernier pèlerinage et la mort de Gandhi.*

Gandhi n'a cessé de s'opposer à l'intolérable « désécration » de l'univers qui s'annonce dès maintenant, non seulement par le terrorisme et le contre-terrorisme, mais par des attentats délibérés contre le caractère sacré de toute vie humaine, contre les femmes et les enfants, contre les blessés, les otages, les réfugiés ; contre toutes les œuvres d'art suprême qui nous ont été léguées comme un testament d'immortalité.

Pour faire triompher ce mouvement, Gandhi pensait que les croyants des diverses confessions devaient intensifier leur participation aux œuvres de miséricorde envers tous leurs frères humains, en renonçant une bonne fois à toute jalousie confessionnelle qui ne serait pas émulation dans le bien, – en découvrant ensemble le principe de leur unité finale dans la transparence parfaitement loyale de leurs paroles d'accueil, d'hospitalité et de paix, fixés dans l'abandon secret de leur foi en Dieu ; et Dieu sacralisera leur vœu d'œuvrer ensemble pour les autres, et le rendra efficace.

> Il n'y a pas au fond, plusieurs (huit, dit-on) œuvres de miséricorde, il n'y en a qu'une, c'est l'hospitalité sacrée, qui fait foi à l'Hôte, à cet étranger mystérieux, cet inconnu qui est Dieu même venant se mettre à notre merci, désarmé, p. 347.
>
> Le sens de la transcendance du Dieu Unique..., Gandhi l'aperçut, à la fin de sa vie, à travers des jeûnes et des pèlerinages entrepris en commun avec des femmes musulmanes, pour la Justice, p. 345.

Les amis, ce sont Charles de Foucauld, l'abbé Monchanin, Paul Claudel dont on cite un fragment de lettre, « *pour toi lecteur, qui classes Claudel parmi les littérateurs* » :

> Quand nous aurons écrit quelques articles, composé comme moi quelques drames pleins de sentiments factices, *quid hoc ad aeternitatem?* Qu'est-ce que cela seulement à côté de la gloire temporelle du soleil qui se lève chaque matin ? Ce qui ne meurt pas, c'est l'amour de Dieu, c'est la profonde joie de penser que pour une autre âme, et, qui sait ? pour une multitude de têtes appuyées sur votre cœur, vous avez été, vous périssable et mortel, une source de joie et de vie éternelle.

Il faut finir par l'émouvante réponse à une question posée à Louis Massignon : *Quelles sont les correspondances du mot « Dieu », en vous ?*

> L'Etranger qui m'a visité, un soir de mai, devant le Tâq, sur le Tigre, dans la cabine de ma prison, et la corde serrée après deux essais d'évasion, est entré, toutes portes closes. Il a pris feu dans mon cœur, que mon couteau avait manqué, cautérisant mon désespoir qu'Il fendait, comme la phosphorescence d'un poisson montant du fond des eaux abyssales. Mon miroir intérieur me l'avait décelé, masqué sous mes propres traits – explorateur fourbu de sa chevauchée au désert, trahi aux yeux de ses hôtes par son attirail de cambriole scientifique, et tentant encore de déconcerter ses juges avec un dernier maquillage, camouflé d'un toucher de jasmin aux lèvres et de kohl arabe aux yeux, – avant que mon miroir s'obscurcisse devant Son incendie. Aucun Nom alors ne subsista dans ma mémoire (pas même le mien) qui pût Lui être crié, pour me délivrer de Son stratagème et m'évader de Son piège. Plus rien ; sauf l'aveu de Son esseulement sacré : reconnaissance de mon indignité originelle, linceul diaphane de l'entre-nous-deux, voile impalpablement féminin du silence : qui le désarme ; et qui s'irise de Sa venue : sous Sa parole créatrice. L'Etranger qui m'a pris tel quel, au jour de Sa colère, inerte dans Sa main comme le gecko des sables, a bouleversé, petit à petit tous mes réflexes acquis, toutes mes précautions, et mon respect humain. Par un renversement des valeurs, Il a transmué ma tranquillité relative de possédant en misère de pauvresse... *Ce Quelqu'un dont la beauté rend jaloux les Anges, est venu au petit jour, et Il a regardé dans mon cœur. Il pleurait et je pleurais, jusqu'à la venu de l'aube, puis Il m'a demandé : de nous deux, dis, qui est l'amant?* », p. 832.

On le voit, c'est la courbe entière de vie et de pensée de Louis Massignon que son disciple nous permet de lire dans les trois beaux volumes de ces *Opera Minora*.

CHARLES JOURNET

Bibliographies

LOUIS MASSIGNON, *Mémorial*, 120 pages.

Préparé avec amour par Youakim Moubarac et des amis très proches, ce beau *Mémorial* vient d'être édité « hors commerce » par le groupe des *Mardis de Dar el-Salam*, au Caire, dont Louis Massignon fut longtemps le directeur. Plus d'une vingtaine de témoins évoquent ici avec splendeur et émotion la figure du disparu, sa personnalité extraordinaire, déchirée de toutes parts, par les éclairs du génie, les conflits du drame intérieur, la tragédie politique posant sur sa patrie de naissance le masque de la violence pour la dresser contre ses patries d'adoption, la tragédie hélas plus irrémédiable divisant dans leur foi des croyants unanimes à se réclamer de la promesse d'Abraham sans pouvoir se rejoindre dans Celui que désignait cette promesse. « La mystique de Hallâj lui paraissait faire le pont entre des frères qui ignorent trop souvent ce qui peut les unir et c'est dans le sillage de ce martyr qu'il tenta d'accomplir – plus d'une fois au péril de sa vie – l'œuvre de justice et de vérité qui prolongeait, dans sa carrière de professeur et de savant, le témoignage héroïque de son ami le Père Charles de Foucauld » (Maurice Zundel). « Dieu est venu à lui comme un Etranger mystérieux : l'Etranger qui m'a pris tel quel, au jour de sa colère, inerte dans sa main comme le gecko des sables, a bouleversé petit à petit tous mes réflexes acquis, toutes mes précautions, et mon respect humain. Par un renversement des valeurs, il a transmué ma tranquillité relative de possédant en misère de pauvresse... Tel le quatrain de Rûmi : *Ce Quelqu'un dont la beauté rend jaloux les Anges, est venu au petit jour, et il a regardé dans mon cœur. Il pleurait, et je pleurais ; puis il m'a demandé :–De nous deux, dis, qui est l'amant?* » (Jacques Mercanton). « Il unissait un sens, l'acribie, qui en avait fait un prodige d'érudition, à une vitalité intuitive et noble, en un mélange extrêmement rare : certains s'y trompaient, mais dans un congrès scientifique, il lui suffisait de prendre la parole sur un sujet même très spécialisé pour transformer l'atmosphère de ces réunions trop souvent livresques, pour remettre les choses religieuses à leur vrai plan. Un souffle de Dieu passait apportant à ces savants pointilleux de quoi élever leur science même. On l'écoutait, subissant les feux de son étincellement et sans être humilié par son évidente supériorité. C'est que dans ces fulgurations on ne discernait pas trace d'orgueil ou de satisfaction de soi : il était le premier à être emporté par la chaleur de la vérité sublime qu'il énonçait, qu'il proclamait. Il pouvait lui échapper, sur le moment, qu'il avait été excessif : car cet homme précis n'était pas un homme de mesure, ni toujours homme de bon sens, mais sa bonne foi était patente et ses motifs si nobles qu'on ne lui tenait pas rigueur de ses excès » (Pierre Jean de Menasce). Pour répondre au souhait de Louis Massignon, Henri Massé donne la traduction de poèmes de Bîdil (né en 1554), encore trop peu connu, mais célèbre en Inde et en Afghanistan. En voici quelques extraits :

De tout l'univers nous n'avons occupé qu'un recoin de cœur ; tout comme un arc, c'est en nous-même que nous avons notre demeure...

Notre cœur palpite ; et nul ne vient nous rendre justice ; le coq de l'aube est loin de notre caravane.

A nul nous n'avons présenté la requête d'une assistance ; et durant toute notre vie, notre amie est la solitude...

Un seul regard de nous est comme une missive qui fait naître l'espoir...

O Bîdil, pour un fol espoir, nous ne nous arrêterons point ; qu'il blesse nos pieds s'il le veut, le chemin que nous désirons !

La halte où le pied se maintient ne facilite rien pour nous : nous avons glissé ; et pourtant notre route n'était pas longue.

Le trouble causé par l'attente du jour de la résurrection est pire que ce réveil même ; et nous

n'avons point patience de nous plier à cette attente que nous sollicitons...

Bîdil ! endure la fusion de bon cœur et mords-toi les lèvres : à la table de l'amour, l'homme n'est pas invité pour manger oignons et pain.

Prends garde ! ne joue pas la comédie des pleurs : ce monde est pays montagneux, peuplé de gens au cœur de pierre...

Bîdil ! la fleur a pris splendeur sous le choc que tu as causé ; et ce sourire de la rose est le sel de la roseraie.

Celui qui veut Te voir sans voile n'a point le désir de la rose, car ici, c'est un cœur brisé qu'on veut en souvenir de Toi...

De cette roseraie nous nous contenterons d'un seul pétale d'automne dont la couleur altérée nous soit simplement présentée ;

mais de la fleur de cette terre nous ne saurions nous contenter : peut-être un regard tombera sur notre douloureuse plaie.

Je me rappelle une conférence où Louis Massignon comparait les langues à des jardins. Le jardin logique de l'intelligence, c'est Versailles. Le jardin chinois, le plus ancien du monde, qui s'éparpille selon l'événement, de surprise en surprise... Le jardin sémitique : « Vous prenez un morceau de désert ; vous élevez alentour quatre grands murs ; vous forez au milieu une source, et vous plantez de grands arbres en périphérie, des arbres de plus en plus petits en se rapprochant du centre, des herbes odoriférantes autour de la pièce d'eau. Vous n'avez pas besoin de regarder au dehors : Tout est au centre, au fond du miroir sombre... Il y a dans ces langues sémitiques une certaine prédisposition à la vision intérieure que ceux qui les parlent de naissance se trouvent goûter... *N'accomplis pas ta promesse de m'aimer, de peur que vienne l'oubli.* Pour un Oriental, il n'est pas besoin de développer cela... » (Etudes Carmélitaines, *Technique et contemplation*), 1949, p. 47. Il y a eu plus tard à Avon une autre conférence : *Le vœu et le destin*, bouleversante. « La *destinée* c'est ce que le milieu où nous vivons nous impose, la *vocation* est au-dessus... Il y a une espérance au fond de chacun de nous et cette espérance suffit à détruire l'idée que le destin scelle la vocation. La vocation est ouverte sur l'au-delà... L'idée du *témoignage*, qui se rattache précisément à la vocation, paraît insuffisante pour ceux qui considèrent que nous devons réaliser des actions. Mais au fond, est-ce que témoigner n'est pas tout ce qu'a fait le Christ ?... Donc je crois que, avant tout, il faut être un témoin. On me dira : – Qu'est-ce qui vous qualifie pour être un témoin ? Et, là alors, je me rappelle un de mes amis israélite qui disait : – Quand il n'y a pas de prophète, il faut tout de même annoncer... Témoin pour une *revendication de justice.* J'avoue que c'est la chose qui m'a saisi de plus en plus à la fin de ma vie... C'est que je crois qu'il n'y a rien de supérieur dans l'amour à la passion de la justice. » L'idée de vocation appelle celle de *vœu*, et c'est Gandhi, rappelant de sa prison la nécessité du vœu, qui est ici cité. Le vœu est absolu. Il ne supporte pas la restriction : « autant que possible », parce que le possible finit par s'amenuiser et n'être rien du tout : « Le vœu c'est l'image même de Dieu... Un vœu signifie une détermination inflexible, et cela commence par aider contre la tentation... » (Ghandi). Massignon reprend : « Le peuple sent très bien quand il y a le travail d'une vocation chez quelqu'un, cela classe quelqu'un au-dehors, c'est une sorte de blessure intérieure que Dieu a faite, c'est une brûlure intérieure qui est dans l'homme. Ce n'est pas une chose positive, c'est une chose qui le consume. Et alors on voit bien cela du dehors... Il est bien évident que la vérité, chez Gandhi, a été le point de départ du vœu. Celui qui vraiment a conscience de la vérité, celui-là est engagé par un vœu et par un vœu complètement général ; il en est devenu l'*hôte ;* il n'y a pas moyen de se passer de ça. Vous me direz : – C'est très orgueilleux; cela peut être une idolâtrie de la vérité. Là, il faut encore une fois réfléchir à ce que c'est que la Vérité et quels sont les critériums de souffrance pour ceux qui s'y sont attachés. *Car il sait,* dit Gandhi, *que la vérité ne peut jamais faire de mal.* Vous savez qu'il a été très loin, jusqu'à prétendre qu'une vierge ne doit pas se défendre lorsqu'on veut la violer, parce que la puissance de la vérité doit faire reculer l'agresseur. Et je connais personnellement un de nos amis, K. M., dont la fille a fait reculer des soldats russes à la prise de Vienne. Et elle était très belle. Mais encore une fois, elle avait la force de son courage et de la vérité et elle n'a pas été violée... Et je sais, par exemple, parmi les amis marocains que j'ai vus à Rabat, ces jours-ci, il y a un certain nombre qui avaient été torturés en prison, lorsque nous avions éprouvé le besoin de les y mettre. Il y en a un ou deux qu'on n'a pas osé torturer. Je

ne dis pas qu'ils fussent meilleurs, mais il y avait une certaine puissance de vérité en eux qui faisait que le tortionnaire ça l'embêtait... » (*Ibid.*, *Structures et liberté*, 1958, pp. 33 et suiv.). Charles Journet

MARTIN LUTHER KING, *Lettre de la prison de Birmingham, Alabama* dans *Esprit*, janvier 1964, pp. 3-20.

Lettre du pasteur noir Martin Luther King, – emprisonné pour avoir pris la tête du mouvement de résistance antiségrégationniste, – à ses frères les pasteurs blancs, plus amis de « l'ordre » que de la justice, qui lui reprochent son « exagération ».

1. « Je pense avec saint Augustin qu'*une loi injuste n'est pas une loi du tout*... Mais comment déterminer si une loi est juste ou injuste ? Une loi juste est un ordre établi par l'homme en conformité avec la loi morale ou la loi de Dieu. Pour parler comme saint Thomas, une loi injuste est une loi humaine qui n'est pas enracinée dans la loi éternelle et dans la loi naturelle. Toute loi qui élève la personne humaine est juste. Toute loi qui dégrade la personne humaine est injuste... Je ne demande à aucun degré qu'on se soustraie à la loi..., cela conduirait à l'anarchie. Celui qui brise une loi injuste doit le faire *ouvertement, avec amour*, et avec la volonté d'accepter la peine. Je prétends que celui qui brise une loi que sa conscience lui dit être injuste et qui accepte de bon cœur la peine d'emprisonnement dans le but d'éveiller la conscience de la communauté sur l'injustice de cette loi, celui-là exprime en réalité le plus haut respect de la loi... Nous ne devrions jamais oublier que tout ce qu'Adolf Hitler a fait en Allemagne était « légal », et tout ce qu'ont fait en Hongrie les combattants pour la liberté était « illégal ». Il était « illégal » d'aider et de soigner un juif dans l'Allemagne de Hitler. Malgré cela, je suis sûr que si j'avais vécu en Allemagne à cette époque, j'aurais aidé et soigné mes frères juifs. Si aujourd'hui je vivais dans un pays communiste où certains principes chers aux chrétiens sont réprimés, je prêcherais ouvertement la désobéissance aux lois antireligieuses de ce pays ». Une telle attitude de grandeur ne va pas sans préparation : « Nous commençâmes une série de travaux pratiques sur la non-violence, et nous nous demandâmes à plusieurs reprises : – Etes-vous capables de recevoir des coups sans les rendre ? Etes-vous capables d'endurer l'épreuve de la prison ? » Un peu plus loin est signalée «une conception tragiquement erronée du temps, la notion étrangement irrationnelle qu'il y a dans le flux même du temps quelque chose qui guérira inévitablement tous les maux. En fait, le temps en lui-même est neutre : il peut être employé soit de manière destructive, soit de manière constructive ».

Il y a juste trente ans, Jacques Maritain, à la fin de son petit livre : *Du régime temporel et de la liberté*, publiait le texte du *Satyagraha* de Gandhi. Il distinguait les moyens de guerre *charnels* et *spirituels*. Il proposait de transférer dans le climat d'une conception du monde plus vraie et plus réaliste, la *technique* de Gandhi : « L'originalité de Gandhi a été de mettre à part les moyens de patience et de souffrance volontaire et de les organiser systématiquement en une technique particulière d'activité politique... Des techniques d'action politique qui ressortiraient avant tout à la *force de l'amour* ne constitueraient-elles pas des moyens de guerre privilégiés, correspondant mieux que les autres à l'œuvre de sainteté que suppose et requiert une transformation chrétienne du temporel ? » pp. 199 et 209. Ce vœu d'une transposition chrétienne de la technique de non-violence et des moyens spirituels de guerre est aujourd'hui accompli. L'honneur en revient au pasteur Martin Luther King et aux chrétiens noirs de l'Alabama.

2. Il y a dans cette admirable *Lettre* un point qui concerne directement le théologien de l'Eglise. « J'ai traversé en long et large l'Alabama, le Mississipi et les autres Etats du Sud..., j'ai regardé les belles églises du Sud, leurs clochers élevés vers le ciel... Je me suis demandé : – Quelles sortes de gens adorent ici ? Quel est leur Dieu ? Où étaient leurs voix..., leurs encouragements... ? Oui, ces questions sont encore dans mon esprit. Profondément déçu, j'ai pleuré sur la mollesse de l'Eglise. Mais soyez assuré que mes larmes ont été des larmes d'amour. Il ne peut y avoir de profonde déception là où il n'y a pas un profond amour. Oui, j'aime l'Eglise... Oui, je vois l'Eglise comme le corps du Christ. Mais combien avons-nous flétri et blessé ce corps par la négligence sociale et la peur d'être non conformistes ! Il y eut un temps où l'Eglise était très puissante, le temps où les premiers chrétiens se réjouissaient d'être jugés capables de souffrir pour leur foi. En ces jours-là, l'Eglise n'était pas seulement un thermomètre qui enregistrait les idées et les

principes de l'opinion publique ; c'était un thermostat qui transformait les mœurs de la société... Petits par leur nombre, les chrétiens étaient grands par l'engagement. Par leurs efforts et leur exemple, ils mirent un terme à d'anciens maux, tel que l'infanticide et les combats de gladiateurs. Les choses sont différentes maintenant. L'Eglise contemporaine trop souvent est une voie faible, sans efficacité, rendant un son incertain. Trop souvent, elle est le défenseur du statu quo. Loin d'être troublée par la présence de l'Eglise, l'autorité de la communauté moyenne est renforcée par l'approbation silencieuse – et souvent même explicite – des choses telles qu'elles sont. Mais le jugement de Dieu est sur l'Eglise comme jamais auparavant... »

Voilà les faits. Voici maintenant leur interprétation : « Peut-être encore une fois ai-je été trop optimiste. La religion organisée est-elle trop inextricablement liée à l'ordre établi pour sauver notre pays et le monde ? Peut-être dois-je tourner ma foi vers l'Eglise spirituelle intérieure, l'Eglise dans l'Eglise, la véritable *ecclesia*, espoir du monde ? Mais encore suis-je reconnaissant à Dieu que quelques nobles âmes sorties des rangs de la religion organisée aient brisé les chaînes paralysantes du conformisme et se soient jointes à nous comme alliés actifs dans la lutte pour la liberté... »

Que dirons-nous ? On peut enfermer dans le christianisme ce par quoi les chrétiens sont chrétiens et ce par quoi les chrétiens sont du monde ; on peut circonscrire l'Eglise en y incluant ce par quoi ses enfants la représentent et ce par quoi ses enfants la trahissent ; appeler communauté chrétienne toute communauté de chrétiens ; baptiser « histoire de l'Eglise » ce qui n'est en fait qu'une « histoire du monde chrétien ». Beaucoup se contentent d'une telle vue ; disons qu'elle est peu théologique. Mais on peut penser que les péchés des chrétiens ne prouvent rien contre le christianisme, que les péchés des catholiques ne prouvent rien contre le catholicisme, que les trahisons des enfants de l'Eglise ne sont pas partie de l'Eglise. Alors on dira que l'Eglise n'est certes pas sans pécheurs, mais qu'elle est sans péchés, qu'elle condamne jusque dans ses enfants les péchés de ses enfants, que la frontière entre l'Eglise et le monde passe à travers le cœur des enfants mêmes de l'Eglise. Cette frontière ne divise pas «l'Eglise d'avec l'Eglise, l'Eglise spirituelle intérieure d'avec l'Eglise organisée ». Elle divise, jusque dans les membres de l'Eglise, l'Eglise d'avec le monde. Elle ne rend pas l'Eglise invisible en la séparant de ce qui n'est pas elle, elle ne la cache pas en la dévoilant. Et cela, Martin Luther King lui-même le sait bien, quand il écrit : « Il y eut un temps où l'Eglise était très puissante, le temps où les premiers chrétiens se réjouissaient d'être jugés capables de souffrir pour leur foi » : et quand il écrit : « Je rends grâces à Dieu qu'à travers l'Eglise noire, la voie de la non-violence soit devenue partie intégrante de notre combat. »

Charles Journet

PAUL-ANDRÉ LESORT, *Paul Claudel par lui-même*, Paris, Seuil, 1963, 192 pages.

Captivant petit livre qui, partant de l'intérieur, nous invite au voyage à travers la vie et l'œuvre immense de Paul Claudel. Tant de citations retrouvées au cours de la lecture et qui ravissent à nouveau l'esprit !

Fouillez mon cœur, et si vous y trouvez rien autre qu'un désir immortel, jetez-le au fumier, faites-le manger par les cloportes !

Nous puiserons dans le sein de l'Agneau notre moyen d'être différent de lui pour avoir quelque chose à lui donner.

Car Vous ne nous avez pas ordonné de vaincre, mais de n'être pas vaincus !

Vous êtes flamme et vous ne me brûlez pas !
Vous êtes eau et vous ne me rassasiez pas !
Vous ne faites aucun mal à votre créature misérable.
Aucune violence avec Vous, point d'éclair qui terrasse et qui meurtrit...

De peur que mon enfant existe par lui-même et qu'il se passe de Moi qui l'ai fait,
Qui a mis cette défaillance dans son cœur à l'imitation de Ma faiblesse ?

A propos de la Bible, c'est l'essentiel qui séduit Claudel ; il sait qu'elle n'a qu'un esprit, qu'un sens, parce qu'elle n'a qu'un seul principe : l'Alpha et l'Omega. Il sait aussi que l'Histoire est bien de la « catégorie de la lettre », puisqu'elle est conduite par autre chose qu'elle-même, et qu'elle n'est donc pas explicative mais explicable, p. 123 ; qu'elle est *aspirée comme la mer aspire le fleuve en dépit de tous les détours et barrages...*

Il y a beaucoup de fraîcheur dans les gloses brèves des caractères chinois de la dernière page.

Seule la rose
est assez fragile
pour exprimer l'Eternité...

Un certain rose
qui est moins une couleur
qu'une respiration...

Charles Journet

GÉRARD MANLEY HOPKINS, (1844-1889), *Le naufrage du Deutschland, Poème*, traduit par Pierre Leyris, Paris, Seuil, 66 pages.

En 1957, Pierre Leyris nous avait donné, sous le titre *Reliquiae*, des Poèmes, des Proses, des Dessins de Hopkins. On y pouvait lire le poème : *Que la nature est un feu héraclitéen et du réconfort de la résurrection*, où, dans la dernière strophe paraît déjà la grande manière de Hopkins : *Assez! Vienne la Résurrection, ce clairon du cœur! Sur ma nef qui sombre, a brillé un rai, un fanal éternel – Chair, fane-toi!... Je suis tout d'un coup ce qu'est le Christ – puisqu'il fut ce que je suis – et ce gueux, ce gag, pauvre tesson, chiffre, brindille, – immortel diamant – est immortel diamant!* Et voici maintenant les 25 strophes du *Deutschland*, aussi purement traduites et présentées qu'il était possible, traversées par le vent du large.

Ce n'est pas du sein de Sa joie – que jaillit l'astreinte éprouvée – ni tout d'abord du Ciel (et cela peu le savent) – que s'élance le coup porté – ... coup qui fait taire la faute, inonde et fond les cœurs – non, cela chevauche le temps comme la nacelle le fleuve...

Sois adoré des hommes – Dieu, forme trine... – Tu es, je l'ai senti, foudre et amour, gel et chaleur – le père et câlineur du cœur que Tu déchires – Tu as tes noires descentes, et c'est alors que Ta merci est la plus grande.

... soit tout d'un coup, d'un coup de foudre (ainsi de Paul) – soit (ainsi d'Augustin) par exquise science et longue patience – exerce en nous tous Ta merci, par nous tous œuvre Ta maîtrise – mais ah! sois adoré, mais sois adoré Roi!

... Ah! touché dans ton berceau d'os, n'est-ce pas? – Oui, tu t'es retourné... Cœur, intraitable sauveur du mal, mais diseur de la vérité.

Il faut lire toutes ces grandes strophes de l'âme – âme du poète, âme des cinq religieuses qui sombrent dans la noire tempête –, et celles radieuses sur lesquelles *s'ouvre* le naufrage :

Jésus, lumière du cœur – Jésus, fils d'une vierge – quelle est la fête qui suivit la nuit? ... – Le naufrage est-il donc moisson, la tempête pour toi engrange-t-elle? – ... Dieu hors-de-toute-atteinte – trônant derrière la Mort en souverain qui veille mais se voile...

Il faut lire encore la splendide dernière strophe, qui est une imploration du grand Jésuite poète, pour sa patrie :

O sœur, à notre porte noyée, parmi nos bancs de sable – souvenez-vous de nous dans l'anse de la rade, dans le hâvre-de-grâce de la Récompense – Notre Roi S'en revienne, oh sur les âmes d'Angleterre – qu'Il aube Pâques en nous – que pour notre ténèbre Il soit un jour-jailli – qu'Il soit un Orient au fanal cramoisi – t'embrassant toujours plus, rarechérie Bretagne, au fur et à mesure que se déroule Son règne – Lui, notre Rose et notre orgueil, notre Prince, Héros, Grand-prêtre...

Charles Journet

ARTÉMIS CALAME : *Fugue en clé de rêves*, poèmes, Ed. Perret-Gentil Genève, 1964, 67 pages.

Artémis Calame vient de faire paraître un nouveau recueil de poèmes. Le bouquet devient gerbe et l'on se réjouit de trouver une telle richesse d'inspiration chez un poète de Suisse romande – du moins par adoption – mais peut-être est-ce bien à ses origines étrangères qu'elle doit de ne pas sembler connaître l'angoisse de la « corde au cou » si fréquente parmi les poètes de notre pays, dont la voix s'étrangle souvent au bout de quelques chants. Tout chez elle est exubérance, joie de dire. Et en cela, elle me paraît très proche de Gaston Bachelard (auquel du reste une profonde amitié la liait) dont la citation mise en exergue du livre est significative : « l'homme ne se trompe pas en s'exaltant ». Artémis Calame est comme emportée par la poésie. Les mots se pressent sous sa plume dans une sorte d'élan sauvage qu'on retrouve de livre en livre, mais peut-être jamais autant que dans ce dernier recueil. Tout est force et couleur, jusque dans les vers les plus doux en apparence. Artémis Calame est incapable de mièvrerie. Peut-être en revanche n'échappe-t-elle pas toujours au danger d'un certain verbalisme. Mais n'est-ce pas l'inévitable

écueil de ceux qui ont comme elle le « don des mots » ?

Bien qu'il y ait des réussites certaines dans les poèmes de vers réguliers, je pense que c'est dans le vers libre qu'Artémis Calame donne la pleine mesure de son talent, c'est là que sa plume ardente trouve l'espace et le rythme qui lui conviennent le mieux. Voici pour finir quelques vers de ce beau recueil où la poésie est partout présente. Du « Cantique de l'Arve » :

Naissante ! Je t'ai vue sur les mousses de l'aube,
Enflammée par ta chevelure de brume !
Reine des grès et des calcaires,
Souveraine des graviers et des glaces,
Fiancée du mystère, grise
Et sous tes ponts, ceinte d'argent,
Multiple et une, opaque et pure,
Tu vôdes autour de mon jardin
Que ton baiser exalte et grise,
Arve la froide, dragon de bise,
Ailes de solitude et griffes du silence,
Morsure du destin que ton étreinte aiguise.

Et l'émouvant poème « à Gérard de Nerval » intitulé : « Cent ans depuis » :

Dans un jardin de Schoubrah
Où tu cueillis une rose
Pour Aurélia,
De ta folie
J'ai grandi,
Cent ans depuis
Que tu reposes
En poésie.

Dans un jardin de Schoubrah
Par le nombre et par la magie
D'un seul vrai jour
Après la rose
Déclose
De ton amour
Je pris la vie,

Dans mon jardin de Schoubrah
A cause
De cette rose
Qui saigna
Pendant la mort d'Aurélia,
Cent ans depuis
Que renaquit
Ta fièvre en moi.

Dans ce jardin de Schoubrah
Je cueille pour toi
Tant de roses
Tout à rebours
Du fil des jours
Où tu composes
Ton grand amour
Pour Aurélia.

Dans les beaux jardins de Schoubrah
Lorsque viendra
Par un détour
Cent ans depuis ces choses,
Le vrai celui
Qui m'aimera
Comme une rose,
Au long des jours
Je lui rendrai tout ton amour
Pour Aurélia.

Anne Perrier

HENRY BARS : *La Littérature et sa conscience*, Grasset, 1963, 380 pages.

« Lire, écrire : actes inverses et réciproques, comme les deux mouvements du souffle », note Henry Bars en ouvrant ce riche débat sur la littérature. « Si l'écrivain n'avait jamais lu, il n'aurait pas écrit. » Celui qui dit cela a en effet beaucoup lu et continue de vivre quotidiennement avec les livres. Sa vocation d'écrivain est née de ses lectures et s'y abreuve toujours. Et c'est l'un des nombreux intérêts de cet ouvrage que l'abondance des réflexions, des citations, des analyses qu'il contient. On se trouve au milieu d'un jaillissement perpétuel de noms, de titres, et de jugements absolument spontanés et personnels. De Bernanos par exemple, H. Bars écrit : « Dans la suite de livres auxquels prélude *La grande peur*, et qui, à partir des *Grands cimetières* va réduire au silence le romancier, il y a des pages souveraines auxquelles je donne sans hésiter mon assentiment, d'autres qui me paraissent intolérables. Mais ce qui m'échappe c'est l'unité, c'est la nécessité de tout cela, c'est le *message* de Bernanos. Beaucoup de mes contemporains sont plus heureux que moi, semble-t-il ; peut-être sont-ils aussi plus ensorcelés que je n'accepte de l'être. »

Cette indépendance de pensée et de démarche est d'ailleurs la marque de tout le livre. Jamais rien de compassé ou d'ennuyeux, mais un bouillonnement qui est celui même de la vie. Un écrivain cherche à s'expliquer, pour lui-même et pour les autres. D'où est-il parti, où va-t-il ? Que signifie la vocation d'écrivain ? « A l'origine de la plupart des vies, et de celles qui seront le plus fortement carac-

térisées, et des plus réussies, il y a – je m'excuse – une plurivalence : on pourrait être ceci ou cela, médecin ou comédien, musicien ou prêtre, avocat ou politique, commerçant ou navigateur, ou trois ou quatre ou davantage de ces choses (...). En fait, la vocation d'écrivain est compatible avec toutes les autres sortes d'appel qui peuvent séduire une vie d'homme et lui donner son style... » Qu'est-ce, encore, que la littérature ? « A l'origine, il n'y avait ni prose, ni vers, il y avait la poésie ; il n'y avait ni roman ni drame, il y avait la poésie ; il n'y avait ni littérature, ni philosophie, il y avait la poésie. » Et quel concert de voix et d'idées dans le beau chapitre intitulé « la gloire ardente du métier ». Ramuz, en passant : « Ramuz, par un sûr instinct, s'est mis à l'écart, s'est exilé, a prolongé son exil et sa grande solitude ; il a pu ainsi laisser mourir et renaître en lui le Pays de Vaud. Mais il y a eu, dans son apprentissage, une autre mort suivie de résurrection : celles des livres, des grands livres qui sont l'héritage des hommes d'Occident. Lui-même l'a reconnu, bien qu'il n'ait pas toujours parlé avec justice de sa formation classique : » Quand ces petites âmes qu'il faut bien nommer, malgré tout, sauvages, puisque c'est là sans doute ce qu'elles avaient de meilleur, réclamaient de l'herbe fraîche, c'est de foin qu'on les nourrissait. Homère, si je puis dire, aurait pu être encore pour nous de l'herbe, mais on avait fauché Homère ; on nous disait : *Voici des phrases, où est le verbe, où est le régime direct?* Nous avons tous passé par là, ou peu s'en faut, et c'est tant mieux. Si le jeune Ramuz n'avait peiné sur la grammaire des langues mortes, aurait-il eu, beaucoup plus tard, cette révélation des dieux de l'Olympe dans les montagnes du Valais qui donne leur incomparable orient à quelques pages de *Taille de l'homme?* J'attends, pour changer d'avis, de voir ce que donneront dans leur âge mûr les précieux enfants qui apprennent aujourd'hui le grec sans larmes. »

De la première à la dernière page, un livre passionnant autant que passionné, un vivifiant jet d'eau sur les jardins bien ratissés de la littérature.

Mais ce n'est là qu'une première vue prise sur le livre si riche d'Henry Bars. S'il disserte sur *la littérature et sa conscience*, ce n'est point à proprement parler pour des fins littéraires. C'est pour satisfaire à un besoin plus caché, plus secret, plus irrépressible. C'est pour des fins plus hautes, plus décisives. C'est pour trouver, et nous aider à découvrir avec lui, – au milieu d'un univers sans cesse en voie de transformations, d'innovations, d'enrichissements, mais en même temps traversé par tous les vents de la folie, les suggestions meurtrières, les appels à la perversion – les chemins difficiles d'une pensée exigeante, pure, d'une conduite qui veut être sans compromissions, bref, le fil d'or d'un humanisme chrétien.

Anne Perrier

HENRY BARS, *Le soir du sixième jour, Les fondements de l'humanisme éternel*, Paris, Desclée De Brouwer, 1963, 248 pages.

Le soir du sixième jour, tout est prêt dans la création pour recevoir l'homme qui, fait à l'image de son Créateur, aura pour mission de dominer « sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux et tout ce qui rampe sur la terre ». L'auteur écrit « en guise de préface » : « Ce qui m'intéressait, au fond, c'est la coopération de l'homme à l'œuvre divine, et notamment à cette œuvre qu'il est lui-même. Car il a été créé, pour ainsi dire, inachevé... Au soir du sixième jour, juste la veille du sabbat. Comme il semble avoir pris beaucoup de temps à émerger de la nature où il était abandonné, il ne reste pour le travail proprement humain, au mieux, qu'un après-midi... Certes, il y a du progrès dans cette histoire, de plus en plus de lumières, mais artificielles, électriques. Ce n'est pas un soleil qui s'avance, c'est une ville qui s'allume. On s'éloigne de plus en plus du premier matin, on tombe vers la nuit. Et ce n'est qu'à travers cette nuit, en l'acceptant, qu'il y a espoir de retrouver le jour... ».

Les douze chapitres très denses, portent les titres les plus divers : *Les mains de l'homme, Eloge de la mémoire, La visée historique, Du jugement politique, L'existence philosophique*, etc. On devra « tenir compte des silences ou des blancs qui séparent les chapitres et en même temps les unissent. Les blancs font partie du texte, les silences font partie de la musique, l'espace interstellaire fait partie de la constellation. Il s'agit de réflexions séparées, qui m'ont paru communiquer l'une avec l'autre, se refléter l'une dans l'autre, à travers de grandes distances, et former une certaine figure ». Livre donc, qui demande à être médité plutôt que parcouru. L'auteur se plaint qu'aujourd'hui on lise trop – il veut dire trop vite, car je ne vois pas qui pourrait lire autant que lui – son lecteur, quel qu'il

soit devra toujours, à un moment donné, devant telle allusion à telle œuvre française ou anglaise, faire acte d'humilité. Henry Bars se situe dans la lignée des grands moralistes français et de la grande critique littéraire, la lignée de Montaigne, Péguy, Sainte-Beuve, Charles Du Bos – plus attiré qu'eux peut-être par la philosophie, plus exigeant, j'ajoute sans hésiter, plus profond.

La troisième partie de son livre porte un beau titre : *Pour une éthique de l'intelligence.* Elle comprend cinq chapitres. L'avant-dernier s'intitule : *Le courage de l'intelligence.* Il donne à lui seul beaucoup à réfléchir. Suggérons-le par quelques lambeaux arrachés à leur contexte très serré : « Il n'y a pas de courage sans amour : courage vient du cœur... Non pas l'amour de la difficulté, mais l'amour assez fort pour supporter la difficulté... L'amour de cela même, non encore connu, qui, reconnu, donnera la joie... En apprenant, on n'acquiert que du *savoir ;* et plus on *sait,* plus s'affirme le paradoxe de la Vérité-trop-belle pour être conquise ; car on sait aussi qu'il ne suffit pas de savoir pour posséder la vérité. Plus on avance, plus elle est belle, et plus elle recule. Elle n'est pas seulement, elle est de moins en moins une denrée qu'on emmagasinerait par l'étude. Elle est une épouse qu'on ne posséderait vraiment qu'en devenant un avec elle. *Posséder la vérité dans une âme et un corps :* ce que Rimbaud entrevoyait au sortir de sa saison infernale... reste le rêve de tout homme, surtout de tout homme qui vit par l'intelligence, mais un rêve qui ne peut être vraiment exaucé dans cette condition où nous sommes » –. « Il arrive qu'une époque ou un individu s'enlisent confortablement dans ce qu'ils appellent sagesse, bon sens, éternelle vérité – tout cela pêle-mêle – et qui n'est qu'un résidu. La vérité a passé par là jadis, et a laissé sa défroque. Dans la mesure où la banalité n'est plus sentie comme telle, où l'on ne s'ennuie plus en elle, la vérité cesse également d'être perçue comme lointaine et difficile : elle ne requiert plus de courage » – « Il semble que notre siècle... se caractérise par une extrême sensibilité à la contradiction entre la Vérité-mirage et la vérité déchue, entre une authenticité impraticable et une inauthenticité flagrante. D'où peut-être son goût du paradoxe..., sa recherche fébrile de la nouveauté dans les œuvres de l'esprit. Jamais l'usure des formes de l'art ou de la pensée n'a été plus rapide et plus impitoyable. On ne se demande plus si un livre de philosophie est vrai, si un poème est beau ; on se demande ce qu'ils apportent de neuf... Malgré ce qu'il y a d'infantile dans une telle préoccupation, la grandeur de ce temps réside peut-être dans sa sensibilité à la banalisation. Mais ce n'est pas un courage suffisant de fuir la banalité, comme si elle était ailleurs qu'en nous. Le banal n'est pas ce que tout le monde pense, mais ce que personne ne se soucie de penser : les uns par mépris, le plus grand nombre par paresse. *Beauté est Vérité, Vérité est Beauté :* quoi de plus banal que cela ? Ce ne l'était pas pour Keats ; ce ne le restera pour qui répétera l'expérience de Keats. Mais voilà une expérience qui réclame une force singulière ! ». – « Au point de vue du moraliste de l'esprit, qui ne contredit pas celui du métaphysicien le plus dogmatique mais le complète, il n'y a pas de vérité établie, non parce que la vérité serait relative, mais parce qu'elle est relation. Et il n'y a pas d'idées de tout le monde, parce qu'une idée ne vit que dans un esprit. Une seule chose est à l'abri de la banalité, parce que ce n'est pas une chose : l'étincelle de l'esprit personnel... C'est l'intelligence elle-même, en dernier lieu et donc en première visée, elle-même pouvoir suprême d'une personne, qui doit être rendue vraie... Mais elle sait aussi que les esprits ne sont délivrés que par des vérités déjà libres, indépendantes de ceux qui les saisissent... Ce n'est pas en se resserrant sur son acte qu'elle fait son être vrai, mais en s'ouvrant par lui à l'infinité précise qui fond sur elle et vient exister en elle. » – « Très tôt le maître pourvu d'intuition verra briller dans le regard de certains écoliers cette faim de recevoir, cette joie de saisir (et parfois les mêmes yeux s'éteindront dans la détresse de ne pas comprendre), qui sont la promesse des vocations spéculatives. Si la promesse est tenue, les vérités les plus abstraites finiront par descendre jusqu'à l'âme, elles deviendront personnelles, elles constitueront la merveille d'une existence » – « La tension féconde entre les deux pôles de la vérité, le pôle de l'universalité objective et le pôle de l'unicité personnelle, est, je crois bien, l'épreuve fondamentale de l'intelligence : c'est par là qu'elle se trempe et se fortifie. »

« Il y a une autre tension... également inévitable, également éprouvante, également bienfaisante en fin de compte. Disons que l'intelligence, pour s'accomplir, est à la fois sollicitée par une *solitude* nécessaire et un *dialogue* nécessaire. Et que le dialogue, si nécessaire qu'il soit, doive finalement le céder à la solitude, ce n'est pas moi, c'est Jacques Maritain qui le dit : *Absolument parlant la commu-*

nion dans laquelle chaque esprit entre personnellement et solitairement avec la vérité est meilleure que le trésor de culture communicable qu'ils reçoivent les uns des autres. » – « Une telle recherche solitaire implique un passage par la nuit... Dans le dialogue on est toujours un peu sur la défensive, même quand on dialogue avec un ami. On a peur de n'être pas compris, de ne pas comprendre l'autre. Mais quand on est seul, quand on écrit (au moins d'une écriture mentale) pour savoir ce qu'on pense, pour suivre le fil d'Ariane du labyrinthe, alors il n'y a plus qu'une seule question : qu'est-ce qui va se passer ? Quelles sont les implications et les conséquences de ce qui m'est apparu ? Ce n'est pas vite fait ; de proche en proche cela finit par occuper toute la vie. C'est une telle recherche qui demande le plus grand courage... »

Encore une citation : « On est frappé de voir avec quel ensemble, avec quelle docilité, les générations successives se donnent des maîtres de rechange ; et l'hommage qui semble rendu à ceux-ci se révèle à la réflexion d'une saveur assez amère. J'emprunterai, pour me faire entendre, un apologue... C'est un philosophe qui me le fournit, et quel philosophe ! En exposant le dialectique du Maître et de l'Esclave, Hegel a-t-il pressenti qu'il racontait sa propre histoire? Car il est devenu le Maître, on n'en peut douter, l'*Ipsissimus dicens* en risquant sa vie de philosophe (sa réputation). Comme tout philosophe de génie, il est un exemple de courage intellectuel. Il n'a connu la gloire que dans la fin de sa vie. Il a tout sacrifié à son intuition, qui était la racine de sa maîtrise. Et en effet il a été reconnu, mais comment et par qui ? C'est là le drame dont il a dessiné l'action avec une clairvoyance incomparable. Il est devenu le Maître de Dialecticiens innombrables qui ont préféré à la Maîtrise (l'obéissance à leur intuition) la vie (le confort dans la logique). Il est devenu le Maître d'une foule d'Esclaves qui tournent le moulin dialectique... ». Et pour finir : « Quand le chercheur revient parmi les hommes et leur offre ce qu'il avait pu trouver de plus précieux, il ne rencontre généralement qu'incrédulité ; il perdrait lui-même courage et foi dans son trésor, s'il demeurait en société trop longtemps. C'est une dernière épreuve du courage intellectuel ».

La quatrième partie du *Soir du sixième jour* comprend le plaidoyer *Pour la vénération*, que *Nova et Vetera* a eu la joie de présenter en fin de l'avant-dernière année.

Charles Journet

HENRY BARS, *Introduction à la Foi*, Paris, Beauchesne, 1963, 198 pages.

« Il m'a semblé que la meilleure manière d'écrire cette *Introduction* était d'inventer des personnages aux caractères bien marqués, et de les faire dialoguer entre eux sur le sujet le plus passionnant pour eux, attendu qu'ils seraient tous des fidèles convaincus. Mais je serais désolé qu'on les prît pour des types abstraits, représentant les diverses tendances entre lesquelles se partage la pensée catholique d'aujourd'hui... De ces créatures, que mon imagination a ainsi lancées dans le monde, une seule préexistait à ce livre, mon cher Mesmeur, ombre fidèle qui m'accompagne depuis des années. Les quatre autres viennent à peine de naître et j'ignore beaucoup de choses à leur sujet... Mais j'en saurai davantage si, comme je l'espère, je les retrouve tous avec de nouveaux interlocuteurs dans une autre série d'entretiens sur *Les Aventures de la Vérité*. » On se laisse prendre au charme de ces trois entretiens où, à propos du Credo, sont posées les questions les plus délicates, et où les réponses, loin d'être des fuites, sont occasions d'entrer plus avant dans la précision. Fidéisme, création, mystère du mal. Trinité, doctrine de l'appropriation, Incarnation, immaculée conception, parousie... tout est évoqué avec sobriété, sûreté de touche, dans une atmosphère dont les résonances restent toujours profondément humaines, – qu'on lise l'émouvant récit de la conversion d'Elisabeth, p. 68 –, et riche de références à la pensée contemporaine. Charles Journet

F.-M. BRAUN, O.P., *Jean le Théologien, Les grandes traditions d'Israël, L'accord des Ecritures d'après le quatrième évangile*, Paris, Gabalda, 1964, 346 pages.

Après avoir étudié dans un précédent volume (cf. *Nova et Vetera*, 1960, nº 1, p. 64) les écrits johanniques dans leurs rapports mutuels, leur diffusion en l'Eglise ancienne, la personnalité de leur auteur, le P. Braun aborde ici un problème captivant « qui n'a suscité jusqu'à présent aucune étude d'ensemble : celui de savoir quelle notion saint Jean se faisait des Ecritures, et comment il les a utilisées ».

1. Une première partie, qui compare la manière dont les Ecritures sont rappelées dans Jean et dans les Synoptiques, aboutit à la constatation que « nous nous trouvons

en présence de deux courants exégétiques qui, à partir d'une source commune », – à savoir le Christ, en qui s'accomplissent l'attente des Prophètes et la recherche des Sages, – « témoignent de deux esprits : l'un plus porté à majorer les affinités avec le judaïsme, l'autre dominé par le souci de faire apparaître la transcendante nouveauté de l'Evangile », p. 43.

2. La seconde partie, réservée à la Prophétie et à la Sagesse, commence par relever, avec une attention minutieuse, l'écho des *prophéties messianiques* dans le quatrième évangile : notions du « reste » d'Israël, du Messie, du Prophète, de l'Agneau de Dieu, du Temple du Grand-Prêtre, du Fils de l'homme, du Fils de Dieu. Signalons à ce propos les pages 109-112. Le mot de Bultmann est rappelé : *Pour moi, je crois fermement que les énoncés sur la divinité de Jésus ne prétendent pas en fait exprimer sa nature, mais sa place parmi nous.* La christologie johannique serait donc purement *fonctionnelle*. « Le mot, continue le P. Braun, a fait fortune. O. Cullmann l'estime conforme à la problématique des écrits du Nouveau Testament, qui ne voudraient nous renseigner ni sur *la relation d'essence entre le Père et le Fils*, ni *sur l'être de Dieu considéré en dehors de l'acte par lequel il se révèle*... A l'entendre, Jésus pour saint Jean serait Fils de Dieu *en tant qu'il accomplit sa mission dans l'obéissance et plus particulièrement qu'il accepte la souffrance*... Autrement dit, *c'est seulement durant le temps de la révélation, ce temps qui commence avec la création du monde et dure jusqu'à la fin, que la distinction entre le Père et le Fils a un sens* ». Ces affirmations demandent à être redressées : « Resterait à savoir si, en insistant autant qu'il le fait sur l'aspect *fonctionnel* de la christologie johannique, Cullmann n'a pas déplacé l'accent, de Jésus en tant que Fils éternel du Père, à la mission temporelle qu'il a assumée ; ou, ce qui revient au même, de Jésus comme *objet* de la révélation plénière, à Jésus comme *auteur de* cette même révélation, manifestant le Père en se manifestant lui-même... On ne saurait trop le redire, Jésus n'est pas le Fils de Dieu *en raison* de ses fonctions, ni de la parfaite obéissance avec laquelle il les exerce ; au contraire, il agit selon ce qui lui est prescrit afin que l'on sache que le Père est en lui, et lui dans le Père. La question qui revient coup sur coup dans l'évangile : *D'où vient-il?* ne peut dès lors être éludée... Deux textes ici sont à relever. Le premier attribue à Jésus cette affirmation inouïe : *Avant qu'Abraham fût*, JE SUIS, VIII, 58... L'autre passage fait allusion à la vision d'Isaïe, XII, 41 ». (Voir aussi p. 203).

A côté des livres prophétiques, apparaissent les *livres sapientiaux :* « Originairement, leurs auteurs sont des lettrés, attachés à la Cour royale, et dont la tâche principale consiste à rassembler les observations les plus utiles au bonheur des individus comme à la prospérité des états. Gens de bon sens, ils ont souvent beaucoup voyagé. Les problèmes qu'ils se posent, d'autres sages, babyloniens, égyptiens, cananéens, en avaient traité avant eux. Ainsi, tout au moins à ses débuts, la sagesse juive était-elle d'inspiration laïque ; les prophètes, dont elle ne s'occupait guère, la jugeaient de haut. Comment comprendre alors qu'après l'avoir combattue, les cercles orthodoxes finirent par l'adopter ? La réponse à cette question est à chercher dans la promotion des scribes au retour de l'Exil... », p. 115. Deux beaux chapitres nous montrent la merveilleuse aventure de cette Sagesse : « Les scribes inspirés parlaient d'une Sagesse antérieure à la création du monde, lumière et vie, amie des mortels, constamment disposée à leur prodiguer ses bienfaits. Mais cette Sagesse, à laquelle ils conjuraient les hommes de se convertir, différait-elle de la pensée créatrice et révélatrice ? En dernière analyse, elle avait été assimilée à la Torah... Qu'a fait saint Jean à son sujet ? Exactement ce que devrait faire tout théologien qui adopterait une vérité inférieure à la sienne, en la plaçant dans son optique.Il ne dit pas que l'identification de la Torah à la *Hohma* fut une erreur ou une méprise. L'idée qui le guide d'un bout à l'autre de son évangile est bien plutôt de proclamer que la vraie Torah s'est réalisée en Jésus », p. 207.

3. La troisième partie touche aux grands problèmes : *Eschatologie et histoire*, toujours à la suite de saint Jean : la joie d'Abraham, le sacrifice d'Isaac, le puits de Jacob, Moïse et l'Exode, « Le salut vient des Juifs »... L'eschatologie johannique, l'auteur le voit bien, est à la fois horizontale et verticale : « Il nous paraît clair que pour saint Jean la frontière entre ce monde-ci et le monde-qui-vient n'existe plus. Arrachés à la Tyrannie du Prince de ce monde, que le Christ a jeté bas, libérés de l'esclavage du péché, ceux que le Christ tient en sa puissance participent aux mêmes biens de la Vie éternelle et de la Gloire, communient dans la même connaissance, sont enveloppés du même amour, ont pour règle suprême le même commandement,

partagent la même joie. De ce chef, ils ne sont pas plus du monde que Jésus n'en était lui-même, et cependant le monde terrestre continue de subsister... En somme, leur condition a ceci de paradoxal qu'elle relève simultanément, et du monde d'en haut, et du monde d'en bas... En rigueur de termes, plutôt que d'une eschatologie *réalisée*, c'est d'une eschatologie *anticipée* ou *inaugurée* qu'il devrait être question. Mais il suffit de s'entendre sur les mots, et puisque la formule est généralement reçue, nous pouvons nous en contenter », p. 171.

Trois appendices très savants complètent ce beau livre : 1° *Les Testaments des Douze Patriarches ;* 2° *Essénisme et hermétisme ;* enfin 3° *Saint Jean et les Grecs*, dont voici la conclusion : « Ce qui de l'hellénisme aurait passé dans son évangile, par vagues successives (antérieures à l'ère chrétienne), ce ne serait dès lors qu'un choix de thèmes ou de locutions ressortissant à ce que le P. Festugière a justement appelé la *koinè spirituelle* de l'époque ; ensuite le sentiment des problèmes religieux qui se posaient un peu partout. Il s'en serait inspiré, sans cesser de les dominer, non, comme on l'a cru trop souvent, pour helléniser l'Evangile primitif par des compromissions douteuses, mais pour faire comprendre à toutes les âmes anxieuses de leur destinée, que, préparé par l'attente d'Israël, Jésus est l'unique Sauveur auquel on puisse se confier », p. 300. Charles Journet

C. LARCHER, O.P., *L'actualité chrétienne de l'Ancien Testament d'après le Nouveau Testament*, Paris, Cerf, 1962, 534 pages.

« Nous nous proposons de saisir à sa source, dans les écrits du Nouveau Testament, la dimension chrétienne de l'Ancien. Car il y a une manière chrétienne de lire la Bible. Et ce n'est plus celle du Judaïsme après le Christ. En même temps, nous examinerons le problème d'une *actualisation* chrétienne de l'Ancien Testament... Nous insisterons d'abord sur l'attitude de Jésus à l'égard des Ecritures anciennes. C'est lui qui a fait le pas décisif. Il a lié indissolublement les deux Testaments. Il a vécu de la Bible et appuyé sur elle son enseignement... La seconde partie de cet ouvrage portera sur l'attitude de l'Eglise primitive à l'égard de l'Ancien Testament », pp. 13-14.

Sur le 1er point l'auteur conclura que « Jésus s'est rattaché à l'Ecriture et à toute l'Ecriture, d'une manière faite à la fois de dépendance et d'indépendance. Il a attiré l'attention sur certains textes ou sur certains livres au détriment des autres ; il leur a donné une portée nouvelle, qu'ils n'avaient pas encore sur leur plan propre ; il a établi une autre hiérarchie des valeurs. En un mot, l'A.T. a été accompli, mis au point, amené jusqu'à des conséquences ultimes et imprévisibles... Si une théologie du N.T. prend appui sur le sens *littéral*, une théologie chrétienne de l'A.T. porte directement sur le sens *plénier* de tout l'ensemble. Ce sens plénier étant... l'accroissement de significations objectives que reçoivent les paroles de l'A.T. lesquelles sont reprises dans le Nouveau à la lumière de la réalisation typologique apportée par le Christ », pp. 521-522.

Sur le 2e point, celui de l'*actualisation chrétienne de l'A.T.*, l'auteur écarte des vues comme celles soit de R. Bultmann, pour qui les paroles de la Bible ne sont, dans leur signification immédiate, directe, que paroles purement humaines, soit de K. Barth, pour qui l'Ecriture n'est qu'un terrain privilégié *à travers lequel* l'événement de la Parole fait irruption dans l'âme. Il conclut que « l'Ecriture a été rédigée en son entier sous une motion divine spéciale, saisissant entièrement chaque écrivain sacré et pour des fins qui le dépassaient. Si cette influence s'est figée dans l'Ecriture, elle peut reprendre vie sous l'action du même Esprit qui jadis l'inspira. De fait, à la lumière de tout l'événement du Christ, les Ecritures Anciennes ont dévoilé les sens mystérieux qu'elles contenaient et les orientations qu'elles annonçaient, manifesté le vrai sens des oracles, des récits ou des descriptions renfermés dans leur sens littéral. Elles ont repris vie sous l'action du charisme apostolique... En définitive, si l'A.T. peut reprendre vie et actualité, c'est avant tout parce qu'il a été intégré en profondeur dans le Mystère du Christ », pp. 526-530.

On aimera l'esprit de ce livre. A une claire mise en page des questions soulevées aujourd'hui autour de l'A.T., l'auteur cherche la réponse dans une foi qu'on sent attentive à ne rien minimiser et à laisser toutes ses profondeurs au mystère chrétien.

Détachons au hasard quelques citations. A propos de la *troisième tentation*, à laquelle le démon s'est cramponné : « Jésus éprouve comme un durcissement soudain de tout son être lorsqu'il la voit renaître, allant même jusqu'à traiter Pierre de Satan (Marc, VIII, 33.) Il ne s'ensuit pas pour autant qu'une telle

tentation trouvait un certain appui dans son âme comme le prétend O. Cullmann qui écrit: *On ne peut être tenté que par ce qui vous attire secrètement...* », p. 92.

La *doctrine du P. Daniélou sur la typologie* est analysée et critiquée comme tropsystématisée : « La typologie devient à ce point envahissante qu'elle donne l'impression d'avoir été la grande clé des Ecritures... La Révélation du Christ est parfaite en elle-même. Si la Révélation ancienne est nécessaire pour le comprendre, elle n'est pas cependant indispensable. Elle ne fonde pas par elle-même la foi chrétienne. A ce titre encore, une importance excessive donnée à la typologie risque de masquer le caractère original du christianisme : soit en diminuant l'importance des vérités et des faits qui sont l'essentiel du message évangélique, soit en reléguant d'une façon plus subtile l'A.T. dans le domaine des Figures, alors que son témoignage d'ensemble, bien que secondaire, est infiniment plus riche », pp. 495-513.

La *prophétie de l'Almah* est discutée pp. 69-71 : « L'identification de l'Emmanuel avec Ezéchias nous paraît rester bien en deçà de la portée mystérieuse du texte... Peut-être faut-il renoncer à préciser à tout prix ce qu'Isaïe laisse dans le mystère, car il exprime ce qu'il voit. Il affirme un fait l'*almah* et son enfant. Ce fait lui paraît certain et préparé déjà par les événements présents... Assour est présenté comme le grand justicier appelé par l'infidélité d'Achaz ; en fait, il n'interviendra que plus tard (vers 701) et pour un jugement partiel, c'est-à-dire qu'Isaïe a pu penser, personnellement, que ce châtiment était proche, et, en conséquence, situer sur cet horizon la naissance de l'Emmanuel. Il n'a pas eu de lumière spéciale pour projeter avec plus de précisions cette vision dans le recul du temps ».

Sur la *discontinuité entre l'A.T. et le Nouveau :* « Elle a commencé avec la conception virginale. Car, même si le prophète Isaïe a parlé explicitement de la naissance virginale du Messie, ce miracle n'implique pas l'Incarnation du Verbe. Or, l'Emmanuel véritable est Fils de Dieu, non plus au sens de filiation morale comme dans la prophétie de Nathan, mais au sens de filiation ontologique. Le mystère de l'Incarnation déborde les catégories de l'A.T. ; celui des souffrances et de l'humiliation du Verbe fait chair les bouscule en profondeur... Par l'Incarnation, le Christ a introduit dans l'histoire humaine une dimension divine qui est, pour l'homme, la révélation suprême de la grâce de Dieu, une grâce qui ne présuppose plus rien et n'est même pas attirée par la pénitence ou la conversion. Par sa Résurrection, le Christ a introduit dans cette même histoire une dimension eschatologique transcendante... L'Eglise mène une existence qui est à la fois du monde et hors du monde... Le Royaume des cieux, au lieu d'être devenu une réalité purement transcendante, reste présent dans l'histoire humaine où il agit comme un ferment », pp. 197-198.

Des Tables auraient été utiles pour pratiquer ce livre auquel tout lecteur désirera revenir.

Charles Journet

DOM CYPRIEN VAGAGGINI, moine de Saint-André *Initiation théologique à la liturgie*, Société Anonyme Biblica, Bruges-Paris.

Nous sommes en présence d'une œuvre d'envergure. Le premier volume, 302 pages, adapté de l'italien par Dom Rouillard, moine de Wisques, a paru en 1959. Le second volume, 268 pages, adapté par Dom Gantoy, moine de Saint-André, vient de paraître, l'auteur, membre de la commission préconciliaire pour la liturgie et expert au concile, ayant voulu préparer en français une nouvelle rédaction inédite de certaines pages.

La *I^re partie* comporte cinq chapitres : La révélation comme histoire du salut (1), La liturgie ,ensemble de signes... (2) efficaces... (3) de la sanctification et du culte de l'Eglise (4) la messe (5). La *II^e partie* étudie la loi de l'objectivité (6), la dialectique christologique et trinitaire du salut (7), le sacerdoce céleste du Christ (8), la loi du salut communautaire (9), la loi de l'incarnation (10), l'universalité cosmique du Royaume de Dieu (11 et 12), les deux cités, celle du Christ et celle de Satan (13). La *III^e Partie :* Liturgie et Bible (14 et 15). La *IV^e Partie :* Liturgie et foi (16), théologie positive-scolastique (17), saint Thomas d'Aquin (18), les Pères (19), Essai de synthèse (20). La *V^e partie :* Liturgie et spiritualité (21), Sainte Gertrude (22). Ainsi décrite par l'auteur, « la liturgie apparaît comme le centre des relations entre Dieu et l'homme dans le temps qui sépare la Pentecôte de la Parousie. Elle est le lieu privilégié de la rencontre, dans le Christ, de Dieu et de l'humanité. Elle est le centre de convergence de toutes les créatures du monde infra-humain et angélique, de toute l'histoire passée,

présente et future, de la foi, de la Bible, de la théologie, de la vie spirituelle, de la vie pastorale et missionnaire de l'Eglise », *Conclusion générale*, II, p. 241. Une Table analytique très détaillée présente tous les rappels désirables.

Impossible d'énumérer les mérites de cet ensemble. Au hasard, relevons quelques traits. L'*opus operatum* est défini, comme toujours, en fonction du *ministre*. Mais il peut se définir et c'est un très beau mystère signalé par Jean de Saint-Thomas, en fonction du *sujet*. On dira alors que les sacrements de la loi nouvelle confèrent la grâce non pas *indépendamment* du sujet, mais *au-delà* de ces dispositions, et *proportionnellement* à elles, en sorte que qui se présente avec 2 reçoit 4, avec 3 reçoit 6, etc. – Nous aimons ce que dit l'auteur, qui après avoir critiqué Dom Casel revient à une position plus traditionnelle : « C'est l'enseignement de saint Thomas que tout ce que le Christ a fait et souffert pendant sa vie terrestre continue à exercer une causalité efficiente sur toutes les grâces de salut accordées aux hommes de tous les temps... Les actes du Christ, bien que limités dans le temps et l'espace en tant qu'ils sont humains, atteignent tous les temps et tous les lieux en tant qu'ils sont théandriques », I, 83 : – Plus loin, l'auteur essaie d'établir une différence de nature entre l'efficacité d'une prière officielle de l'Eglise, et celle d'un groupe de fidèles : « Si l'on ne voit pas toujours clairement sur quoi se fondent cette dignité et cette efficacité spéciales de la prière liturgique, c'est que l'on oublie que l'Eglise n'est pas une société comme les autres, où le pouvoir, même s'il est d'origine divine, appartient à l'ensemble des hommes qui le délèguent à certains d'entre eux. L'Eglise, elle, ne se forme pas d'en bas, mais d'en haut. Elle est le corps du Christ avant d'être le corps des chrétiens... », p. 89. Quand tu uses d'un des sacramentaux, Dieu, disent les théologiens, peut accorder à la prière de l'Eglise, qui est l'Epouse, ce que ta trop pauvre prière n'aurait pu seule obtenir.

Nous nous sommes réjoui de trouver vers la fin du second volume, les noms de Marie de l'Incarnation, des mystiques, de sainte Gertrude. Ordinairement, l'auteur se tient dans les positions théologiques moyennes. Est-il question des rapports de la liturgie et de la contemplation, il essaie d'entrer un peu plus avant dans les précisions. On nous dit que ces pages ont été rédigées spécialement pour l'édition française, il n'est pas difficile de voir qui elles visent. Mais peut-on opposer avec l'auteur « contemplation liturgique » et « contemplation privée » ? p. 204. La contemplation relève des vertus théologales, la liturgie de la vertu de religion. Il y a échanges constants entre ces vertus, comme le dit l'auteur citant saint Thomas, II-II, 82, 2, ad. 2. Et il est vrai que la vertu infuse de religion, dont relève la liturgie, ne va jamais sans la vertu infuse de charité. Il ne s'ensuit pas qu'il y ait « sophisme », p. 203, à dire que la charité est supérieure à la liturgie. La mort du Christ en croix est à la fois l'acte du plus grand amour, et l'acte cultuel et liturgique suprême –, mais *d'abord* l'acte du plus grand amour... La contemplation chrétienne n'est rien, si elle n'est l'entrée par la foi et l'amour dans les états du Christ, dans le mystère de cet acte accompli une fois pour toutes sur la Croix et rendu perpétuellement présent à toutes les générations par la messe. Dès lors, la contemplation chrétienne n'est *jamais privée* du côté de son objet. Et il faut ajouter qu'elle est *toujours personnelle* du côté du baptisé dont elle émane. Ce baptisé, dans la mesure où il est membre de l'Eglise, est soulevé à son tour par l'élan de contemplation imprimé à l'Eglise tout entière, qui est l'Epouse, par le souffle de Pentecôte, par l'Esprit saint, en qui l'on peut reconnaître la personnalité efficiente de l'Eglise, corps mystique du Christ. Après rappel de ces notions, c'est bien avec Jacques et Raïssa Maritain que nous nous trouvons accordé pour dire, comme ils le font dans leur beau petit livre, p. 27 : « Le centre de la liturgie est la sainte Messe, le sacrifice de la Croix perpétué sur l'autel, l'immolation non sanglante où par le ministère du sacerdoce d'ici-bas le Prêtre éternel s'offre en victime à son Père ; le centre de la liturgie est un acte d'une valeur infinie et infiniment transcendante, un acte proprement divin, sans commune mesure avec les plus hautes œuvres de la grâce en l'âme humaine : parce que c'est un acte de Dieu (usant de l'instrumentalité du prêtre), non un acte de l'homme. Ce qu'il faut conclure de là, c'est, d'une part, que plus une âme est élevée dans la contemplation infuse et les voies de l'esprit, plus profonde sera sa dévotion à la Messe et plus ardent son désir de s'y unir ; et d'autre part, que pour assister à la Messe dans des dispositions qui soient en quelque façon proportionnées à l'acte qui s'accomplit sur l'autel, c'est la plus haute contemplation qui serait requise ; mais qu'aucune contemplation, si haute soit-elle, ne sera jamais vraiment proportionnée au mystère

divin de l'autel, qui demande, de l'amour et de la foi vive de l'âme et de ses purifications, toujours et toujours davantage. Encore est-il que ce que la liturgie demande de l'âme, et ce à quoi elle l'incite, la liturgie elle seule ne suffit pas à le lui donner. Il y faut l'effort ascétique personnel, la pratique personnelle de l'oraison mentale, l'aspiration personnelle à l'union à Dieu, et la docilité personnelle aux dons du Saint-Esprit. » *Si je n'ai pas la charité je ne suis rien...* La charité de l'Eglise – Epouse, sa foi vive, illumine la piété avec laquelle elle répète le rite non sanglant de la Cène, jusqu'à ce que le Christ revienne. Mais elle déborde l'exercice du culte et de la vertu de religion. Elle se manifeste dans tout le champ des vertus infuses de tempérance, de force, de justice, de prudence, et des dons du Saint-Esprit. Elle est présente certes dans la manière dont un saint Thomas d'Aquin ou un saint Philippe Neri célèbrent la sainte Messe, mais aussi dans le martyr d'un saint Polycarpe ou d'un saint Cyprien, dans celui des saintes Félicité et Perpétue, dans celui de Blandine et des premiers chrétiens de Lyon. Elle est présente dans le cachot de Tolède où saint Jean de la Croix note ses petits poèmes, dans la prison de Londres où Thomas More attend l'échafaud. C'est la charité, la contemplation même de l'Eglise-Epouse qui accompagne saint François à l'Alverne, qui chemine avec Thérèse d'Avila ou Benoît Labre sur les routes d'Espagne et d'Italie ; c'est elle qui assiste François-Xavier mourant dans l'île de Sancian, saint Vincent de Paul aux galères, Marie de l'Incarnation en écrivant son dictionnaire de la langue huronne... Charles Journet

P. R. RÉGAMEY, O.P., *Portrait spirituel du chrétien*, Edit. du Cerf, 1963, 532 pages.

1. Un beau livre, sur un thème aussi vaste que l'humanisme chrétien, où, dès les premières pages, on rencontre un cœur tout vivant, fasciné par les exigences évangéliques, amoureux de vérité, perspicace à dépister les ruses de nos pharisaïsmes, prompt à vibrer aux appels de la beauté, attentif à « déchiffrer chrétiennement les signes du temps » médiéval, baroque, actuel.

Le portrait spirituel du chrétien, modelé par l'Esprit saint, peut-il accuser d'autres traits que les Béatitudes évangéliques ? C'est la première partie. La deuxième s'attache à quelques conduites particulièrement efficaces de ce progrès. Le troisième indique la tâche : « Convertir l'homme moderne en l'Homme Nouveau, incarnant l'Homme Nouveau dans l'homme moderne. Quel risque ! La réussite ou l'échec spirituel du chrétien sont à cette mesure, aujourd'hui ». L'auteur avertit : « Le présent ouvrage ne livrera sa substance que si on y avance au *tempo* de son cœur. »

2. L'étude sur la *componction du cœur* souligne le *sens de créature*, – des *deux* créations, la création naturelle et la re-création de grâce, – qui dans certaines prières « peut devenir merveilleusement tendre, comme chez Guillaume de Saint-Thierry : *Il nous est doux de pleurer devant vous, Seigneur notre Dieu, qui nous avez faits, qui sommes votre peuple et les brebis de votre pâturage. Moi, moi, Seigneur, comme dit votre prophète, je suis un homme qui connais ma pauvreté, je suis pauvre et dans les peines depuis ma jeunesse* ». L'auteur continue : « Dans ces colloques de l'âme avec son Créateur et son Sauveur, la componction atteint une vertu presque intolérable, quand tout converge : une foi vigoureuse dans la rédemption, un amour tendre pour Jésus, une honte intime du péché qu'on a commis, une confiance éperdue dans le pardon de l'ami divin, l'imagination vive de ses souffrances, le véhément désir d'y participer pour participer aussi à leurs fruits et effacer l'offense : *Je te salue, salut du monde ; je te salue, Jésus aimé... Debout sur cette croix, regarde-moi bien, mon bien-aimé, attire-moi tout à toi ; dis-moi bien : je te guéris, je te pardonne tout...* », p. 116.

3. Tout est original. Si les options de l'auteur peuvent parfois se discuter, elles ne sont jamais négligeables. « Fra Angelico s'épanouissait dans l'euphorie florentine du second tiers du Quattrocento, oui. Mais précisément, elle avait tort de se prendre pour une image de la paix de Dieu, elle n'était qu'un moment fugitif d'équilibre avec l'Eglise d'Orient. Ce n'est jamais vrai que l'homme soit harmonieux. Il n'est jamais intact, il est discord, il est blessé... Il faut faire surgir auprès des peintures de Fra Angelico les grandes œuvres où la paix est *souveraine*. Le Beau Dieu d'Amiens a quelque chose de terrible !... Et que dire du tympan de Vézelay ! Les grandes épiphanies de la gloire et de la paix de Dieu sont pleines de feu et d'un vent violent, comme la Pentecôte. Elles assument tellement notre pathétique qu'elles ont besoin d'un lyrisme exultant », p. 125.

La sûreté théologique de l'auteur se révèle à maintes touches. Parlant de ce *sens* intime et vivant des choses divines qui respire chez

l'Angelico et qui manque à beaucoup, il écrit : « Telle n'est certainement pas la foi de *l'Eglise* aux yeux de Dieu et des anges, mais telle apparaît, aux yeux des hommes, la foi de la plupart des *membres de l'Eglise*. D'où l'état des actes prétendus sacrés. Ils n'échappent guère à la fadeur écœurante de Saint-Sulpice que par la brutalité ou les schématisations », p. 123. Cherchant « le destin profond du chrétien » dans la « graphologie de l'art », la remarquable *étude sur le baroque romain* nous invite à une réflexion sévère et passionnante : « Certes, quand elle serait réduite à un très petit *reste*, l'Eglise demeurerait universelle par le pouvoir inamissible qu'elle a d'apporter à tous les hommes ce qui les accomplirait dans le Christ, et d'instaurer dans le Christ toutes choses ; alors, elle devrait continuer à exulter triomphalement dans ses hauteurs. Mais lorsque ces hommes et ces choses lui échappent, les douleurs de son enfantement deviennent, ici-bas, une agonie, tandis que le soleil dont elle demeure environnée n'est pas de ce monde, ne peut pas être rendu sensible à ce monde, que sa paix passe tout sentiment. Au XVII^e siècle, où l'Eglise subissait *un destin profond* aussi réellement tragique, que pouvait valoir *profondément* un art qui, pour correspondre à l'état de la catholicité, affectait d'être triomphal ? Quelle pourrait, demandons-nous, en être la valeur, soit chrétienne, soit d'humaine authenticité ? Son essence même était forcément, au fond, illusion, équivoque, – *compensation*... Il y eut bien des époques où nous avons l'impression (en ces matières peut-on dire rien de plus ?) que les mœurs religieuses portaient assez normalement les créatures à vivre le destin actuel de l'Eglise en ce qu'il avait de profond. Un cloître cistercien du XII^e siècle, une cathédrale gothique, la Pietà de Villeneuve, le retable d'Issenheim, San Marco, la voûte de la Sixtine jaillirent du plus intime du cœur de l'Eglise tel qu'alors il priait, louait, saignait. Les milieux historiques si déterminés où ils apparurent mettaient en cause directement et sans feinte le nœud du drame que vivait alors l'Eglise jamais ni en rien, ces œuvres ne souffriront dommage de ce que leurs accents soient affectés par ce qui est révolu de l'histoire. Au contraire ! A la profondeur du drame où elles puisèrent leur sève, c'était de l'éternel qu'elles évoquaient sous les aspects d'alors. Aussi les temps successifs font-ils spontanément écho à leurs accents. Arrive-t-il jamais que les œuvres baroques nous touchent aussi profond ? L'esprit dont elles procédèrent ignorait le plus sérieux du drame, s'en divertissait, ou, ce qui était encore plus grave, se méprenait sur lui », pp. 394-395.

4. Le chapitre sur *Le baptême de Prométhée* avec ses sous-titres : *La mystique athée de la divinisation* et *la réaction chrétienne*, évoque le contraste effrayant qui existe entre les obligations réelles du chrétien dans le monde qui naît, l'insuffisance de la conscience qu'il a de ces obligations : « Le mythe de la *mort de Dieu* est l'ombre immense projetée dans l'ordre universel par la disparition de la grâce dans l'intime des cœurs », p. 418.

5. Beaucoup de textes sur *la prière liturgique* : « La médiocrité est arrivée à un tel point que la prière en souffre un dommage certain. Un minimum de beauté est indispensable pour que le culte soit rendu en esprit et en vérité : très précisément le minimum qu'il faut pour que l'âme se compose. Retrouver cette exigence et en assurer le succès est une tâche beaucoup plus urgente que bien des efforts liturgiques, excellents en théorie, mais qui ne seraient réels que si la qualité de ce qu'ils préconisent était assurée. Or le sens le plus élémentaire de cette qualité s'est perdu... Il est également funeste de compter sur les institutions en vigueur, sur des innovations, ou sur de prétendus ressourcements qui ne sont qu'en idée, en sentiment et en pratiques. *L'essentiel échappe, l'essentiel est trahi et bafoué.* En ce qui concerne la prière commune, ce pharisaïsme joue dans divers sens, à divers niveaux... Ah ! prenez garde qu'on n'y change pas grand-chose en multipliant dans leur tête les notions sur ce qu'on prétend leur faire accomplir. Plus vous les intéressez à des explications sur la messe, plus vous risquez d'augmenter leur satisfaction d'y comprendre ce qu'ils ne vivent réellement pas. Si vous arrivez à obtenir des comportements qui correspondent matériellement aux façons d'être désirables – se lever, s'asseoir, répondre – votre satisfaction et la leur augmenteront encore... je répète que, le plus souvent, la façon dont on croit faire participer les fidèles au culte rend impossible une véritable participation. En cela comme en tout le reste, la laideur nous avertit de la défaillance de l'âme. Lorsqu'un moniteur dirige les mouvements son autoritarisme sent en général durement le système. Combien symbolique, l'agressive sécheresse du moyen dont il use : la claquette ! Ni lui ni ceux qui obtempèrent ne paraissent avoir *le cœur* à ce qu'ils font », pp. 29-132.

Charles Journet

LUCIEN-MARIE DE S. JOSEPH, *L'impatience de Dieu*, Paris, Cerf, 1964, 310 pages.

C'est une somme de théologie de la spiritualité, qui tient en trois parties : 1. *L'épanouissement intégral de la grâce du baptême ;* 2. *La miséricorde de Dieu à l'œuvre dans l'Eglise ;* 3. *Les exigences de la connaissance du Christ*, qui rassemble des études parues dans diverses revues, touchant à tous les aspects de la vie contemporaine, mais unifiées par une doctrine haute et sûre, dont le grand docteur est saint Jean de la Croix. Un index analytique très serré de vingt pages permet de se rendre compte au premier regard de la richesse et de la complexité des matières traitées. Abordons-le par le chapitre qui traite de *La prière de l'Eglise, exigence d'engagement personnel*, et qui porte en épigraphe Jean 10, 14 : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent » : « La liturgie a des sources contemplatives d'où sont nées les admirables prières que l'Eglise propose à ses fidèles. Les mystères célébrés sont eux-mêmes source de la plus haute contemplation qui soit. Mais ces valeurs contemplatives de la liturgie ne se dégagent pas de façon magique, il faut que chacun des participants se mette en état de les accueillir et de les laisser s'épanouir en lui... Si nous aimons le renouveau liturgique et si nous voulons qu'il prenne toutes ses dimensions, il nous faut y entrer en utilisant les ressources traditionnelles, les moyens propres à accroître l'intériorité spirituelle. Surtout il faut que chacun, prêtre ou fidèle, y entre avec une âme contemplative », p. 158. « A-t-on assez veillé à l'autre contrefaçon, celle qui déforme le communautaire en grégaire ? Nous appelons grégaire une forme de prière communautaire dans laquelle les valeurs personnelles ne seraient pas sauvegardées. Cette crainte n'est pas chimérique. On rencontre partout un souci de rendre communautaire la prière, qui se traduit par une phobie de son caractère personnel. On dirait que pour être communautaire, la prière doive être dépersonnalisée, alors que seules des personnes en prière peuvent constituer une communauté chrétienne », p. 143. « La foi naïve au changement-progrès est dangereuse. Les faits se chargent de la démentir. Pour que nos successeurs ne soient pas sévères à notre égard, il faut critiquer avec rigueur la notion de communautaire dans l'Eglise. Il faut le faire d'autant plus que ceux qui se croient à la tête d'un mouvement sont parfois entraînés inconsciemment par un mouvement plus ample qu'ils subissent. Notre époque est sous le signe du collectif et du collectif dû à la technique. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. L'homme moderne est l'homme du technique. Il développe étonnamment tout ce qui concerne la manipulation sensori-motrice des corps. Et pour cela il a accepté ou créé la discipline du groupe, car l'individu laissé à lui seul n'est plus à l'échelle de cette maîtrise de la matière. Mais, du même coup, l'hypertrophie dans ce domaine a eu pour contre-partie une carence dans le domaine des relations inter-personnelles, celles qui se traduisent par le geste et le langage. Cette carence a un retentissement grave sur la vie religieuse. Et il serait redoutable de concevoir la vie liturgique selon le type d'une technique perfectionnée et d'une technique de groupe, alors que les attitudes religieuses sont fondamentalement des attitudes personnelles ou interpersonnelles. Il serait redoutable qu'une certaine conception de la liturgie subisse la fascination des réalisations de l'homme moderne dans le domaine de la technique et, de ce fait, soit affectée d'une certaine carence dans les rapports interpersonnels. Il y a peut-être ici un rôle destiné au renouveau liturgique, qui pourrait avoir un retentissement sur le comportement général de l'homme, en lui rendant le sens des valeurs sacrifiées par la culture technique, dans la mesure où cette culture se développe au détriment des valeurs personnelles », p. 141.

C'est le langage même de la Sagesse. Il peut être couvert par les bruits du Monde. Mais l'Eglise aura toujours un cœur pour l'accueillir et le méditer.

Charles Journet

GUSTAVE WETTER, S.J., *Le matérialisme dialectique*, Paris, Desclée De Brouwer, 1962, 660 pages.

Importante étude de soviétologie. L'édifice doctrinal de la philosophie soviétique comporte deux parties : le *matérialisme dialectique* ou strictement philosophique, étudié ici ; et le *matérialisme historique :* doctrine sociale, éthique, esthétique, philosophie de l'histoire et du droit.

1. Bien que l'intention de l'auteur ne soit pas de s'attacher d'une manière particulière au *matérialisme historique*, il nous en décrira au cours de son exposé les traits principaux.

L'idéologie allemande, écrite par Marx et Engels en 1846, mais qui ne trouve point d'éditeurs avant 1932, marque le terme du développement philosophique parcouru par Marx de l'hégélianisme au matérialisme historique. « Déjà le point de départ de l'ouvrage a pour base la conception matérialiste de l'histoire : on part des hommes vraiment actifs et c'est de ce processus de vie véritable qu'on fait découler leur développement idéologique. Application d'une loi générale que le matérialisme dialectique considère comme la base de toute conception matérialiste du monde. *Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais au contraire la vie qui détermine la conscience* (Marx). La *vie*, ce sont les conditions concrètes de production... Le procès de la production matérielle détermine toute la vie sociale. Cette loi fondamentale en entraîne d'autres : loi de la division du travail, de la formation des classes, de la lutte des classes, etc., qui se manifestent en ce sens que le développement historique doit mener à la révolution prolétarienne et au communisme », pp. 43-44.

C'est dans sa préface à la *Critique de l'économie politique* publiée en 1859, que Marx formule de la façon la plus nette et la plus détaillée sa conception matérialiste de l'histoire :

> « Dans la production sociale de leur vie les hommes entrent dans certains rapports nécessaires, indépendants de leur volonté rapports de production, qui correspondent à une certaine étape de développement de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production forme la structure économique de la société, la base réelle sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent certaines formes de conscience sociales. Le mode de production de la vie matérielle détermine le processus de la vie sociale, politique et intellectuelle en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être, mais au contraire leur être social qui détermine leur conscience. A une certaine étape de leur développement les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété à l'intérieur desquels elles s'étaient développées jusqu'alors. De formes de développement des forces productives, ces rapports se transforment en entraves de ces mêmes forces. Alors survient une époque de révolution sociale [...] Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives pour lesquelles elle constitue un cadre suffisant, et de nouveaux rapports de production plus élevés ne viennent jamais la remplacer avant que leurs conditions d'existence matérielles ne se soient développées au sein même de l'ancienne société. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que les problèmes qu'elle peut résoudre, car si l'on considère les choses attentivement on s'apercevra que le problème ne se présente que là où les conditions matérielles de leur solution existent déjà ou tout au moins sont en voie de formation » (Marx), p. 50.

A ce passage, qui compte parmi les « exposés les plus remarquables » de la conception matérialiste de l'histoire, G. Wetter oppose deux considérations :

a) Il repose sur une erreur fondamentale, celle de l'indépendance de la base économique à l'égard de la conscience. Marx lui-même dans un passage bien connu du *Capital* (I) accordera à l'activité intellectuelle une importance dans le processus de production :

> « Une araignée accomplit des opérations qui ressemblent à celles du tisserand et une abeille, dans la construction de ses alvéoles, fait honte à plus d'un architecte. Mais ce qui distingue d'avance le plus mauvais architecte de la meilleure des abeilles, c'est qu'il a construit l'alvéole dans sa tête avant de le construire dans la cire. A la fin du processus du travail apparaît un résultat qui, avant même que le travail eût commencé, se trouvait déjà dans la tête de l'ouvrier, par conséquent existait déjà en pensée [...] Outre l'effort des organes qui travaillent, la volonté qui tend vers un but et qui se manifeste en tant qu'attention est nécessaire pour toute la durée du travail » (Marx).

Et dans le *Capital* (III), Marx reconnaît expressément que le pouvoir politique, issu de la forme économique exerce à son tour une action déterminante sur l'économie, p. 51. Le Soviet suprême insistera d'ailleurs avec force sur ce point (cf. p. 230).

b) Que faut-il entendre par la *base économique* de la conception matérialiste de l'histoire ? Les définitions varient chez Marx, Engels, Staline, p. 52.

2. La première partie du livre de G. Wetter sur le *Matérialisme dialectique* est un exposé historique, traitant des racines philosophiques du marxisme, de Marx et Engels (ch. 1 et 2), du marxisme russe avant la révolution, de Lénine, de Staline (ch. 3 à 11). Cet exposé que l'auteur ne donne pas comme original, est cependant extrêmement précieux et riche en citations éclairantes. Une quantité de thèmes sont non seulement proposés mais encore appréciés : celui de la distinction entre le matérialisme dialectique et le *matérialisme vulgaire* officiellement proscrit en URSS, celui du *rôle des grands hommes dans l'histoire*, pp. 86, 88, 93, 99 ; celui de la *politique du pire*, pp. 92, 101 ; celui de *l'identité dialectique des contraires*, pp. 109, 119, 131-133, 139, 152, 158 ; celui de la *dictature du prolétariat*, pp. 35, 36, 135, 192 ; celui du «*messianisme*», pp. 99, 122, etc. Ces thèmes seront repris et développés plus largement dans la seconde partie.

3. La seconde partie du livre intitulée : *Le système de la philosophie soviétique* comprend sept chapitres où sont exposées et discutées avec beaucoup de pénétration les vues du matérialisme dialectique officiel sur la notion de *philosophie*, la théorie de la *matière*, la *dialectique matérialiste*, les *catégories* (causalité, hasard, liberté, possibilité, etc.), le matérialisme dialectique et les *sciences modernes*, la *connaissance*, la *logique*.

Le *caractère partisan* de la philosophie et des sciences est considéré comme un dogme. La formule en est donnée par Lénine :

> « Le matérialisme inclut pour ainsi dire en soi l'esprit de parti, car il nous oblige, chaque fois que nous apprécions un événement quelconque, à nous placer directement et ouvertement au point de vue d'un certain groupe social », p. 284.

La philosophie soviétique est devenue une sorte d'arsenal de slogans qui doivent servir à camoufler une réalité toute différente et souvent même cruelle. Voir des exemples, p. 295.

Le communisme est *matérialiste par essence*. Ce serait une dangereuse illusion de voir en lui une science positive de la transformation de la société :

> « Du fait que nous nous prononçons pour une coexistence pacifique et une concurrence économique avec le capitalisme, il ne faut en aucun cas conclure qu'on a le droit d'affaiblir la lutte contre l'idéologie bourgeoise et le reste du capitalisme dans la conscience des hommes » (Khrouchtchev) p. 283.

Les plans quinquennaux sont plus que simples tentatives de rationaliser l'économie, on les considère comme la réalisation de la philosophie. Si, en effet, dans la société antagoniste de classes, l'initiative vient d'en bas, dans la société soviétique, l'initiative vient d'en haut, de l'Etat soviétique, pp. 284 et 346.

Le matérialisme dialectique, contrairement au matérialisme vulgaire, admet qu'il y a *dans le passage de la matière organique à la vie, de la vie à la conscience, de l'animal à l'homme*, des bonds dialectiques, des sauts de la quantité à la qualité, des différences qualitatives. Dès lors – plus judicieux ici que Teilhard – il rejette comme hylozoïste la théorie d'une sorte d'animation générale de la matière. Mais il maintient que *la vie* est issue par saut dialectique de la matière, p. 522. Il en va pareillement de la *conscience :* « Il est inutile de nous arrêter longuement sur la question de savoir si la pensée humaine est essentiellement différente du psychisme animal, car le matérialisme dialectique soviétique nie aussi peu cette différence que nous-même. Le point où doit porter notre critique est l'affirmation selon laquelle *la pensée humaine et la conscience sortent génétiquement du psychisme animal.* Il est facile de prétendre que le passage à l'emploi d'instruments dans le travail a transformé le singe en homme. Mais la question est précisément de savoir comment il a été possible que le singe en soit venu *de lui-même* à faire usage d'instruments, c'est-à-dire à diriger des moyens en vue d'une fin qui n'existe pas encore, mais qu'il s'agit de concevoir d'une façon purement intentionnelle, à l'aide d'une activité intellectuelle. L'histoire naturelle montre que les animaux, abandonnés à eux-mêmes, ne font aucun progrès. Les premiers singes ont fait leur apparition dans l'oligocène ; depuis cette époque dix millions d'années environ se sont écoulées et les singes n'ont pas manifesté le moindre signe de progrès. L'homme, par contre, qui a fait son apparition dans le Quaternaire, a, au cours de la période relativement courte qui s'est écoulée depuis, réalisé l'immense progrès culturel qui l'a amené de la primitivité la plus extrême à son état actuel », pp. 528 ; 501.

La *théorie de Pavlov* (1848-1936) est résumée avec clarté. Pavlov distingue les réflexes

conditionnés *communs* aux animaux et à l'homme ; et les réflexes conditionnés par le langage, *propres* à l'homme. La théorie de Pavlov sur « l'activité nerveuse supérieure » forme aujourd'hui le fondement de la physiologie, de la psychologie, de la médecine soviétiques. Pourtant Pavlov semble relever beaucoup plus du matérialisme *mécaniste* et vulgaire que du matérialisme *dialectique*, p. 507. Que la psychologie ne puisse se réduire à la physiologie, Rozov le faisait remarquer à propos d'un phénomène aussi simple que la douleur : elle *s'accompagne* de phénomènes physiologiques mais ne se laisse pas *réduire* à eux ; à plus forte raison l'intelligence, la pensée, etc., p. 511.

4. La *Conclusion* de l'ouvrage, en quinze pages, est remarquable. « Les thèses qui sont à la base du matérialisme dialectique et selon lesquelles rien n'existe en dehors de la matière, et que le monde sous la forme qu'il a prise actuellement s'est fait pour ainsi dire *de lui-même* » débordent l'Etat soviétique et « correspondent peut-être à la pensée de la majorité des hommes d'aujourd'hui », p. 583. D'où leur importance.

Dans son appréciation proprement philosophique du matérialisme dialectique, G. Wetter se trouve en accord avec le P. Bochensky : mélange éclectique d'éléments, souvent même opposés. Contradiction fondamentale du matérialisme dialectique, la *dialectique* conférant à la *matière* des propriétés spirituelles et faisant sortir par voie d'évolution naturelle le supérieur de l'inférieur, pp. 586, 594.

Cependant, « même dans l'idéologie soviétique, malgré toute la déformation et l'aplatissement matérialistes, certaines aspirations sont encore vivantes, qui animaient bien d'autres penseurs russes des XIX^e^ et XX^e^ siècles » (Khomiakov, Soloviev), p. 587. Si Hegel a pu trouver en Russie ses adeptes les plus enthousiastes, c'est que sa dialectique semblait rejoindre – au prix, croyons-nous, de déplorables confusions – les thèmes de la théologie négative de l'Aréopagite, un amour du mystère et du paradoxe cher à l'âme russe populaire, p. 375, une certaine gnose plotinienne, une attente « messianique » pp. 99, 122, 589.

Les points de contact qu'on peut relever entre le matérialisme dialectique et la « forme de pensée » scolastique ne doivent pas faire illusion : « La position athée du communisme est le fruit d'une décision prise au préalable, qui a des racines dans une région plus profonde que celle du domaine rationnel. La preuve de l'inexistence de Dieu est le but essentiel que se pose la philosophie soviétique, sa véritable raison d'être ; la thèse fondamentale de la dialectique matérialiste, celle de l'unité et de la lutte des contraires comme source du mouvement, a précisément pour but d'exclure un premier moteur, un Dieu créateur... Le combat du communisme contre la religion n'est pas un malentendu historique fortuit, il sort de son essence la plus intime », pp. 593-594.

Plus profondément, le communisme est plus qu'une pseudo-religion : « une sorte de pseudo-christianisme, une perversion de la vraie religion, du christianisme, et une espèce de contre-Eglise... Malgré tous les *points de contact* à la surface des choses, lesquels ne font que témoigner du vieux dicton que les extrêmes se touchent, le communisme apparaît comme l'antagoniste propre du christianisme et particulièrement de l'Eglise catholique... » Les paroles de Pie XI dans l'Encyclique *Divini Redemptoris* sur l'impossibilité d'une collaboration « conserveront toute leur valeur, aussi longtemps que le communisme exclura du principe de la coexistence le domaine idéologique », p. 596.

(Page 470 : le principe de la vie végétative quoique irréductible au principe d'activité transitoire, n'est pas *immatériel ;* celui de la vie animale et de la connaissance sensible n'est immatériel que *secundum quid*, il reste de soi organique, et donc matériel.)

Charles Journet

CLAUDE TRESMONTANT, *La métaphysique du christianisme et la crise du treizième siècle*, Paris, Seuil, 1964, 394 pages.

On se propose de voir comment, au XIII^e^ siècle, la pensée chrétienne orthodoxe continue de prendre conscience de son infrastructure métaphysique. « La crise doctrinale du XIII^e^ siècle a porté sur deux points principaux : sur la doctrine de la création et sur la doctrine de l'âme. 1° L'aristotélisme néoplatonisant, présent à l'Occident chrétien par les philosophes arabes, proposait une doctrine de la production des êtres qui assimilait la notion biblique de création à la procession néo-platonicienne, éternelle, nécessaire et graduellement descendante. Contre cette adultération de la notion juive de création, les Docteurs chrétiens vont s'élever avec vigueur. Elle mettait en effet en question la conception

même de Dieu. 2° Le monopsychisme plotinien, d'autre part, repris par Averroès, mettait en question la conception chrétienne de l'homme, de sa destinée, de sa personnalité, et de la distinction ontologique entre l'âme et Dieu », p. 37.

Le mérite de ce livre est de mettre sous les yeux de l'homme cultivé, dans un exposé parfaitement clair et ordonné, la pensée et les textes où ces graves problèmes, qui se posent à tout homme, sont débattus et résolus, principalement chez les trois grands docteurs du XIII[e] siècle, Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Bonaventure. Il est en outre de permettre aux lecteurs de Claude Tresmontant, de prendre une vue toujours plus précise du progrès de sa pensée philosophique, qui semble avoir été au début hésitante et incertaine, mais qui s'est orientée d'une manière toujours plus sûre vers cette sagesse de l'être, cette *ontosophie*, seule compatible avec la Sagesse révélée dans l'Ecriture et développée par les Pères et les Docteurs.

Ce ne sont que de légères critiques qu'il adresse, ici et là, à saint Thomas. Il semble, par exemple, à l'auteur que la temporalité est nécessairement le caractère contingent du créé, et que la création doit être par essence temporelle et évolutive, p. 254. Mais la création des anges n'est pas temporelle. Et si le monde créé doit être éternel *a parte post*, ne faut-il pas dire, avec saint Thomas, qu'il aurait *pu* l'être tout aussi bien *a parte post?* Certes, le progrès de l'entropie du monde, tel que nous pouvons le constater, nous est, sinon une *démonstration*, du moins une *preuve* que notre univers visible a dû commencer. C'est là une acquisition très précieuse de la science que saint Thomas, pas plus que saint Bonaventure, ne pouvait soupçonner. Mais saint Thomas connaissait lui aussi un *argument* – non une *démonstration* – de ce genre : si notre monde était éternel, les âmes humaines seraient en nombre infini. Quoiqu'il en soit, on ne va au fond de la pensée de saint Thomas que lorsqu'on saisit que la temporalité n'est que le signe d'une contingence plus radicale, d'une dépendance plus secrète, qui suspend constamment à l'Absolu tout être, matériel ou spirituel, temporel ou supratemporel, et qui, étant éternelle *a parte post* pouvait l'être *a parte ante*. Autre exemple : l'apparition de l'homme, chez nous comme probablement chez le premier homme, suppose un corps organique préexistant qui, à l'instant même où l'âme spirituelle est *infusée*, c'est-à-dire *créée* en lui, devient corps *humain*. Nulle antériorité de l'âme humaine par rapport au corps humain, mais antériorité d'un corps organique qui va devenir humain. Faute d'avoir fait cette simple remarque, l'auteur va reprocher à saint Thomas « de n'être pas assez aristotélicien ; de n'être pas assez fidèle à ses principes sur ce point, d'être resté prisonnier d'un langage, d'une imagerie, de schémas dualistes et platoniciens », p. 289. Ajoutons que ces retouches de détail, qu'on pourrait peut-être multiplier, ne mettent aucunement en cause l'importance et la solidité de cet ouvrage.

Charles Journet

GULIELMO G. MOOST, *De Gratia et praedestinatione*, Editions Paulinae, Rome, 1963, 488 pages.

L'auteur se sépare soit de l'école thomiste telle que la représente le R. P. Garrigou-Lagrange, soit de l'école moliniste, représentée par le R. P. Beraza. Sa solution, se rapproche de celle des PP. Muniz, O.P., et Philippe de la Trinité, O.C.D. Il n'a pas connaissance de la réponse donnée par J. Maritain dans le *Court traité* et dans *Permission du mal*. Mais c'est bien dans ce même sens que va sa recherche. Voici ses principales thèses : 1° Volonté salvifique universelle, sincère et véhémente de Dieu ; 2° Réprobation de ceux que Dieu prévoit persister dans la résistance formelle à sa grâce : *Reprobatio post et propter praevisa demerita* : 3° Prédestination de tous ceux que Dieu prévoit ne pas opposer cette résistance, ce qui est exigé d'eux étant non pas une volonté positive de ne pas résister, mais une simple absence de résistance : *Praedestinatio ante praevisa merita*. Parlant, dans l'examen des systèmes, de saint François de Sales, il constate que s'il n'a pas été thomiste, il n'a pas été non plus moliniste. Charles Journet

NOVA ET VETERA

Direction : Charles Journet, Grand Séminaire, Fribourg (Suisse).

Secrétaire de rédaction : R. P. Marie-Martin Cottier, O. P., avenue Saint-Paul 6, Grange-Canal (Genève).

Edition et administration : Librairie L. Méroz, boulevard Georges-Favon 12, Genève.

Compte de chèques postaux : I 10 232 (Revue *Nova et Vetera*).

* * *

Conditions d'abonnement (Suisse et étranger) :

Abonnement annuel ordinaire :	Fr.	12.—
Abonnement de soutien :	»	15.—
Le numéro :	»	3.—

Pour la France : Abonnement annuel N. F. 14.—
Le numéro : » 3.75

Compte de chèques postaux : Paris 18.509.59
(Revue *Nova et Vetera*)

* * *

Les abonnements sont annuels et partent toujours du No 1 de l'année en cours.